



TRAITÉ
DES PRINCIPAUX OBJETS DE MÉDECINE.

TOME SECOND.

TRAITÉ
DES PRINCIPAUX OBJETS DE MÉDECINE,

AVEC

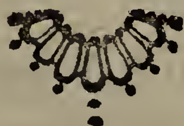
UN SOMMAIRE

De la plûpart des Thèses soutenues aux Ecoles de Paris, depuis 1752 jusqu'en 1764 : on y a joint des Observations de pratique.

Par M. ROBERT, *Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

Opinionum commenta delet dies,
naturæ judicia confirmat.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page.	Ligne.	
13.	17.	*liſez* ces parties.
24.	23.	liſez *ſeparata.*
101.	16.	*liſez* ce Médecin le conſeilloit.
115.	15.	*liſez* de la mélancolie.
119.	7.	*liſez* qui ſi elles.
182.	19.	*liſez* les oſcillations.
193.	9.	*liſez* un vomiſſement de ſang.
252.	2.	*liſez* je dois indiquer.
358.	24.	*liſez* eſt lié à ſon action.
444.	4.	*liſez* les ureteres.

TRAITÉ



TRAITÉ DES PRINCIPAUX OBJETS DE MÉDECINE.

SECTION SECONDE.

Des Maladies chroniques.

CHAPITRE PREMIER.

L'estomac considéré comme la source des Maladies aiguës & des Maladies chroniques.

JUsques ici je n'ai parlé que des maladies aiguës; il convient maintenant d'entrer dans quelques détails sur les maladies chroniques : il seroit utile de pouvoir reconnoître ce qu'elles ont de

commun, & ce qui les fait différer entre elles. L'auteur d'une Thèse qui a pour titre, *Utrum ventriculus, ut sæpius acutorum officina, chronicorum fons?* « L'estomac n'est-il pas le foyer des maladies aiguës & des maladies chroniques »? semble croire qu'elles dérivent de la même source.

Le grand nombre de nerfs qui entrent dans la structure de l'estomac, sa situation & les fonctions auxquelles il est destiné, en font, dit l'auteur, un organe très-irritable : il sympathise aussi avec un grand nombre de parties, à raison de l'origine de ses nerfs. Cette sympathie fait que son érétisme peut apporter un grand changement dans l'économie animale. Il change la circulation du sang qui abonde dans les gros troncs, & forme une espece d'obstacle à la sortie de celui que le cœur envoie. Le cœur est donc obligé de battre, & plus fortement & plus fréquemment : dès-lors l'équilibre est détruit, le mouvement est changé, & les maladies arrivent; c'est-là à-peu-près la maniere dont se forment les maladies aiguës : les chroniques naissent d'une autre maniere, elles ne viennent cependant pas

moins de l'estomac, qui en est, dit l'auteur, plutôt le magasin que le foyer.

L'estomac est affecté de différentes manieres, ses fibres sont ou trop lâches ou trop resserrées; dans l'un & dans l'autre cas, la digestion se vicie; quand il péche par trop de relâchement, il ne peut retenir les alimens qui se précipitent dans le duodenum, sous la même forme qu'ils sont entrés dans l'estomac.

Un estomac trop actif ne permet pas aux alimens de séjourner assez longtems, il ne les digere pas suffisamment; quand le serrement va au point de les faire trop long-tems séjourner, ils fermentent, & par leur fermentation, ils deviennent acides ou ils s'alkalisent.

Les sucs digestifs, soit qu'ils soient trop abondans, ou en trop petite quantité, ils produisent de mauvais effets, ils communiquent leur mauvaise qualité au chimus: c'est-là l'origine des mauvaises qualités que contracte le chyle & les autres humeurs; c'est de-là que dépend le ton vicié des solides: la saburre est le produit des mauvaises digestions, elle cause des accidens

de différentes eſpeces, ſelon qu'elle eſt acide, alkaline ou glaireuſe; ces accidens ſont des vents, des nauſées, des rapports acides ou nidoreux, la perte de l'appétit, des vomiſſemens pituiteux.

Le chyle ainſi vicié, produit des effets bien plus terribles, quand il eſt mêlé à la maſſe de nos humeurs; car il lui communique toutes ſes mauvaiſes qualités, les humeurs deviennent acides, âcres ou glaireuſes, épaiſſes, diſſoutes, ſuivant la nature des alimens dont on ſe nourrit, & les qualités qu'a contractées le chyle.

Le ſang devenu trop épais, circule difficilement dans les petits vaiſſeaux, il s'oppoſe à la facilité des ſecrétions, & cauſe des obſtructions: les ſueurs exceſſives, les hémorragies proviennent d'un ſang diſſous; quand il eſt chargé d'âcres, il ronge ſes vaiſſeaux, s'épanche ſous l'épiderme, & produit les maladies de la peau.

Les humeurs repercutées, telles que celles de la goutte, refluent facilement vers l'eſtomac. Hippocrate & Wans-Wieten penſent qu'il devient aſſez ſouvent le receptacle des différentes hu-

meurs du corps, il eſt le ſiége aſſez ordinaire de la ſaburre.

Beaucoup de maladies connues dépendent de l'eſtomac. La migraine, par exemple, & des douleurs de tête violentes qu'on ne guérit que par le vomiſſement; bien ſouvent la cauſe des vertiges, de l'épilepſie, de certains mouvemens convulſifs réſide dans cet organe.

Ces effets ſont fondés ſur la correſpondance qu'a l'eſtomac avec les différentes parties, & cette correſpondance dépend de la diſtribution de ſes nerfs: ce n'eſt que par l'action des nerſs que l'on peut expliquer comment le pouls intermittent peut indiquer la néceſſité des pugatifs: l'eſtomac irrité par une ſaburre âcre & corroſive, occaſionne un éretiſme dans les différentes parties du corps, & produit divers accidens.

Beaucoup de coliques & de diarrhées proviennent de la ſaburre de l'eſtomac. Un émétique eſt ſouvent très-efficace pour en obtenir la guériſon; l'on en peut dire autant de toutes les eſpeces de fievre, dont on peut arrêter les progrès, en faiſant vomir dès le commencement, & qui durent très-

long-tems, ſi l'on manque de donner l'émétique. La ſaburre de l'eſtomac peut changer auſſi le caractere des fievres exanthématiques.

La cauſe immédiate des maladies, dit l'auteur de la Theſe des eaux d'Aquitaine, n'eſt qu'un travail forcé des organes, ou un dérangement dans leurs fonctions. De l'aveu de tous les praticiens, il n'eſt pas d'organe qui produiſe un plus grand nombre de maladies que l'eſtomac & toutes les parties qui l'environnent; il joue un rôle dans toutes les maladies, ſoit qu'il ait été affecté d'abord, ou qu'il ne le ſoit que ſecondairement : mais de ſecond acteur qu'il étoit, il devient bientôt le premier, attendu la grande étendue de ſon département, dans lequel ſont compriſes toutes les parties du corps.

Les Médecins dans le traitement des maladies, s'occupent preſque tous de l'état de l'eſtomac; c'eſt ce qui a fait dire à Horace, *mirandam fertur Prometheus vim ſtomacho poſuiſſe.* Promethée, dit-on, rendit l'eſtomac capable d'une force & d'une action étonnante. *Stomachus partium omnium promptuarum*, dit Galien, l'eſtomac eſt une eſ-

pece de réſervoir dans lequel envoient toutes les parties. *Conſidero ſtomachum, non quidem per modum Galeni, ut ſit ſaccus, vel ahenum nudum coquendis cibis dicatum; ſed viſcus vitale, quod guſtu pollet, olfacit, ferturque diverſis appetibus, tanquam ſi animal eſſet, & ſubinde quædam ita aſpernatur, ut homo mori ſæpe mallet, quam unam bucculam, invito ſtomacho, deglutiat.* C'eſt ainſi que parle Vanhelmont.

J'ai une toute autre idée de l'eſtomac que Galien, je ne le conſidere pas comme un ſac ou un ſimple vaiſſeau deſtiné à la digeſtion des alimens : il me paroît être un organe plein de vie, qui a, ainſi qu'un animal, ſes caprices, ſes goûts & ſes appétits; il a quelquefois tant de répugnance pour certains alimens, que l'homme aimeroit ſouvent mieux mourir que d'en avaler une ſeule bouchée.

L'auteur de cette derniere Thèſe n'adopte pas l'opinion de ceux qui font dépendre les redoublemens de l'abſorption d'une nouvelle quantité de matiere febrile, qui paſſe des premieres voies dans les vaiſſeaux ſanguins par les veines lactées.

Dans le redoublement des maladies aiguës, la peau est séche & aride, les couloirs sont bouchés, & la plûpart des organes sont sans action; il est donc contre toute vraisemblance qu'une matiere âcre & corrosive puisse enfiler alors les veines lactées, qui se ressentent du spasme & de l'éretisme de toutes les parties : l'observation n'apprend-elle pas que l'on rend souvent par les selles toute l'eau que l'on boit dans les maladies aiguës ?

Il en est des veines lactées comme de la glotte; celles-là n'offrent pas aux humeurs âcres, épaisses, coagulantes, irritantes & caustiques, une entrée plus facile que celle-ci ne l'offre à tout ce qui n'est pas air.

D'ailleurs les veines lactées ont un diametre moins large que tous les vaisseaux, où l'on prétend que vont se ficher ces pointes âcres. Pourquoi ne s'y arrêtent-elles pas, & comment peut-il se faire qu'elles aillent sans aucun détour & sans obstacle jusqu'à l'endroit qui est le siége du mal?

Les phénomenes que présentent les maladies, tiennent à d'autres causes; ils dépendent de l'action des nerfs, c'est

par eux qu'une affection des inteſtins & de l'eſtomac, détermine des mouvemens extraordinaires dans les parties les plus éloignées; ils envoient des rameaux de nerfs à toutes les parties du corps.

Il ſuffit d'une cauſe irritante placée dans ces organes, pour mettre ainſi le trouble dans l'action des nerfs de toute la machine.

Le même auteur admet encore une nouvelle claſſe des cauſes des maladies & des accidens qui les accompagnent; c'eſt le déplacement des organes; quelquefois il arrive que l'eſtomac trop plein, le colon ou la matrice mûs par des mouvemens forcés, s'élevent, compriment le diaphragme, & s'oppoſent à ſon abbaiſſement; le courant des humeurs ſe trouve dirigé vers la poitrine & les parties ſupérieures qui regorgent de ſang. *Ex coli enim affectionibus*, dit Hippocrate, *dolor modo ad coſtas ſuperiores aſcendit, quandoque & ſpeciem lateralis morbi præ ſe fert, modo ſub ſpurias coſtas in dextram aut lævam partem; ſicut jecur & lien dolere videantur.*

En tout, le ventre doit être conſidéré comme le ſiége de preſque toutes

les maladies; elles arrivent par le desaccord qui se met dans l'action, & le mouvement des organes qu'il contient.

REMARQUES.

L'estomac tient à toutes les parties du corps, il se distribue à chacune d'elles un ou plusieurs rameaux de nerfs qui partent du plexus stomachique, placé dans le centre du corps, & sujet à des mouvemens considérables; il agit & réagit sur tous les organes qui l'avoisinent, & de proche en proche, la compression qu'il exerce sur une, s'étend jusqu'aux parties les plus éloignées: soit que l'on fasse dépendre la correspondance qu'ont les organes entr'eux de l'action des nerfs ou de celle du tissu cellulaire, il peut faire sentir par-tout ses affections; il est formé, comme il a déja été dit, des deux sacs du tissu cellulaire, il entre également dans les deux départemens.

Comme il donne & emprunte de toutes les parties, il semble destiné à avertir de leurs besoins. La convalescence des personnes épuisées par de longues maladies, est pour l'ordinaire

accompagnée d'une faim preſque canine, laquelle diminue à meſure que le corps reprend de l'embonpoint, & que les parties ſe réparent.

Quand il regne du déſordre dans l'action des organes, & que chaque partie eſt diſtraite de ſon ouvrage principal, qui eſt la nutrition, non-ſeulement l'eſtomac ne deſire pas, mais il rejette & refuſe ce qu'on lui offre : les mets lui ſont horreur.

Le canal inteſtinal eſt, ainſi que l'eſtomac, placé dans les deux grands départemens du tiſſu cellulaire. La régularité de ſon action doit donc beaucoup influer ſur l'état de ſanté. L'eſtomac, ce canal & le diaphragme ayant un mouvement continuel, & tenant par leur ſituation, la diſtribution des nerfs & le tiſſu cellulaire dont ils ſont formés, à toutes les parties du corps, ils ſemblent faits pour en diriger l'action ; mais ils obſervent entr'eux un ordre de ſupériorité. Le diaphragme eſt l'agent principal & univerſel, vient après l'eſtomac, dont il modifie les mouvemens ; celui-ci dirige à ſon tour le jeu du canal inteſtinal, & tous les trois ont l'un ſur l'autre une influence réciproque ; quand l'un eſt ſur-

chargé d'action, les deux autres en ont moins, c'est ce qui met le trouble dans leurs fonctions.

Ces trois organes sont les vrais antagonistes du tissu cellulaire, qui forme une organe de la plus grande étendue; destinés aux fonctions les plus importantes, ils sont dans un effort continuel d'action & de réaction : ce contrebalancement parfait constitue la meilleure santé, il favorise le jeu de toutes les parties organiques : à peine est-il interrompu que le désordre commence à regner, & que par une suite nécessaire l'état de maladie survient.

Les causes des maladies sont donc tout ce qui peut troubler l'action de l'un de ces divers organes, d'où il suit qu'elles peuvent se diviser en deux classes; les unes agissent sur l'organe extérieur, l'irritent & le mettent dans une tension excessive, elles sont les causes extérieures; les autres produisent le même effet sur l'estomac, le canal intestinal & le diaphragme; celles-ci s'appellent les causes intérieures : parmi celles-ci, il en est de morales, ce sont celles qui excitent le spasme du diaphragme, elles portent leur impres-

ſion principalement ſur cet organe.

L'effet de ces différentes cauſes eſt de ſuſpendre l'action des organes deſtinés aux diverſes excrétions & ſecrétions, de favoriſer le dépôt des humeurs, tant excrémentitielles, que recrémentitielles, de diſpoſer par conſéquent à des amas d'humeurs qui forment autant d'embarras que la nature ne peut détruire que par des efforts redoublés.

Le péritoine, l'épiploon, le méſentere, le tiſſu cellulaire qui les lie & les enveloppe, les membranes de l'eſtomac & des inteſtins, la rate, le foie, les différens rameaux de la veine porte, ſont propres à recevoir & à contenir ces diverſes humeurs; auſſi ſes parties deviennent-elles le ſiége de ces ſortes d'amas : il eſt vrai qu'il peut s'en former auſſi dans le tiſſu ſpongieux, mais ils ſont plus rares & moins conſidérables.

L'organe intérieur conſervant une action plus vive, qui ne s'interrompt que difficilement dans toutes les parties qui le conſtituent, le torrent des humeurs doit néceſſairement y diriger ſon cours par une pente qui lui devient naturelle. Le ventre doit donc être le ſiege de l'embarras. Il doit donc être là

ſource la plus ordinaire des maladies ; mais l'eſtomac qui tient le ſecond rang parmi les parties dont eſt formé cet organe intérieur, doit être plus abreuvé de ces humeurs que les autres parties ; ayant une plus forte action, il en doit recevoir davantage : n'eſt-il pas ſouvent le premier affecté ?

Lorſque ſon empâtement eſt exceſſif, il perd ſon goût, ſes appétits, & ſe livre à un travail extraordinaire annoncé par les nauſées & les vomiſſemens qui ſurviennent au commencement d'un grand nombre de maladies, où il eſt certain que l'émétique eſt preſque toujours utile.

Il ne faut pas croire que ces matieres que l'on rend, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles, ſoient reſtées flottantes dans la cavité de l'eſtomac & des inteſtins, ni qu'elles ſoient un reſte d'alimens mal digérés, qui y aient croupi; ces matieres indigeſtes auroient la forme des matieres fécales détrempées, ou conſerveroient celle des alimens dont on s'eſt nourri ; elles n'auroient pas ce degré de préparation qu'annonce & qu'exige la matiere des ſelles & du vomiſſement, quand ils

ſont utiles & ſalutaires : cette matiere exſude de la ſurface de l'eſtomac & des inteſtins, qui font alors fonction d'égoût; elle eſt exprimée par l'action de leurs membranes : cette exſudation ſuit d'ordinaire le travail de la coction, en qui conſiſte la préparation des matieres.

Le mouvement naturel de l'eſtomac & des inteſtins, celui même entretenu ou excité par l'action des tiſannes emétiſées & rendues purgatives, ne détruit-il pas toute idée de ſaburre ou de matiere flottante & dépoſée dans la cavité de ces organes : la matiere qui ſort par ces voies, eſt la même que celle que l'on rend par les crachats, par les narines ſous la forme de morve, & par les ſueurs. Ne pourroit-on pas croire qu'elles dérivent de la même ſource ?

Ces conſidérations ont pour objet de prouver la correſpondance de l'eſtomac avec toutes les parties, & le grand rôle qu'il joue dans la plûpart des maladies : des faits l'établiront mieux.

L'extrait de la Thèſe de M. Bordeu, que j'ai donné au chapitre de la digeſtion, en contient pluſieurs, qu'il eſt inutile de rapporter; je me contenterai

d'en ajouter ici quelques-uns qui sont très-importans.

LVI. OBSERVATION.

Un homme âgé de trente-quatre ans, avoit des insomnies habituelles qui lui duroient depuis plus d'un mois ; quand il prenoit un peu de sommeil il éprouvoit des tressaillemens ou des especes de saccades dans les nerfs, qui lui faisoient faire des sauts dans son lit ; il perdit enfin le sommeil & l'appétit ; il avoit de la répugnance pour toute sorte de mets : sa bouche étoit amere, il étoit tourmenté par des nausées, il faisoit des efforts pour vomir, son pouls devint petit, fréquent & très-serré, il frissonnoit de tems à autre, il étoit tombé dans un grand abattement.

Ayant été appellé pour le voir, il se plaignit de ressentir depuis quelques jours de grandes cuissons, qui imitoient la chaleur d'un charbon ardent ; il les attribuoit à des excoriations, qui, disoit-il, lui étoient survenues entre les cuisses : ces excoriations étoient plusieurs escarres gangreneuses aux bourses & aux cuisses : ce jour-là même, il éprouva un frisson très-long & si opiniâtre,

que ni la chaleur du lit, ni celle d'un très-grand feu ne pouvoient le réchauffer ; son pouls étoit d'une petitesse & d'une roideur extrême.

Je me déterminai à lui faire prendre l'émétique ; il le prit & vomit une grande quantité d'une matiere jaune très-bilieuse ; il rendoit encore à pleine bouche d'une espece de matiere blanchâtre, qui paroissoit une humeur gélatineuse, & ne représentoit pas mal le blanc d'œuf un peu épaissi : ces vomissemens abondans lui procurerent un calme soudain ; il se sentit soulagé peu d'heures après, les escarres se détacherent, & les plaies suppurerent, il dormit tranquillement la nuit suivante, son pouls se développa ; la fievre cessa deux jours après ; peu-à peu son appétit se rétablit ; il fut purgé dix jours après son émétique, il rendit des matieres jaunes très-bilieuses ; dès-lors sa santé s'affermit.

Il est hors de doute que les escarres gangreneuses qui occuperent les bourses & les cuisses, furent occasionnées par l'empâtement de l'estomac : il suit encore que cet organe porte son action jusques sur les extremités, puis-

qu'elles étoient placées aux cuiſſes. Sans doute les eſcarres ne ſe formerent que parce que l'eſtomac attiroit à lui toute l'action, pour travailler la matiere de l'empâtement qui fut évacuée par le vomiſſement : elle avoit toutes les qualités d'une matiere critique ; auſſi ſon évacuation fut-elle ſuivie du plus prompt ſoulagement.

L'eſtomac eſt la voie de décharge que ſe choiſit la nature dans les maladies & les incommodités qu'éprouve ce même homme : les vomitifs y ont toujours le plus grand ſuccès, tandis que ſouvent on lui preſcrit envain les purgatifs : pourquoi la nature affecte-t-elle ce penchant ? Seroit-ce parce que l'eſtomac deviendroit le ſiége principal de l'embarras, ou bien parce qu'il auroit été affecté le premier, & qu'il reſteroit dans un état d'effort continuel ?

Un abattement extraordinaire, la perte d'appétit, le dégoût, le pouls petit, ſerré & fort dur, les friſſonnemens ſont les ſymptomes ordinaires de la gangrene. Tels furent ceux qui s'obſerverent chez l'homme gangrené, dont j'ai donné l'hiſtoire au chapitre du tiſſu

cellulaire : la gangrene n'affectoit qu'un seul côté ; aussi le pouls ne resta-t-il serré, petit & concentré, que de ce même côté, la matiere que lui firent rendre les deux vomitifs qu'il prit, n'annonçoit aucune espece de coction. Il y a grande apparence qu'il y avoit un engorgement gangreneux dans quelque endroit des entrailles.

Ces exemples de gangrene ne sont point favorables à l'opinion la plus reçue, que cette affection est l'effet de l'appauvrissement du sang ou de sa corruption.

Une suppuration louable qui suit de si près un vomissement bilieux, & s'établit à l'endroit des escarres gangreneuses, détruit toute idée de vice ou de corruption gangreneuse ; elle ne s'accorde pas mieux avec l'observation de cet homme, qui n'étoit gangrené que d'un seul côté, & avoit l'autre très-sein.

LV. OBSERVATION.

Voici l'observation d'un autre homme mort gangrené, lequel éprouva tous les accidens que j'ai dit être essentiels à la gangrene. Il devint foible d'abord ;

les courſes les moins longues le fatiguoient extrêmement; il perdit l'appétit & eut un dégoût général ; on lui fit faire uſage des eaux de Paſſy, que l'on rendoit purgatives avec le ſel de ſeignette. Ces eaux qui me parurent aſſez mal indiquées, n'eurent aucun ſuccès; malgré cet état, il entreprit un voyage fort long : pendant le ſéjour qu'il fit dans la ville, où ſes affaires l'avoient appellé, il eut pluſieurs foibleſſes conſécutives, qui firent juger qu'il étoit apoplétique; en conſéquence on lui fit faire pluſieurs ſaignées le même jour; ſa foibleſſe en augmenta au point qu'il lui reſta à peine aſſez de forces pour ſe rendre dans le ſein de ſa famille, qui n'étoit diſtante que de quinze à dix-huit lieues. Quelques jours après qu'il y fut arrivé, il fut pris d'un friſſon conſidérable, à la ſuite duquel la gangrene ſe manifeſta; cette gangrene ſe termina par la mort.

Dans ces trois hommes affectés de gangrene, le dégoût & la perte d'appétit eurent conſtamment lieu, l'eſtomac joua donc le plus grand rôle dans cette maladie; le pouls petit & conſidérablement tendu, dénote une tenſion

exceſſive du genre nerveux, un effort continuel, une irritation conſtante : l'on en peut conclure que la gangrene qui paroît ainſi à l'extérieur, eſt l'effet d'un embarras dans les entrailles, & ſouvent l'image d'un étranglement gangreneux qui s'y eſt fait.

CHAPITRE II.

Des cauſes qui rendent les Maladies aiguës ou chroniques.

APRÈS avoir fait conſidérer l'embarras de l'eſtomac & des parties environnantes (qui ſelon mon opinion, forme la mélancolie) comme la cauſe de preſque toutes les maladies ; il reſte à déterminer pourquoi il ſe rencontre entr'elles des différences ſi eſſentielles ; car les unes ſont fort courtes, & les autres fort longues : d'où eſt née la diſtinction en maladies chroniques & en maladies aiguës ; elles ont encore des différences qui naiſſent de leur danger.

Par rapport à leur durée, j'ai déja dit qu'elle dépendoit de ce que la coction étoit plus ou moins libre, plus ou

moins empêchée ; & j'ai fait voir que plus le nerveux dominoit, moins leur marche étoit rapide. Cette loi eſt commune aux maladies aiguës & aux maladies chroniques; mais il paroît que le nerveux prédomine dans les chroniques, que la nature a peine à s'y développer, que l'action ſe dirige aſſez conſtamment vers un même endroit, qu'elles ne ſe guériſſent que quand l'action commence à s'étendre davantage & qu'elle eſt, s'il eſt permis de parler ainſi, plus éparpillée; elles paroiſſent tenir à une cauſe ancienne qui s'eſt établie lentement. Telle eſt la diſpoſition héréditaire ; telle eſt la révolution de l'âge ; telle eſt la vie des hommes, occupés d'études ſérieuſes & de grandes méditations; telles ſont enfin l'oiſiveté & la gourmandiſe.

L'embarras du ventre qui naît de ces cauſes, eſt une mélancolie lente, plus propre à faire naître une ſuite d'incommodités, que des maladies violentes : auſſi ne plaint-on pas ceux qui en ſont affligés. Ce ſont-là les gens que l'on veut forcer à être gais ; il exiſte cependant, comme on le verra dans la ſuite & comme on l'a pû voir, un

fond matériel, qu'il faudroit détruire.

Ces incommodités peuvent ſe changer en des maladies plus ou moins aiguës, & par conſéquent plus ou moins ſérieuſes. Ce changement ſe fait, quand il ſurvient l'action d'une cauſe violente, qui ébranle la machine, excite le mouvement des nerfs & la trouble davantage. On peut mettre au nombre de ces cauſes, la contagion, un changement ſubit dans la conſtitution de l'air, un grand excès dans le boire & dans le manger, un travail forcé, des veilles continuelles, des exercices violens, une vive paſſion, un grand ſaiſiſſement.

Il faut obſerver que la violence de la maladie peut dépendre ou de l'action de la cauſe déterminante, ou du degré de l'embarras, de maniere qu'une cauſe plus légere avec un plus grand embarras, produira une maladie très-vive; elle ſera très-forte encore, ſi un léger embarras concoure avec l'action d'une cauſe violente. La morſure de la vipere, la peſte, la petite vérole, ſont du nombre des maladies produites par une vive action, une cauſe qui ébranle fortement la machine & remue tout le ſyſtème nerveux.

Un accès de goutte est une maladie aiguë, qui souvent tue le malade en peu de jours, quand la nature est troublée au point de ne pouvoir diriger son effort vers l'endroit où elle a une pente facile & accoutumée ; ces accès de goutte mortelle sont toujours déterminés par des causes vives.

Quoique l'on puisse supposer dans tous les individus un degré d'embarras plus ou moins grand, il n'en est pas moins vrai qu'il se forme quelquefois spontanément. Cette supposition est fondée sur la remarque de Sanctorius, qui s'exprime ainsi. *Corpora sana & moderatissimo victu utentia singulis mensibus fiunt ponderosiora, ita ut ad duas libras crescat : redeunt autem ad consuetum pondus circa finem mensis ad instar mulierum, facta crisi per urinam paulo copiosiorem & turbidiorem, præcedente capitis gravitate, vel corporis lassitudine, quæ paulo copiosiori urina soporata protinus soporantur.*

Le spasme que la morsure de la vipere excite, sur tout dans l'organe extérieur, est tel qu'il fait refouler sur le champ la masse des humeurs vers les entrailles, & qu'il peut bien y causer cet embarras qui constitue la mélancolie ; mais

mais j'oſe aſſurer qu'une cauſe moins vive n'auroit pas un effet ſi prompt ni ſi certain, s'il n'eût pas exiſté un fond propre à entretenir l'irritation.

Je puis répéter ici que j'ai vû des rhumes qui ſe ſont diſſipés en une ſeule nuit par la chaleur du lit; d'autres ont été opiniâtres & n'ont cédé qu'à l'uſage des purgatifs, encore falloit-il attendre pour purger que le tems de la coction fût arrivé; d'autres perſonnes au-lieu d'un ſimple rhume, ont eu des pleuréſies & des fluxions de poitrine, qui leur ont fait courir les riſques de perdre la vie.

C'eſt donc autant & même plus la violence de la cauſe qui fait naître les maladies aiguës, que le degré de l'embarras. La mélancolie, ſi quelque autre cauſe de cette nature ne concourt pas, ne produit que des maladies chroniques; telles ſont la phtyſie pulmonaire, le ſcorbut, les ſquirrhes du foie, de la rate, du rein, du pancréas, & autres de cette eſpece.

Les différens viſceres ne ſe trouvent ainſi affectés que parce que l'effort y eſt entierement dirigé; la gêne dans laquelle ils ſe trouvent, peut ſeule l'y

attirer: la compreſſion à laquelle ils ſont expoſés, donne ſouvent lieu à cet état de gêne; quelquefois les organes y ſont diſpoſés naturellement; la néceſſité dont ils ſont pour remplir les premieres fonctions de la vie, en eſt ſouvent la cauſe. Il eſt d'obſervation, par exemple, que le foie eſt le plus expoſé à ces ſortes de maladies. Tout le monde peut ſentir combien il reçoit d'action dans le tems de la digeſtion, & en même tems combien il eſt preſſé lors de ce même travail. Il eſt hors de doute que la nature y dirige ſes forces plus ſouvent & plus fortement qu'ailleurs, elle doit même y avoir une ſorte de penchant.

En conſidérant l'obſtruction comme l'effet d'une concentration d'action dans un organe, laquelle s'oppoſe à la liberté de ſes mouvemens, il ne doit pas paroître extraordinaire que le foie ſoit le viſcere le plus ſujet aux obſtructions; ce n'eſt aſſurément pas à la groſſiereté de la bile qu'il ſépare, que cette diſpoſition peut être attribuée: il eſt divers autres organes qui préparent une matiere pour le moins auſſi épaiſſe que la bile, leſquels ſont rarement ob-

ſtrués ; on peut mettre au nombre de ces organes les glandes qui ſervent à ſéparer la morve & les crachats ; elles devroient pourtant éprouver très-ſouvent ces ſortes d'embarras, attendu leur grand éloignement du centre d'action.

Les maladies aiguës produites par des cauſes vives, ont fait le ſujet des chapitres de cette premiere ſection. Il nous reſte à parler maintenant des maladies chroniques ſur leſquelles je donnerai quelques chapitres ſéparés.

CHAPITRE III.

De la Mélancolie conſidérée comme cauſe des Maladies chroniques.

§. I.

SI la durée d'une maladie peut indiquer ſon vrai caractere, je ne dois pas balancer un moment à prononcer que les maladies chroniques ſont nervales. S'il en eſt quelques-unes où le nerveux prédomine d'une maniere évidente, c'eſt la maladie connue ſous le

nom de mélancolie ou d'hypocondriacie; mais elle accompagne toutes les maladies chroniques. Sa réunion avec elles est si constante, que j'ose dire qu'elle forme le fond de ces diverses especes de maladies. Ainsi les diverses especes de maladies ne me paroissent être que divers symptomes de ce fond de maladie même.

Ces idées sont fondées & sur la considération des symptomes, & sur le succès du traitement que j'ai employé pour les différentes maladies chroniques, dont les malades ont été confiés à mes soins. Je crois inutile de faire observer que la mélancolie, dans le traitement de ces maladies, étoit l'objet principal que j'avois en vue; il convient donc d'expliquer ce que j'entends par mélancolie, quelles sont ses causes & son traitement.

Mes recherches, sur cette maladie, commenceront par l'observation d'un homme qui est mort mélancolique. Les Médecins qui ont été consultés sur l'état de ce malade, l'ont traité d'affection mélancolique; ils l'ont tous attribué au chagrin dont il a été accablé. Le détail des accidens qu'il a éprouvés mettra

tout Médecin à portée de juger s'ils ne l'avoient pas bien défini.

LVI. OBSERVATION.

Les douleurs vagues qui en ont accompagné le commencement, une tension constante & même douloureuse, qui traversoit toute la région ombilicale; un froid habituel qu'il ressentoit aux genoux, accompagné d'une forte contraction des tendons qui forment le jarret; l'amaigrissement de tout le corps; la perte d'appétit, & une indifférence marquée pour toutes sortes de mets, sont les symptomes qui caractérisoient la maladie dont il est question.

Le tact n'avoit rien fait découvrir dans le bas-ventre, qui pût faire soupçonner un engorgement décidé dans aucun des visceres qu'il renferme. Le malade étoit triste, rêveur & toujours préoccupé de la tournure malheureuse que prit sa maladie : ce fut sur ce fondement que les Médecins établirent leur décision.

Comme malheureusement on ne s'est pas encore formé d'idées bien justes sur la formation de la mélancolie, & que l'on impute à l'esprit tous les déran-

gemens du corps, l'on ſe conduit comme ſi l'on vouloit détacher cette maladie du domaine de la Médecine, ou comme ſi elle étoit au-deſſus de tous les ſecours que fournit cet art; on ſe contente de conſeiller au malade la gaieté & la diſſipation. Tel fut l'avis de pluſieurs Médecins qui furent conſultés; ils ſe perſuaderent ſans doute, qu'en offrant à l'imagination de nouveaux objets, on auroit pu l'endormir ſur celui qui en l'occupant toute entiere la troubloit; & que pour lors la nature recouvrant la liberté de ſes mouvemens, exerceroit avec aiſance & régularité les fonctions dont dépend la ſanté.

Les *pathos*, il faut l'avouer, font le bien & le mal du Médecin; ſans les paſſions mille maladies n'exiſteroient pas; ſans elles un grand nombre ſeroient moins opiniâtres; ſans elles enfin, une infinité d'autres ne ſe termineroient pas malheureuſement. On peut conclure de-là que le Médecin le plus habile & le plus utile ſeroit celui qui auroit en ſa poſſeſſion un arcane propre à guérir les maladies de l'eſprit. Au défaut d'un tréſor auſſi précieux, on abandonne le

malade à lui-même ; tout l'art consiste à lui faire envisager le soulagement à ses maux dans l'oubli de ses peines. Pour cet effet, on le force à être gai ; l'on exige qu'il se dissipe ; qu'il se procure la vue de mille objets, qui toujours variés, flattent & remuent son imagination trop préoccupée.

Il est certain que cette recette mise en usage, pourroit être d'une grande ressource pour quelques mélancoliques ; mais est-ce une raison assez forte pour enlever à la Médecine le traitement de la mélancolie ? Personne n'est plus prévenu que moi en faveur de l'*authocratie*, ou du pouvoir de la nature. Cependant je crois qu'il est des circonstances où elle a besoin d'être excitée ou tempérée, & que ce moyen dont l'usage se trouveroit très-efficace pour quelques-uns, ne feroit d'aucun avantage pour mille autres.

La mélancolie a ses différens degrés en force & en durée ; d'où je conclus que ses effets sont plus ou moins grands, & ses progrès plus ou moins rapides : ainsi ce qui peut convenir au moins, ne conviendra pas au plus. Je m'explique. Un homme apprend une nouvelle

fâcheuſe ; il en conçoit du chagrin qu'il dévore en ſecret ; il s'abandonne aux réflexions les plus triſtes ; il éprouve une partie des accidens de la mélancolie : on en peut juger par l'abandon qu'il fait de ſes amis, par ſon air ſombre & rêveur, par ſon éloignement pour les ſociétés qui faiſoient auparavant ſes délices : ſon viſage a déjà ſouffert quelque altération, le corps eſt en ſouffrance, ſon caractere a changé : pour le dire en un mot, il n'eſt que trop évident qu'une maladie quelconque a jetté ſes premieres racines ; mais elle n'eſt que dans ſon commencement.

C'eſt alors que la gaieté & la diſſipation ſi recommandées, & ſi recommandables, peuvent avoir leur utilité : c'eſt-là le moment où le meilleur Médecin eſt le bon ami, qui ſait diſtraire à propos & charmer tous les momens de la vie. C'eſt ici le lieu de faire une juſte application de ce précepte ſi utile en morale & en phyſique, *principiis obſta*. Si on en laiſſe échapper l'occaſion, la maladie s'enracine de plus en plus, & fait des progrès difficiles à arrêter ; bien ſouvent elle dégénere en une maladie mortelle. Il eſt facile de juger des dangers aux-

quels elle expofe, à quiconque obfervera la marche qu'elle fuit depuis fon commencement jufqu'à ce qu'elle foit parvenue à fon dernier degré.

Je vais fuppofer le malade, comme je l'ai fait plus haut, au moment même qu'il fe trouve frappé du trait, qui doit amener la foule d'accidens dont j'ai entrepris de faire l'énumération; il fe livre à la trifteffe; il devient inquiet; il fuit le commerce des hommes, la folitude feule a des attraits pour lui: plus occupé de fes malheurs que de fa confervation, il s'oublie au point qu'il faut volontiers le forcer à prendre la nourriture dont il a befoin pour fe fuftenter. Bien-tôt il perd l'appétit; alors fon vifage change; fa couleur s'altere, de vermeille qu'elle étoit, elle devient pâle, jaune & bafanée; l'amaigriffement furvient; l'eftomac fait mal fes fonctions; il fent des grouillemens dans toute la longueur du canal inteftinal; il rend des vents par haut & par bas; quelquefois il éprouve des naufées & des vomiffemens de matieres glaireufes, & d'un goût aigre; quelquefois auffi il a un appétit vorace, mais toute la nourriture qu'il prend ne lui eft pas

profitable ; il a des étouffemens & une oppreſſion qui l'inquietent ſur l'état de ſa poitrine ; il perd l'aptitude au travail ; il eſt tourmenté de douleurs vagues, rhumatiſantes, qui occupent tantôt les bras, tantôt les jambes, ou la région lombaire ; ſouvent le mal ſe concentre dans une ou deux parties. Il arrive toujours à la ſuite de ces accidens un engorgement dans quelqu'un des viſceres, dont l'effet eſt de conduire au maraſme, à l'hydropiſie, & ſouvent à la ſuppuration de quelque organe eſſentiel à la vie ; les forces de la nature s'épuiſent, & après de vains efforts pour rétablir l'ordre dans ſes opérations abſolument dérangées, elle ſuccombe & la mort ſurvient : la mélancolie dont j'ai rapporté l'obſervation, s'eſt terminée par une ſuppuration du poumon.

Peut-on imaginer qu'une mélancolie qui a paſſé par quelques-uns de ces degrés, n'ait pas beſoin des ſecours de l'art : la nature a des entraves dont il convient de la débarraſſer ; il s'eſt formé des obſtacles qu'il faut néceſſairement enlever, pour qu'elle puiſſe agir avec force & ſuccès ? Oſe-t-on eſpérer

que quand même on parviendroit (ce qui n'eſt guere facile) à guérir l'eſprit du malade, ſur tous ſes ſujets de crainte & d'inquiétudes, oſe-t-on eſpérer, dis-je, qu'il ſeroit diſpenſé de recourir aux moyens que fournit la Médecine?

Il y a deux eſpeces de mélancolie, ou plutôt deux claſſes de cauſes propres à la produire; les unes regardent les paſſions de l'ame: elles ſont morales; les autres ſont phyſiques, & comprennent tout ce qui peut cauſer le dérangement des parties organiques.

Dans cette derniere eſpece de mélancolie, on ne peut rendre à l'ame ſa premiere gaieté qu'en rendant la ſanté au corps; car le ſentiment d'hilarité provient de celui d'une parfaite exiſtence, qui eſt incompatible avec le dérangement du corps. La mélancolie, ſous ce dernier rapport, a donc quelque choſe de matériel. Hé! de bonne foi, pourroit-on attribuer à une cauſe purement morale, tous les accidens dont eſt accablé celui qui en a éprouvé les premieres atteintes. Il eſt ſurvenu un dérangement dans la machine; il s'eſt fait un bouleverſemen de preſque toutes les opérations de la nature: c'eſt à lui

que doivent ſe rapporter tous les ſymptomes effrayans qui ſervent à manifeſter l'exiſtence de la mélancolie.

Que l'on compare les deux eſpeces de cette maladie, ſavoir, l'une produite par une cauſe morale, l'autre par une cauſe phyſique, elles ſont les mêmes quant aux accidens, & ſe terminent de la même façon. D'où il réſulte la preuve, que ſi l'une eſt du reſſort de la Médecine, l'autre en reſſortit auſſi; & que celle provenante d'une cauſe morale pouſſée à un certain degré, requiert, outre la gaieté & la diſſipation, la même méthode de traitement, que celle provenante d'une cauſe phyſique.

Je dois dire plus, la mélancolie morale devient vraiment matérielle; elle eſt comme la mélancolie phyſique, le réſultat du *bilis atra* des anciens: Hippocrate nous apprend qu'elle eſt ſuſceptible de guériſon.

Avant de toucher cet article, il eſt bon de donner l'éthiologie ou l'explication des cauſes de cette maladie. En partant des principes qui ſervent de baſe à ma théorie, je donnerai mes idées ſur le traitement qui lui convient, & je ferai voir qu'elles s'accordent par-

faitement avec les obſervations d'Hippocrate ſur la maniere de la guérir. Je parlerai d'abord de la mélancolie morale.

Au moment même que l'homme reçoit le coup qui l'abat, il éprouve un ſpaſme général, & un ſerrement de toutes les parties de ſon corps.

L'état ſpaſmodique du diaphragme eſt aſſez manifeſté, 1°. par une tenſion conſtante dans la région épigaſtrique, que l'on déſigne vulgairement ſous le nom de barre : 2°. par un ſentiment de peſanteur qui exiſte au même endroit : 3°. par la difficulté avec laquelle ſe fait la reſpiration, laquelle donne lieu à de profonds ſoupirs : 4°. par de fortes angoiſſes qui font craindre pour le malade.

Les rots, les borborigmes qui accompagnent cet état violent, le gonflement du colon, tous ces ſymptomes démontrent inconteſtablement le ſpaſme de l'eſtomac & des inteſtins.

Sa préſence dans le tiſſu cellulaire qui ſert d'enveloppe à tout le corps, & conſtitue une partie de l'organe extérieur, ſa préſence, dis-je, y eſt indiquée par le friſſonnement, par la pâ-

leur du viſage, & par l'état grenu de la peau, qui s'appelle *peau de poule.* Le pouls, petit, ſerré, tremblottant, qui s'échappe par fois ſous le doigt de celui qui le touche, joint aux accidens ci-deſſus, annonce une forte tenſion de tout le ſyſtème nerveux: or l'effet de cette tenſion exceſſive eſt le ſpaſme. La nature dans cet état eſt comme anéantie; il ſemble que toutes ſes opérations ſoient ſuſpendues, & que tous les organes ſoient dans l'engourdiſſement.

Il y auroit tout à craindre pour les malades, ſi cet état d'effort ne ceſſoit bientôt; car le ſpaſme de l'organe extérieur fait refouler vers les parties internes toute la maſſe des humeurs. *Terrore partes externæ*, dit Hoffman, *contrahuntur, frigidæ, tremunt, ſanguine ad cor & pulmones cum impetu congeſto, quo anxietates, tremores, palpitationes fiunt.*

Si les réſervoirs qui lui ſont deſtinés dans ces momens critiques, ne prêtoient pas à cet abord extraordinaire, il ſe feroit des étranglemens & des ſtaſes qui ſeroient ſuivis d'une mort prochaine: on la voit quelquefois arriver.

Au ſurplus il eſt rare que le ſpaſme ſoit porté au point de produire ces funeſtes effets.

L'ame eſt ordinairement émue par des ſecouſſes moins violentes ; mais auſſi arrive-t-il que ſes affections durent quelquefois très-long-tems. Dans ce cas le mal fait des progrès moins rapides ; en ſorte que ce qui auroit pu être l'affaire d'un moment, n'arrive qu'après des mois & des années entieres.

De quelque maniere au reſte que l'ame ſe trouve affectée, il exiſte toujours un ſpaſme, plus léger à la vérité dans cette derniere circonſtance, mais habituel ; le déſordre dans le mouvement des organes eſt conſtant & ſoutenu : il n'y a plus de tems marqué pour l'action de chacun ; l'action eſt inégalement diſtribuée à toutes les parties, ce qui fait que quelques-unes paroiſſent engourdies, & en être entierement privées.

Souvent la peau devient ſeche & aride ; la tranſpiration diminue conſidérablement, ou ſe ſupprime en grande partie ; les urines ſont moins abondantes, quelquefois elles ſont claire & lim-

pides, d'autres fois elles ſont d'un rouge foncé & fort troubles; le ventre devenu pareſſeux, ſe lâche tout-à-coup : il ſurvient des débacles ; le foie & la rate n'obſervent pas plus de régularité dans leurs fonctions, le teint jaune & baſané des mélancoliques le prouve aſſez clairement; la tête & la poitrine ſe reſſentent auſſi de cet état. Celui qui un inſtant auparavant étoit d'une gaieté outrée, devient morne, triſte & rêveur; il a des étourdiſſemens; il ſe croit menacé d'apoplexie; quelquefois il éprouve une oppreſſion ſi forte, qu'il ſe croit prêt d'être ſuffoqué. Il n'eſt pas à l'abri des étranglemens, ce ſpaſme ſe porte juſques ſur les glandes de l'arriere-bouche; des enchifrenemens & un crachotement habituel en font foi.

L'irrégularité du mouvement des différens organes bien démontrée, il reſte à examiner quelle eſt l'eſpece de dérangement qui arrive, comment il ſe fait, & de quelle maniere il peut produire les accidens qui en ſont les ſuites.

1°. J'ai établi plus haut l'exiſtence d'un ſpaſme général, & perſonne, j'oſe me flatter, ne ſe refuſera aux preuves que j'en ai données.

2°. Il résulte de ce ſpaſme exiſtant dans le tiſſu cellulaire, qui enveloppe toute l'habitude du corps, travaille la matiere de la tranſpiration, & ſert de voie de tranſport à la maſſe des humeurs, il en réſulte, dis-je, un refoulement de ces mêmes humeurs vers les parties intérieures.

3°. J'ai démontré une irrégularité dans l'action des différens organes, par conſéquent une rétention des excrémens, à l'excrétion deſquels ils ſont deſtinés.

Ne doit-on pas inférer de ces principes, ſinon un ſurcroît dans la maſſe totale des humeurs, du-moins un abord extraordinaire de ces humeurs dans certaines parties, & un embarras qui doit s'y former par ſucceſſion de tems.

On ne peut révoquer en doute la ſurabondance que doit néceſſairement amener la rétention de quelques excrémens, ſurvenue à la ceſſation d'action des organes qui ſervent à les préparer, pour les évacuer enſuite. Par rapport à l'embarras des parties internes, il eſt la ſuite d'un abord trop abondant des humeurs vers elles; cet abord eſt un effet du ſpaſme de l'organe extérieur.

Quoique toutes les parties internes ſoient expoſées à ce reflux, il faut convenir cependant qu'il en eſt parmi elles, vers leſquelles il ſe porte le plus ordinairement : le bas-ventre eſt l'endroit où ſe fait toujours, ou preſque toujours ce tranſport. Seroit-ce parce que la nature l'auroit deſtiné à ſervir d'entrepôt à la ſurabondance de la maſſe des humeurs ; ou bien, attribuera-t-on cet effet à la correſpondance qui exiſte entre les entrailles & le tiſſu cellulaire, laquelle pourroit dépendre de la diſpoſition des différentes portions de ce tiſſu ; en ſorte que la peau & la maſſe des entrailles ſeroient conſidérées comme deux de ſes aboutiſſans liés par des correſpondances directes ?

N'y auroit-il pas plus de raiſon de croire que le tiſſu des parties qui conſtituent & environnent les principaux viſceres de cette grande cavité, étant plus mol, plus flexible, eſt plus propre à s'imbiber & à ſe laiſſer pénétrer, & qu'il prête plus facilement ?

Dira-t-on enfin que l'épigaſtre étant le ſiége des paſſions, tant pour le phyſique, que pour le moral, il devient le centre où vont aboutir les différens cou-

rans des oscillations; que par conséquent le torrent des humeurs doit se porter là, & se répandre dans toutes les parties environnantes? Quoi qu'il en soit, il est certain que la nature affecte un penchant vers ces parties.

Dès l'enfance nous sommes sujets aux engorgemens du bas-ventre. Baglivi dit expressément qu'il faut, avant de commencer le traitement d'une maladie, tâcher de s'assurer de l'état du mésentere. *Quod ad me attinet, magni facio qui mesenterii statum, naturam, apparatum, ante curationem morborum examinant, ac serio perpendunt; qui hoc bene perpenderit, ô quam bene curaverit!* C'est ainsi qu'il s'exprime dans une lettre écrite à M. Héquet, Médecin de la célebre faculté de Paris.

La nature fait des efforts pour détruire ces embarras; & selon les différens âges, ces efforts se portent vers différentes parties qui deviennent le siége de quelques accidens que l'on prend volontiers pour des maladies principales; tels sont le gonflement des glandes du col appellées écrouelles, les saignemens de nez, les enchifrenemens, les écoulemens d'humeurs par les

oreilles, auxquels ſont ſujets les enfans & les adoleſcens ; le crachement de ſang & les premieres ſemences de l'aſthme dans les derniers & dans les jeunes gens. Par rapport à la véritable ſource des maladies qui affligent les perſonnes parvenues à l'âge viril, il ne peut y avoir de mépriſe ; car s'il ſurvient quelque évacuation, elle ſe fait par les parties inférieures : le bas-ventre eſt le ſiége des tracaſſeries qu'ils éprouvent.

Tous les doutes, qui pourroient naître ſur la cauſe des maladies des enfans, ſe diſſipent quand on conſidere que les purgatifs ſont d'une merveilleuſe reſſource pour les détruire. N'ai-je pas fait obſerver dans mes Recherches, que l'état ordinaire de leur ventre eſt d'être dur, bouffe & conſidérablement gonflé ? Cette conſidération, jointe à l'effet ſalutaire des purgatifs, ne dépoſe-t-elle pas en faveur de l'embarras des entrailles ?

Il ne paroît pas que l'expérience ait encore rien décidé par rapport à la méthode qu'il faudroit employer pour prévenir le crachement de ſang, l'aſthme & leurs ſuites. Sthaal propoſe la ſaignée. Je remettrai à un autre lieu

l'examen de ſon utilité ; je me contenterai de citer un exemple qui prouve que l'aſthme peut ſe guérir.

LVII. OBSERVATION.

J'ai connu à Caën un Médecin qui y jouiſſoit d'une célébrité bien méritée, il s'appelloit M. *Dudouet.* Cet homme affligé d'un aſthme dès ſa jeuneſſe, en fut délivré à près de quatre-vingt ans. Cette guériſon fut l'effet d'une grande révolution qui le conduiſit juſqu'aux portes de la mort.

Je dois toutes les réflexions qui précedent cette obſervation à la remarque qu'a faite Hippocrate, que les enfans étoient ſujets aux écrouelles & aux écoulemens de ſéroſités par les oreilles & les narines ; les adoleſcens & les jeunes gens au ſaignement de nez, aux enchifrenemens, aux crachemens de ſang & à l'aſthme ; & les hommes parvenus à l'âge de trente ans, aux hémorrhoïdes.

J'ai dit dans mes Recherches, que la diſpoſition des entrailles étoit propre à favoriſer cet engorgement. Je rapporterai volontiers les raiſons ſur leſquelles j'ai fondé mon opinion.

Les différentes branches de la veine porte, les différens organes qui y ſont multipliés, enfin les diverſes membranes qui ſervent & d'enveloppes, & d'appui à ces mêmes parties, ne reçoivent pas une preſſion auſſi forte que toutes les autres parties qui ſont ſoumiſes à l'action immédiate des organes muſculaires; le ſang y doit circuler plus lentement & s'y dépoſer plus facilement; les membranes toutes compoſées d'un tiſſu très-mou qui fait office d'éponge, ſe laiſſent pénétrer par la maſſe des humeurs, & s'en rempliſſent. Etant d'ailleurs moins actives & expoſées à des cauſes d'irritation moins fréquentes, elles n'expriment que difficilement les ſucs qui les inondent, elles en reſtent ſurchargées; de-là dérivent les empâtemens, les engorgemens & les embarras de toutes eſpeces.

Il ſemble que la nature ait eu en vue, non-ſeulement le ralentiſſement du mouvement progreſſif de ſang dans les rameaux de la veine porte, mais même un mouvement de flux & reflux, par le ſoin qu'elle a eu d'en ôter les valvules qui ſe rencontrent dans les veines des autres parties du corps. Riolan dit

que le mouvement du sang, dans l'artere céliaque & la veine porte, ne suit pas les loix ordinaires de la circulation; que le rameau artériel fait souvent fonction de veine, *& vice versa.*

Ne voit-on pas que ce contrebalancement devient nécessaire, toutes les fois qu'il se fait un abord d'humeurs trop considérable dans ces parties; ou bien lorsque, par un serrement spasmodique, les gros troncs qui reçoivent le sang de ces vaisseaux ne leur offrent pas une entrée libre & facile; le sang fait des poses alors; il s'arrête & forme des empâtemens; il croupit, change dans sa couleur, se décompose, & se convertit en mélancolie, ou en ce que les anciens appelloient *bilis atra.*

Le suc nourricier dont le spasme a empêché l'élaboration, & qui n'a pu se déposer dans le tissu cellulaire trop serré, pour y nourrir les parties, le suc nourricier, dis-je, refluant ainsi que les autres humeurs, va se déposer dans le tissu des membranes du bas-ventre, plus disposées à le recevoir, & plus faciles à s'imbiber; il y forme la matiere des glaires, dont la préparation & la sortie deviennent nécessaires pour le parfait rétablissement de la santé.

Le même ſpaſme empêchant le jeu des différens organes, ils ne peuvent ſéparer la matiere des excrétions, elle reſte mêlée à la maſſe des humeurs, & va, ainſi que le ſuc nourricier, infiltrer le tiſſu des membranes, remplir les branches & les rameaux de la veine porte, augmenter l'empâtement des entrailles, & former cet amas de féroſités jaunâtres & noirâtres que l'on voit ſortir quelquefois ſous la forme de dévoiement, ou par l'action d'un purgatif, donné avant la coction de toutes ces différentes humeurs.

La mélancolie ne conſiſte donc, comme on peut le voir, que dans un amas d'humeurs qui cauſe la réplétion du ventre, entretient le ſpaſme des parties, excite la tenſion des nerfs, devenus plus irritables parce qu'ils ſont moins recouverts de ſuc nourricier, & ſont par conſéquent plus à nud.

Cet amas ne ſe forme que parce que le ſpaſme a occaſionné un refoulement des humeurs vers les entrailles, où leur torrent trouve un accès facile, & s'y détermine d'autant plus facilement, que la région épigaſtrique devient le centre d'action dans toutes les grandes

passions. *Propterea quod*, dit Duret, *curæ, mœror & metus, sanguinem, spiritum & calorem ad ima trahunt, & ægros oppilationibus augent.*

La mélancolie ainsi formée, occasionne une irrégularité dans les mouvemens de la nature. Quelques organes, à cette occasion, se trouvent surchargés d'action, tandis que les autres en sont, pour ainsi dire, dépourvus; de-là procedent les divers accidens par lesquels elle se manifeste.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer comment ils arrivent, qu'auparavant je n'aie fait voir que l'effet de toutes les causes propres à produire chaque espece de mélancolie, se réduit à l'empâtement des entrailles.

Les grandes contentions d'esprit peuvent être mises au nombre des causes morales de la mélancolie. Le méchanisme de la formation de la mélancolie qui en résulte, est le même que de celle que produisent les grandes passions de l'ame, telles que la crainte, l'envie, l'amour, la haine, *&c.*

Cette espece de mélancolie est commune aux gens de lettres, & aux personnes qui exercent les arts libéraux,

Toutes les fois qu'ils s'occupent d'ouvrages de composition, ils courent les risques, si le travail est long & opiniâtre, d'une maladie mélancolique : quand cette maladie est aiguë, elle s'appelle fievre maligne ; car, comme je l'ai dit dans un autre endroit, la fievre maligne est une mélancolie aiguë.

Quand au contraire elle est lente, qu'elle marche pas-à-pas, de maniere qu'on peut la considérer plus comme une incommodité, que comme une maladie décidée, c'est la mélancolie ordinaire.

Lors de ce travail, il existe un spasme général, & c'est de même l'épigastre qui est le centre de réunion, ou le point de ralliement de toutes les forces de la nature ; il les reçoit toutes, & n'en renvoie que très-peu : il en réflechit une partie vers le cerveau, où se peint l'image de l'objet dont on s'occupe : l'organe intérieur n'agit donc pas.

Je ne crois pas qu'on puisse nier l'existence d'un spasme général dans les grandes contentions d'esprit, il est désigné par le mot seul de contention ; car elle suppose un travail extraordinaire. Ces sortes de travaux sont un ralliement de toutes les forces mises en ac-

tion, & dirigées vers les organes, dont le jeu est nécessaire aux opérations que l'on médite. Tout le monde sait que les nerfs sont les principaux agens de la nature; c'est donc de leur action que dépend le succès du travail. Or qui dit une contention d'esprit, dit une tension excessive du genre nerveux; je dis plus, l'abattement qui succede aux grandes méditations, annonce bien qu'il s'est fait un emploi d'action considérable. Reste à démontrer le lieu où l'effort va aboutir.

Que l'on considere un homme fortement occupé de son objet, il semble qu'il soit devenu insensible, rien d'extérieur ne peut remuer son ame; on lui parle, il n'entend pas; si on le touche, il ne le sent pas, il n'apperçoit pas même les objets qui sont sous ses yeux. Les organes de ces divers sens semblent être privés d'action: pourquoi donc cette singularité d'effets? N'est-ce pas parce que l'action se trouve partagée entre le centre phrénique & le cerveau? Ou bien c'est que tout l'effort se porte à l'intérieur; d'où il naît une nouvelle détermination dans le courant des humeurs; elles se portent plus au

ventre, & donnent lieu à la mélancolie, quand le travail est long, & se répete souvent.

§. II.

Des causes physiques de la Mélancolie.

Comme l'on s'est accoutumé à considérer la mélancolie comme une maladie, qui n'a d'autre existence que celle que lui donne l'imagination, on croiroit peut-être qu'elle ne reconnoît pas d'autres causes que celles dont je viens d'exposer les effets. Ce sont les diverses affections de l'ame, & les grandes contentions d'esprit ; elle en a d'autres qui sont purement matérielles.

Il est des hommes qui naissent avec une disposition propre à la mélancolie ; souvent elle leur est transmise par leurs parens, ou bien elle dépend des divers états, dans lesquels se trouvent leurs meres pendant la grossesse, ou de l'état de l'un des deux individus, lors de l'acte de la génération.

Si l'on considere la mélancolie comme cause de toutes les maladies, l'on peut bien dire que les hommes, qui sont nés délicats, foibles & valétudi-

naires, ſont ceux-là même qui naiſſent avec la diſpoſition à la mélancolie; plus leur conſtitution eſt frêle, & leur ſanté miſérable, plus cette diſpoſition eſt grande.

L'on peut dire qu'il ne meurt aucune de ces ſortes de perſonnes, qui n'ait éprouvé les accidens de la mélancolie; ou elles ont eu des langueurs d'eſtomac; elles ont été tourmentées de vents; elles ont eu des dévoiemens habituels; leur méſentere s'eſt trouvé farci d'obſtructions; elles ont eu le teint jaune, le ventre dur & gonflé, ou leur rate étoit tuméfiée & ſquirrheuſe.

Ce ſont-là autant d'effets de la mélancolie; il ſuffit, pour que ces accidens arrivent, qu'un des principaux organes ſoit naturellement gêné dans ſon action, cette gêne empêchera que les oſcillations ne s'étendent; elle ſera par conſéquent un obſtacle au développement des différentes parties de l'individu; la nature n'éprouvera que déſordre & irrégularité dans ſes opérations; il ſe formera un amas d'humeurs dans les entrailles, dont la réplétion arrivera plutôt ou plus tard, ſuivant que l'effort d'action ſera plus ou moins dé-

terminé vers l'organe affecté ; c'eſt de-là que dépend la vie plus ou moins longue de ces hommes mélancoliques valétudinaires ; ne ſeroit-ce pas là enfin la véritable ſource des virus cancéreux, ſcorbutiques, & écrouelleux ?

Les anciens ne jugeoient pas mal, lorſqu'ils faiſoient dépendre la maladie appellée ſcorbut, de l'état vicié de la rate : c'étoit, ſuivant eux, une maladie ſplénique. Je crois que s'ils ſe ſont trompés, ce n'eſt que parce qu'ils ont peut-être trop borné le ſiége de la cauſe de cette maladie, en n'accuſant que la rate. L'embarras de toute la maſſe des entrailles me paroît être ſa vraie cauſe ; il peut bien ſe faire au reſte, que le vice de cet organe ſoit la cauſe déterminante de cette grande réplétion.

Il y a une obſervation à faire, c'eſt que le ſcorbut attaque le plus communément les enfans ; ſouvent il leur tient lieu de gourme ; quand celle-ci ne paroît pas, que l'eſpece de ſuppuration qui l'accompagne n'eſt pas aſſez abondante, ou ne dure pas aſſez long-tems, ils deviennent ſcorbutiques, ou bien leur ventre & leur rate

grossissent, ils contractent la maladie que l'on appelle *carreau*. Dans cet état ils sont vraiment mélancoliques ; ils sont lents, paresseux, tristes, pleins de fentaisies : souvent ils digerent mal, ils maigrissent, leurs piés s'enflent, cela nous prouve que la mélancolie a lieu dès l'enfance.

Doit-on toujours attribuer la réplétion qui la cause à l'indisposition naturelle de quelque organe placé dans la capacité du ventre ? Il existe une autre cause qui leur est commune avec les adultes, c'est l'excès dans le manger.

On peut établir comme un principe fondamental, que tous les hommes font plus ou moins d'excès dans cette partie du régime, ou pour mieux dire, qu'ils prennent une quantité d'alimens, qui excede plus ou moins leurs besoins. C'est l'opinion d'Hoffman, car il dit : *Homo ut plurimum majorem, quam pro sanitate, alimentorum copiam ingerit; eamque ob causam superfluos sæpe humores in venis alit, hinc natura ad commune protelandum exitium se se accingit, & extraordinarios producit motus, quibus insurgens omne superfluum, & quidquid noxam minatur, è corporis diversorio pro-*

fligat & excutit. Si inventa fuerit, dit Hippocrate, *ciborum menfura & laborum ad unamquamque naturam numerus, ita ut exceffus, neque fupra neque infra modum fiat, inventa fani exacte fuerit hominibus fanitas.*

Combien voit-on d'hommes qui foient exacts dans l'obfervation de ce précepte fi fagement établi, *fanitatis ftudium eft, non fatiari cibis, & impigrum effe ad laborem.*

Les enfans, entre autres, ne confultent que leur goût & jamais leur appétit, ou le vrai befoin. Ils mangent de tout avec excès, pour peu que le palais y trouve fon compte; quoiqu'il foit néceffaire qu'ils prennent beaucoup d'alimens pour fournir à leur accroiffement, il n'en eft pas moins vrai qu'ils font fujets à des amas d'humeurs qui leur occafionnent diverfes maladies.

Que cette efpece de maladie, défignée vulgairement fous le nom de gourme, foit produite par ce fuperflu d'humeurs dépofé dans les entrailles, c'eft une vérité qui me paroît inconteftable. J'ai remarqué qu'une eau de rhubarbe aidoit à la détruire en purgeant. J'ai vû des enfans, dont on avoit foin de regler le

manger, lesquels ont eu peu de cette gale : ils ont été rarement malades : ils croissent & se fortifient. J'en ai connu d'autres qui mangeoient excessivement, la nature opéroit difficilement chez eux cette révolution salutaire.

L'observation s'éleve ici contre le préjugé dans lequel sont bien des gens, que l'enfant suit exactement ce que lui dicte la nature ; qu'il ne prend d'alimens que ce qui lui est nécessaire. J'en ai vû quelques-uns manger si excessivement, qu'ils vomissoient ce qu'ils avoient pris. La gourme a peine à se faire jour chez ces enfans : poussés de nourriture, tout leur mal se fixe dans le bas-ventre ; ou ils sont attaqués du *carreau*, ou ils deviennent scorbutiques : au contraire chez ceux que l'on accoutume à la sobriété, les croûtes sortent & sont plus abondantes, pourvû que d'ailleurs le vice de quelque organe ne s'y oppose pas.

Ce premier âge, celui où se déclare la gourme, est peut-être l'espace dans la durée de la vie d'un enfant, qui exige le plus d'attention par rapport à la santé, dont il doit jouir le reste de ses jours.

J'ai rapporté dans mes Recherches plusieurs exemples d'enfans, qui, pour n'avoir pas éprouvé cette révolution heureuse, ont été sujets à diverses maladies ; savoir, l'un à l'épilepsie, l'autre à une fievre lente, un troisieme avoit des douleurs de tête & le teint fort jaune. Je comparerai une gourme qui perce mal à une maladie aiguë, étranglée par un mauvais traitement : celle-ci devient le germe de maladies chroniques ; pour la gourme, elle est la source d'un million d'infirmités, qui ne se terminent souvent que par la mort.

J'ai déjà fait entendre que le vice d'un organe empêchoit l'apparition de la gourme, en attirant à lui une partie, pour ne pas dire, tout l'effort de la nature, & s'opposant par-là au développement de son jeu ; maintenant il faut faire voir comment l'excès des alimens y peut former obstacle : ce que j'éclaircirai par rapport aux enfans, pourra s'appliquer aux adultes.

La digestion des alimens dépend de l'action corrélative des divers organes situés dans la capacité du ventre & ailleurs. L'estomac est singulierement

deſtiné à cette opération; lors de ce travail il emprunte, pour agir avec plus d'énergie, une partie des forces de tout l'organe extérieur. Celui-ci les lui envoie d'autant plus volontiers, qu'il a beſoin de cet ouvrage, & qu'il s'intéreſſe à ſa grande perfection: je répéterai que l'eſtomac, par un retour de ſenſibilité, s'occupe auſſi des beſoins de l'organe extérieur; car à la fin d'une maladie où la maigreur eſt extrême, & la néceſſité d'une grande réparation indiſpenſable; ſes deſirs ſont grands, il demande ſans ceſſe: mais ſa grande faim, ou pour mieux dire, ſa voracité, ne dure que juſqu'à ce que les parties aient repris leur premier embonpoint: quand elles ſont rétablies dans leur premier état, l'eſtomac ceſſe d'être importun, il ne demande que ce qu'il avoit coutume de demander avant la maladie.

Quand la quantité des alimens n'eſt pas au-deſſus des forces naturelles de l'individu, la digeſtion ſe fait bien; la diſtribution du ſuc nourricier, qui en réſulte, eſt plus égale, & la correſpondance établie entre les différens orga-

nes ne reçoit nulle atteinte, l'accord de leur mouvement eſt parfait.

Suppoſons au contraire l'eſtomac ſurchargé d'alimens, & voyons ce qui doit arriver dans ces circonſtances. Le moindre inconvénient que l'on puiſſe craindre, eſt que le travail de la digeſtion ne ſoit fort long; car il peut arriver que les alimens ne ſe digerent pas.

Pour qu'une maſſe d'alimens plus conſidérable puiſſe être digérée, il faut un effort d'action plus grand; mais, comme je l'ai déjà répété, chaque organe n'a qu'une certaine portion d'action: ainſi toutes les fois qu'il eſt obligé à un emploi de forces, qui excede celles dont il eſt naturellement pourvû, il les emprunte des autres parties, & de celles entre autres, avec leſquelles il a le plus de correſpondance; or l'eſtomac a une correſpondance d'action avec toutes les parties de l'individu. *Ex omnibus partibus*, dit Hoffman, *nulla majorem communicationem cum capite & universo nervorum genere habet, quam ventriculus & inteſtina.* Toutes par conſéquent ſont forcées à une contribution, lorſque la quantité des alimens étant

excessive, il est tenu à une action plus forte, laquelle dure aussi plus long-tems.

C'est un fait prouvé par les petits frissons, les douleurs de tête, la propension au sommeil, la pesanteur de tout le corps, un état de fatigue & des inquiétudes dans les jambes, qui se manifestent quand l'estomac est surchargé.

L'action est donc concentrée dans l'estomac lors de ces indigestions : trop concentrée, elle gêne le jeu des organes, où elle abonde, & fait naître le désaccord entre eux : ainsi, loin que la digestion en soit plus prompte & plus parfaite, elle en est au contraire retardée & souvent dérangée. Cette concentration est l'effet de l'irritation que produit la masse alimentaire ; si elle est trop vive, elle excite un spasme général, dont l'existence est bien démontrée par le tremblement qui survient au-lieu d'un léger frisson.

Ce spasme met le trouble & la confusion dans les mouvemens que fait la nature pour travailler les alimens. Dans ce cas le travail de la digestion doit être comparé à un redoublement de fievre

nervale, il n'a pas des ſuites plus heureuſes. Il eſt d'obſervation que le tremblement, lorſqu'il arrive, marque que la digeſtion ne ſe fait pas toujours : les alimens ſortent ſans avoir changé de nature, ſoit par les ſelles, ou par le vomiſſement.

Le travail de la digeſtion devenu trop long, retient aux entrailles l'action des différentes parties, & par-là interrompt la correſpondance entre l'organe intérieur, & l'organe extérieur : celui-ci n'agit donc plus avec aiſance & liberté : la matiere de la tranſpiration en eſt moins bien travaillée, & ſon évacuation moins abondante : comme l'eſtomac reçoit preſque ſeul toute l'action, & que ſouvent même il naît du trouble dans les opérations de la nature ; les autres organes excrétoires ne font pas mieux leurs fonctions : toutes les eſpeces d'excrémens reſtent mêlées à la maſſe des humeurs, dont le torrent, en obéiſſant au courant des oſcillations, ſe porte aux entrailles.

Quand les hommes ſont dans l'habitude de l'intempérance, il ſe forme un amas de ces humeurs, qui, joint à

la surabondance du suc nourricier que doit fournir l'excessive quantité des alimens, cause un embarras.

Tôt ou tard la nature excitée par quelque cause irritante, fait des efforts extraordinaires pour le détruire. C'est alors que la maladie se déclare; l'embarras étant trop considérable, la nature se développe moins facilement, le tissu spongieux pompe moins de matiere, pour être portée à la tête & aux autres parties, qui sont le siége ordinaire de la gourme. De cette gêne naissent les maladies meurtrieres des enfans; j'ai vû la gourme remplacée par des maladies aiguës : la coqueluche des enfans n'en tiendroit-elle pas lieu?

Les grands mangeurs, parmi le adultes, périssent presque tous victimes de leur intempérance; ou ils meurent d'apopléxie, ou leur ventre se farcit d'obstructions; ils menent pour-lors une vie languissante, & sont vraiment hypochondriaques.

La boisson, quand ils en usent immodérément, augmente beaucoup le spasme, que produisent les alimens pris en trop grande quantité : l'on peut observer que les hommes livrés à l'excès

du vin, n'éprouvent pas moins les ſuites de la mélancolie, que les grands mangeurs : ils vivent en général bien-moins long-tems, ils tremblent preſque tous.

L'effet du vin & des liqueurs fortes eſt d'exciter une vive irritation dans les entrailles, d'y occaſionner des ſpaſmes, & d'y concentrer tellement les forces, que l'organe extérieur paroît n'avoir plus d'action. Que l'on conſidere l'état d'un homme plongé dans l'ivreſſe, ſa tête eſt malade, il ne peut ſe ſoutenir ; il eſt chancellant, ſes forces ſemblent l'avoir abandonné ; ſouvent il eſt froid à l'extérieur ; il perd toute eſpece de ſenſibilité ; le froid ni le chaud ne font aucune eſpece d'impreſſion ſur lui, il eſt tourmenté de borborigmes, il rote continuellement, il a le hoquet, toujours il tremble.

Tous ces accidens ſont dûs au ſpaſme & à la concentration de l'action dans les entrailles : ils naiſſent à l'occaſion d'une vive irritation produite par le vin & les autres liqueurs ; ils ne dépendent pas, comme il eſt répété dans bien des livres, de ce que la partie ſpiritueuſe du vin mêlée au ſang, le raréfie au

point de comprimer le cerveau & d'empêcher l'influx des esprits animaux.

La preuve qu'ils sont tous causés par l'action du vin sur les entrailles, est que le vomissement, quand il survient, les fait disparoître. L'homme ivre ne vomit que le vin mêlé aux alimens qu'il a pris: une autre preuve encore, est que les vins frelatés, dans lesquels on fait entrer diverses drogues irritantes, enivrent & incommodent bien plutôt & bien davantage, qu'un vin pur & de bonne qualité: les buveurs deviennent donc sujets à la mélancolie.

LVIII. OBSERVATION.

Avant d'abandonner l'article du vin, je rapporterai l'observation d'un homme, qui, toutes les fois qu'il en buvoit le matin à son déjeûner, ne pouvoit faire de longues courses, qu'il ne fût extrèmement fatigué: il eprouvoit un serrement dans les entrailles, & des lassitudes dans les jambes; il devenoit jaune au point de faire croire qu'il regorgeoit de bile: il substitua le lait au vin, il en devint plus agile & plus fort, c'est-à-dire qu'il faisoit de très-longues

courſes, ſans en être fatigué ; ſes entrailles avoient le jeu le plus libre, il n'y avoit plus ni ſerrement ni flatuoſités.

Mes idées ſur la cauſe de l'ivreſſe s'accordent encore avec les obſervations d'Hippocrate. Si un homme ivre, dit-il, devient muet tout-d'un-coup, il périt dans les convulſions, à-moins que la fievre ne le prenne, ou qu'il ne recouvre la parole à l'heure que l'ivreſſe a coutume de ſe diſſiper. *Si quis ebrius ex improviſo mutus fiat, convulſus moritur, niſi febris corripuerit, aut ubi ad horam qua crapulæ ſolvuntur pervenit, locutus fuerit.*

Suivant la remarque d'Hippocrate, la fievre empêche les ſuites funeſtes de l'ivreſſe ; mais la fievre qui, ſelon la théorie la plus en vogue, eſt accompagnée de la rareſcence du ſang, devroit augmenter le danger de l'ivreſſe, ſi vraiment celle-ci dépendoit de la compreſſion du cerveau, opérée par la raréfaction de la maſſe ſanguine, elle eſt pourtant ſalutaire, & elle l'eſt dans le ſens de cet aphoriſme, *febris convulſioni ſuperveniens, bonum*, l'ivreſſe eſt un vrai ſpaſme des entrailles.

§. III.

Les variations de l'air, les veilles, & l'âge, considérés comme les Causes de la Mélancolie.

Rien ne contribue tant à la formation de la mélancolie, que les variations dans la température de l'air, & le changement des saisons. Le froid engourdit les nerfs de la peau, empêche le jeu de l'organe extérieur, & fait refouler l'action & les humeurs au-dedans.

La chaleur favorise l'abord de l'action au-dehors, les humeurs s'y portent aussi en plus grande abondance; il n'est guere possible que les humeurs & l'action reçoivent des déterminations si contraires, sans qu'il survienne quelque trouble ou quelque confusion : les nerfs se meuvent donc irréguliérement.

Si quelquefois il se fait un nouvel ordre de mouvement, qui ne soit pas accompagné de tumulte & d'irrégularité, c'est celui qui dépend d'un changement gradué & presque insensible dans la constitution de l'air; le désordre est toujours à craindre dans les

tems remarquables par les inégalités qui les accompagnent, ceux où le même jour devient insupportable par le froid & par le chaud.

La chaleur, si elle est portée au point de devenir importune, peut exciter le trouble & l'irrégularité dans les mouvemens des nerfs ; souvent elle cause des angoisses, de légeres oppressions, avec des inquiétudes dans tous les membres, cet état annonce un désaccord dans le jeu des organes.

L'oisiveté peut engendrer aussi la mélancolie ; elle entretient l'inaction des différens organes, l'extérieur entre autres perd une partie de son activité : les mouvemens excrétoires sont lents, les humeurs abondent dans les endroits les plus propres à leur servir de réservoir ; il se forme des embarras, qui occasionnent une sorte de mal-aise : s'il reste quelque sensibilité à l'individu, elle ne lui sert que pour sentir les effets de cet embarras. Les sensations importunes qu'il éprouve, font que son imagination se retrace des images peu gracieuses ; elle en est émue, le spasme survient ; l'épigastre, comme le centre des passions, reçoit tout l'effort : l'em-

barras augmente, la mélancolie se forme, elle parcourt ses degrés, & l'homme meurt, à-moins qu'il n'ait eu l'attention de se procurer quelques exercices modérés.

La mélancolie provient souvent des veilles, sur quoi j'observerai qu'il y en a de plusieurs especes; les unes sont entretenues par un état malade de l'individu; elles supposent la mélancolie toute formée, ou l'existence des causes propres à la produire; il en est d'autres qui dépendent de la volonté, & que l'on force, soit pour se livrer au plaisir, soit pour s'occuper à quelque travail utile; quoiqu'elles soient dangereuses dans l'une & l'autre cas: il est pourtant vrai qu'elles le sont davantage dans le dernier; elles dérangent l'ordre des fonctions de la nature, elles prolongent l'effort de certains organes qui ont besoin de repos; elle les met dans une sorte de tension toujours nuisible. Ces organes sont ceux situés dans la région épigastrique; ce qui nous le fait juger ainsi, c'est que dans les veilles qu'occasionnent les grandes passions, nous éprouvons dans cet endroit un sentiment importun, qui pourroit être leur cause,

Au ſurplus, il eſt inconteſtable que dans les travaux d'imagination, l'élévation du diaphragme eſt néceſſaire, & qu'il n'eſt ainſi ſoutenu que par ſon propre effort & par celui des organes qui l'environnent : je puis donc dire qu'au moins dans les veilles forcées pour ſe livrer au travail, toute l'action ſe porte vers ces différens organes ; mais il eſt bon d'obſerver qu'après ces longs travaux, le ſommeil revient avec beaucoup de peine.

Ce dernier cas n'arrive ſans doute, que parce que l'action continue de ſe diriger vers le centre phrénique : les veilles dépendent donc de la ſenſibilité & de l'action des organes de la région épigaſtrique.

Ne pourroit-on pas en conclure, que pour que le ſommeil arrive, il faut qu'il ne reſte plus aucunes traces de ſenſibilité dans ce centre : l'action doit y être diminuée; comme l'action du cerveau eſt en raiſon de celle du centre phrénique, il doit ſe trouver de même dans une ſorte de diſtenſion ; mais lorſque le diaphragme eſt devenu inſenſible & moins actif, il retient moins de l'action générale : elle n'abondoit dans ces

deux centres, qu'aux dépens de celle de toutes les parties : or, pendant le sommeil, chacun reprend sa portion : le sommeil doit donc être considéré comme un moyen dont se sert la nature pour rendre à chaque partie le degré d'action qu'elle doit avoir : aussi remarque-t-on qu'après un sommeil doux & tranquille, l'individu jouit du sentiment de la plus parfaite existence ; son esprit est calme, son corps est agile, il peut exécuter tous les mouvemens.

Toute cause capable d'irriter les entrailles, & d'y rappeller la sensibilité, peut interrompre le sommeil ; des alimens mal digérés, contenus dans l'estomac & les intestins, ôtent le repos & troublent le sommeil ; des insomnies accablent & abattent celui qui les éprouve, il est jaune, pâle, ses yeux sont éteints ; l'affaissement est marqué sur son visage : cet état dure jusqu'à ce qu'un sommeil plus calme ait remis l'ordre dans le mouvement des organes. L'action qui s'étoit d'abord fixée dans les entrailles par une suite de la vive irritation qu'y causent les alimens, retourne à chaque partie dans la proportion qui lui convient.

Par rapport à ce que j'ai dit, que le diaphragme devoit conſerver beaucoup moins d'action pendant le ſommeil, ce fait me paroît prouvé par les mouvemens de la reſpiration, qui ſont plus lents & plus étendus quand on dort : cet organe agit donc moins vivement & plus librement : l'état des veilles dépend donc de ſa trop grande ſenſibilité, & de ſa trop vive action. Il eſt inutile de rappeller ici les effets de cet état de veilles ; j'ai déjà aſſez répété ce qui eſt néceſſaire pour le faire connoître.

Les ſuites d'un long ſommeil ſont les mêmes que celles de l'oiſiveté ; ainſi je renvoie à l'article, où il ſera queſtion de cette cauſe de la mélancolie : on y verra comment un ſommeil trop long devient propre à la faire naître.

Les choſes non naturelles ne ſont pas les ſeules cauſes de la mélancolie ; l'âge contribue ſouvent à ſa formation plus que tout le reſte. J'ai déjà averti qu'il étoit un âge, où la nature changeoit le plan de ſes opérations, ou l'ordre de ſes mouvemens. Dans le premier âge, y compris la jeuneſſe, elle tend à ſe développer, elle porte plus au-dehors ; mais quand la *crue* eſt parfaite,

la

la ſenſibilité & l'action augmentent dans le centre phrénique ; la nature ſemble y fixer le point aboutiſſant des divers courans d'oſcillations : ce n'eſt qu'à ce nouvel ordre de mouvemens qu'il ſemble que l'on puiſſe attribuer la prudence, la ſageſſe, le développement de la raiſon & du génie, qui diſtinguent les hommes de cet âge. D'où l'on peut conclure que les hommes qui ont laiſſé appercevoir des talens ſupérieurs dès leur jeuneſſe, ont eu une diſpoſition marquée à la mélancolie.

J'entends par cette diſpoſition, la tendance de l'action dans l'individu au centre phrénique. Chez ces hommes, il eſt rare que l'organe extérieur ſoit bien agiſſant ; ils doivent être pareſſeux, & avoir en général peu d'embonpoint ; ceux qui en conſervent, n'en ſont pas moins ſujets à l'hypochondriacie : ils ſont doués d'une grande ſenſibilité d'entrailles. De ce penchant que la nature contracte dans l'âge viril, de diriger ſes efforts principalement aux entrailles, de ce penchant, dis-je, doit naître la mélancolie, qui ne conſiſte que dans la réplétion du ventre ; attendu que le torrent des humeurs ſuit toujours le

courant des oſcillations : de-là naiſſent les maladies qui ont un rapport eſſentiel avec celle que l'on appelle hypocondriacie ; telles ſont la goutte, les hémorrhoïdes, & chez quelques-uns la folie.

Il eſt pourtant d'obſervation que cette derniere maladie, à-moins qu'elle ne ſoit héréditaire, n'afflige que les perſonnes qui ont été éprouvées par de longs chagrins & de grandes triſteſſes : elle eſt l'effet d'une trop grande ſenſibilité dans le centre phrénique, & d'une irrégularité d'action de la part des organes qui, par leur effort, contribuent aux opérations du cerveau.

N'eſt-il pas naturel de croire que la mélancolie, effet de toutes ces cauſes phyſiques & morales, eſt la ſource des différentes maladies qui affligent l'humanité. Si l'on conſidere les divers accidens qui naiſſent de ce fond, comme des maladies principales, il n'eſt pas douteux que cette opinion n'eſt pas ſoutenable. Ceux qui croient, par exemple, que la goutte eſt l'effet d'une humeur âcre, épaiſſie, & arrêtée dans les vaiſſeaux lymphatiques des articulations du pié ou du genou, ſe donne-

ront bien de garde de conſidérer l'embarras des entrailles comme la premiere cauſe, ou une cauſe néceſſaire de cette maladie.

Il n'en eſt pas moins vrai que ces diverſes maladies tiennent à une cauſe générale, qui eſt la même pour toutes les maladies: c'eſt l'empâtement du ventre, ou la mélancolie: ces divers accidens ſont dûs à un effort qui ſe fait dans les entrailles. J'ai été à-portée de vérifier ce fait ſur moi-même, dans un gros rhume dont j'ai été incommodé. J'avois la fievre toutes les nuits, & le matin je rendois des crachats, qui acqueroient, à la fin de chaque accès de fievre, un nouveau degré de coction; mes entrailles, pendant la fievre, paroiſſoient ſe livrer à un travail extraordinaire: elle étoit accompagnée de borborigmes & de grouillemens d'inteſtins; l'effort de mon eſtomac, de la grande courbure du colon, & des parties environnantes, ſe manifeſtoit par une légere envie de vomir, qui m'importunoit pendant pluſieurs heures.

La nature oppreſſée, cherche une voie par où elle puiſſe ſe débarraſſer d'une partie de la matiere qui la gêne

dans ſes fonctions, ou plutôt elle cherche à partager ſon action. Quand ſes efforts vont aboutir à un ſeul point, & qu'ils y ſont fortement déterminés, ſouvent elle remplit ſon objet; c'eſt-à-dire, qu'il ſe fait une évacuation, comme il arrive dans quelques pleuréſies ou péripneumonies, accompagnées de crachemens de ſang. Quand au contraire l'effort ſe porte dans un endroit d'une plus grande étendue, qu'il n'eſt pas aſſez concentré, & que l'action de la partie n'eſt pas aſſez vive, la partie eſt ſeulement rouge, gonflée & exceſſivement tendue: c'eſt ce qui s'obſerve dans la goutte.

Dans ces différens cas l'effort du travail ſe trouve partagé entre les entrailles & la partie qui en eſt le terme aboutiſſant; le danger de ces divers mouvemens eſt bien différent. Quand une partie peu utile à la vie par elle-même, & peu ſenſible reçoit l'effort, la maladie n'offre rien de fâcheux; elle n'eſt, à le bien prendre, qu'une incommodité, ou, pour mieux dire, elle eſt une maladie ſalutaire; parce que les divers organes, qui ſont contenus dans la capacité du ventre, ſont tenus à un travail

moins grand, & que leur action est plus réguliere & moins tumultueuse; la coction en est plus facile & plus prompte : telle est la goutte au pié, au genou. Quand au contraire ils vont aboutir à une partie très-sensible, fort active & essentielle à la vie, la maladie devient plus dangereuse; telle est la pleurésie; telles sont les fievres cérébrales.

§. IV.

Signes de la Mélancolie, ce qu'elle est en effet.

Je me suis proposé de donner le traitement de la mélancolie pure & simple, ou, pour mieux dire, de l'empâtement des entrailles : il est important d'avoir les signes propres à la faire reconnoître. Il existe assez communément un défaut d'appétit; il y a des langueurs d'estomac, un sentiment de plénitude après le manger, des vents, des rots & des borborigmes; souvent le visage a une teinte jaune; la constipation est ordinaire; le malade est triste & rêveur; son sommeil est peu tranquille; il étouffe quelquefois; il a des étourdissemens.

Tous ces accidens n'arrivent que

parce que le jeu des organes du ventre n'eſt pas libre ; il ne regne pas dans leurs mouvemens une parfaite harmonie. L'action ſe porte de préférence tantôt ſur une portion d'inteſtin, tantôt ſur une autre : il s'y fait de légers étranglemens. L'endroit ſitué entre les étranglemens réſiſte moins, il ſe laiſſe diſtendre plus facilement par l'air qui ſe raréfie ; cela occaſionne une eſpece de diſgrégation qui peut troubler l'ordre des mouvemens. *Nam ſi latum unguem*, dit Duret, *pars ſuo loco moveatur, intolerabilis dolor excitatur.*

Unaquæque vero, c'eſt Hippocrate qui parle, *corporis pars altera alteri, cum hinc vel illinc perruperit, ſtatim morbum facit; venter capiti, & caput carnibus & ventri, & reliquæ omnes eadem ratione, quemadmodum venter capiti, & caput carnibus & ventri.*

Le colon eſt de tous les inteſtins le plus ſujet à ces diſgrégations ou déplacemens ; il eſt ſouvent étranglé dans les deux extrémités de ſa grande courbure ; la portion qui range l'eſtomac ſe diſtend, ſe gonfle, & cauſe les étouffemens, les palpitations, les pertes de connoiſſance auxquelles l'on eſt ex-

posé après le repas : c'eſt mal-à-propos que l'on impute ce gonflement & ſes ſuites à l'eſtomac ; c'eſt le colon qui les cauſe.

Ce ſpaſme, & la diſgrégation qui le ſuit, font naître par les tiraillemens qu'ils occaſionnent, des douleurs dans diverſes parties, qui paſſent pour des douleurs de rhumatiſmes ; que le plus ſouvent cependant l'on attribue aux vents, parce que leur ſortie les fait quelquefois ceſſer. Il m'eſt arrivé pluſieurs fois de donner de l'opium pour les calmer, il a toujours été efficace, il a procuré l'exploſion des vents ; j'y avois été conduit par l'idée que je m'étois formée de la cauſe des vents. Ce bon effet de l'opium n'a pas peu fortifié l'opinion que j'embraſſe, ſur la cauſe des rhumatiſmes & de la goutte.

Il y a beaucoup de perſonnes qui, lors de l'opération d'un purgatif, éprouvent de légeres angoiſſes, toutes les fois qu'elles ſont près d'aller à la garde-robe. Ces angoiſſes annoncent le paſſage des matieres dans cette portion du colon qui borde l'eſtomac ; elles annoncent par conſéquent ſon mouvement extraordinaire.

LIX. OBSERVATION.

J'ai vu une femme tourmentée par une douleur de colique ſi violente qu'elle en avoit perdu connoiſſance; elle jettoit les hauts cris. Le ſiége de cette colique étoit dans la région épigaſtrique, laquelle étoit fort gonflée; lorſque l'on y touchoit, la douleur augmentoit: un lavement, en procurant ſur le champ l'évacuation d'une abondante quantité de matieres fécales, fit ceſſer la colique & ſes accidens.

N'eſt-il pas naturel de croire que les matieres étoient reſtées dans la grande courbure du colon, où, par leur préſence & leur poids, elles avoient excité un ſpaſme violent, qui mettoit l'inteſtin dans l'état d'un reſſort trop bandé; les oſcillations ne pouvoient plus s'étendre, elles ſe concentroient dans cet endroit là. Le lavement, en ſollicitant l'action du rectum, y attira une partie de l'effort; il en reſta moins dans la portion embarraſſée; ſes mouvemens s'étendirent, elle put pouſſer la matiere dont elle étoit remplie, l'évacuation s'en fit, tout fut remis dans l'ordre.

L'exemple de cette femme doit faire ſentir les ſuites d'une concentration de reſſort dans tout viſcere ; il en empêche le jeu, & s'oppoſe à la liberté de ſes mouvemens. S'il eſt deſtiné à préparer ou à ſéparer quelque humeur, celle-ci reſte ſans préparation, & ſe mêle au reſte de la maſſe des humeurs ; il ſe dépoſe dans ſon tiſſu une matiere muqueuſe, qui, en s'épaiſſiſſant, forme la matiere des obſtructions & des ſquirrhes.

Souvent l'action ſe trouve interceptée dans diverſes portions du canal inteſtinal ; ces portions d'inteſtin deviennent comme autant de termes aboutiſſans : il s'y fait des froncemens accompagnés de douleurs de coliques. Selon que ces cas ſe répetent plus ou moins, la nature en contracte une ſorte d'habitude ; les autres inteſtins en ſont moins actifs, ils font moins bien leurs fonctions ; la conſtipation devient habituelle, ou l'on eſt ſujet au dévoiement. Ce défaut d'action dans quelques portions d'inteſtin, conduit à l'inertie de certains organes ſitués dans la capacité du ventre. Car il eſt vraiſemblable que l'état de bonne ſanté dépend du mou-

vement régulier du canal inteſtinal.

Riolan l'avoit bien ſenti, puiſqu'il dit que le mouvement des inteſtins ſollicite toutes les autres parties de l'abdomen à bien remplir leurs fonctions. *Motus inteſtinorum excitat partes omnes abdominis ad functiones ſuas, ideoque partibus illis adhærent.*

Que l'on conſidere encore la grande correſpondance de ce canal avec l'organe extérieur, l'on verra ſi ce que j'ai propoſé comme une vraiſemblance, ne mérite pas bien d'être regardé comme une vérité de la plus grande importance pour la pratique de la Médecine.

Pour réſumer en peu de mots, la mélancolie eſt un mélange des diverſes humeurs qui empâtent les entrailles & gênent leurs mouvemens. Ses cauſes ſont tout ce qui y fait refouler les humeurs; la triſteſſe, les grandes méditations, l'excès habituel dans le boire & le manger, une tendance naturelle de l'action vers l'épigaſtre, l'oiſiveté, la révolution de l'âge, le changement des ſaiſons, les variations dans la température de l'air, toutes ces cauſes ſont propres à produire la mélancolie.

Les entrailles farcies & empâtées

exercent mal leurs fonctions, & obligent la nature à un effort continuel, qui, lorsqu'il n'a pas une détermination fixe, occasionne, par le moyen des nerfs, divers accidens passagers. Lorsqu'au contraire un état de gêne survenu dans un organe, y a attiré cet effort, & qu'il s'y porte d'habitude, souvent l'action s'y concentre; ses mouvemens en sont empêchés; ses oscillations sont moins étendues; il remplit mal ses fonctions: de-là naissent les obstructions, les squirrhes, les cancers, & bien d'autres maladies chroniques.

Lorsqu'enfin il survient l'action d'une cause violente, telle que la morsure d'une vipere, la contagion de la peste, celle de la petite vérole, un changement trop prompt dans la température de l'air, une forte passion, un exercice violent, la mélancolie produit des maladies aiguës.

§. V.

Traitement de la Mélancolie.

Je n'entreprends de donner ici que le traitement de la mélancolie simple, ou pour mieux dire, celui de l'empâtement des entrailles; il nous offre trois indi-

cations à remplir. La premiere eſt de brider, autant qu'il eſt poſſible, l'action des nerfs ; c'eſt l'indication fournie par le ſpaſme.

La ſeconde, eſt d'évacuer la ſurcharge qui cauſe l'embarras. La troiſieme, eſt de répandre l'action, de la rendre égale, en rétabliſſant le jeu des organes engourdis, & rendant plus libre le reſſort de ceux où l'action eſt concentrée.

On emploie, pour remplir la premiere indication, les calmans ; quoiqu'à parler ſtrictement, il n'y ait pas de regle invariable pour leur choix, attendu que celui qui calme l'un, en agite ſouvent un autre ; cependant il eſt d'expérience que l'opium & ſes préparations ſont plus généralement efficaces que les autres.

Il eſt différens moyens que l'on peut employer pour ſatisfaire à la ſeconde indication ; car toute eſpece d'évacuation peut conduire au but. L'obſervation a démontré que la ſanguine, la bilieuſe, & la glaireuſe peuvent ſe ſuppléer.

Il faut obſerver néanmoins que ſi l'on a en vue l'effuſion du ſang, il faut

ſe conduire de maniere qu'elle attaque le mal dans ſa ſource.

J'ai dit que les différentes ramifications de la veine porte, le méſentere, l'épiploon reſtoient empâtés & farcis. En partant de ce principe il eſt facile de juger qu'une évacuation qui ſe fait par les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, doit être d'une plus grande efficacité, que celle qui ſe feroit par toute autre partie, puiſqu'ils communiquent immédiatement avec les autres vaiſſeaux engorgés, & qu'ils ſont tous partie des branches du même tronc. Le flux hémorrhoïdal eſt donc celui que l'on doit le plus deſirer, pour obtenir une guériſon plus certaine de cette maladie, c'eſt une vérité fondée ſur l'obſervation.

Si l'on conſulte les aphoriſmes d'Hippocrate, on apprendra que le flux hémorrhoïdal eſt très-ſalutaire aux mélancoliques & aux néphrétiques, *melancholicis & nephreticis hemorrhoides ſupervenientes bonum*. Dans un autre endroit il dit, que l'imbécillité ou la démence ſe guérit par les hémorrhoïdes ou des varices, *inſanientibus ſi varices aut hemorrhoides ſupervenerint, inſaniæ ſolutio ſit.*

Duret s'explique d'une maniere plus formelle encore sur l'efficacité des hémorrhoïdes pour la guérison de la mélancolie. *Sunt item hæmorrhoides epilepticis salutares ab humore melancholico correptis, quia melancholici fiunt epileptici, & epileptici melancholici, quod fit pro diversa ratione partis, in quam movetur humor.* Valetius conseille de provoquer les hémorrhoïdes, s'il paroît que la nature y ait quelque penchant, *citandæ hæmorrhoides, si natura eo vergat.*

Ces observations d'Hippocrate & de Duret sont bien suffisantes pour établir, sinon la nécessité, du-moins la grande efficacité des hémorrhoïdes pour détruire la mélancolie : qu'on ne soit pas étonné, si pour fortifier mon opinion j'ai cité l'aphorisme vingt-un, où il dit, *insanientibus, &c.* Il me semble que la mélancolie & la démence proviennent de la même cause ; ou plutôt que la derniere est un effet de la premiere, & qu'il n'y a de différence entre le délire mélancolique & la démence, que celle du plus au moins. *Ex qua bile adusta*, dit Duret, *nonsolum melancholia fit, sed etiam insania; maniaci, melancholicis similiter curantur,*

dit Valetius. Tralle pense que la manie n'est autre chose qu'une mélancolie portée au plus haut degré, *nihil aliud est mania, quam melancholia ad majorem gradum redacta, ita ut propter tam arctam connexionem facillime ex uno morbo in alterum fiat transitus.*

Souvent la nature n'annonce par aucun indice qu'elle médite de s'ouvrir une voie de décharge par les hémorrhoïdes, qu'il seroit trop heureux de voir fluer; que peut-on faire dans ce cas? Tenter de les faire paroître? L'on y réussit quelquefois en employant l'aloës & ses préparations; mais un moyen plus sûr que celui-là, est l'application des sangsues à l'anus; elles dégorgent les vaisseaux qui environnent cette partie, elles désemplissent les veines hémorrhoïdales, & elles diminuent ainsi la masse totale des humeurs contenues dans les différentes branches de la veine porte.

Hippocrate a dit que le vomissement de sang, qui n'est point accompagné de fievre, est salutaire, *qui sanguinem vomunt, siquidem sine febre salutare.* Il est vrai qu'il n'a pas spécifié le cas où ce vomissement devenoit salutaire; mais

il me paroît hors de doute que ce doit être dans ces sortes d'empâtemens. Il résulte le même avantage de l'évacuation qui se fait par l'estomac, que de celle qui se fait par l'anus; les veines de ce viscere communiquent, ainsi que les veines hémorrhoïdales, & font partie des branches de la veine porte, cette communication n'est-elle pas d'ailleurs bien établie par le moyen des *vasa brevia*, qui vont de la rate à l'estomac.

Pour prouver l'utilité des évacuations sanguines dans ces sortes d'embarras, je pourrois encore rapporter les aphorismes 48. de la section v. & 5. de la section vij. Dans le premier il est dit que la dyssenterie soulage les personnes qui ont des affections de la rate, *lienosis dyssenteria bonum.* On lit dans l'autre, que la dyssenterie fait beaucoup de bien aux personnes en démence, *ab insania dyssenteria bonum.* Il est inutile de répéter que ces maladies proviennent de la même source, sont du même genre, & exigent le même traitement.

Voilà ce que j'avois à dire touchant les évacuations sanguines, que j'ai jugées être un des moyens propres à rem-

plir la ſeconde indication; il convient d'examiner maintenant les flux bilieux & glaireux qui ſont très-utiles aux mélancoliques, ils ſoulagent beaucoup au-moins s'ils ne guériſſent pas abſolument: il convient d'employer les purgatifs pour les procurer. Qu'on ne croie pas que la manne, la caſſe, & autres de cette claſſe ſoient ceux qui méritent la préférence: la prétendue foibleſſe des nerfs, ni leur exceſſive ſenſibilité, ne doivent pas effrayer; il ne faut pas craindre qu'ils excitent dans les entrailles des irritations, des criſpations, ni des phlogoſes; ſi on les craignoit, on pourroit uſer de certains tempéramens pour les prévenir ; un peu de colique eſt même quelquefois plus utile qu'on ne l'imagine.

J'ai choiſi les purgatifs dans une claſſe qui ſurpaſſe en activité ceux dont je viens de parler; j'ai employé les réſines avec le plus grand ſuccès, leur uſage n'a pas occaſionné le plus léger accident, pas la moindre agitation; il m'eſt arrivé pluſieurs fois au contraire, d'y avoir recours pour faire ceſſer plutôt des tracaſſeries, des mal-aiſes, des mouvemens de nerfs, des vapeurs,

pour parler le langage ordinaire : *hieræ logadii datur ad ʒ iij. vel iv. cum calida ; melancholicis , elephanticis , morpheæ , impetigini , venenis , nephreticis , lethargicis , ichiadicis , & epilepticis auxiliatur.* C'eſt Houlier qui parle ainſi , il penſe donc que les purgatifs un peu actifs ſont efficaces dans la mélancolie.

Les partiſans de Sydenham ne manqueront pas de m'accuſer d'être un hérétique en Médecine ; car cet auteur regardoit l'uſage des purgatifs comme très-dangereux pour les perſonnes vaporeuſes. Ceux au contraire qui ont pour Hippocrate tout le reſpect & la vénération qui ſont dûs à ſes grandes lumieres, applaudiront à la méthode que j'adopte. Ce prince de la Médecine recommande de purger fortement les mélancoliques , *melancholicos autem uberiùs deorſum purgabis.*

Conveniunt clyſter , nam in omnibus alvus aſtricta & flatibus diſtenta , ſanguinis miſſio , ſyrupi , purgatio , cremor hordei , veratrum. Ce paſſage extrait des ouvrages d'Houlier ſur la mélancolie , fournit les plus grandes vues ſur la marche à ſuivre dans le traitement de cette maladie. Il ne propoſe les purgatifs

qu'après avoir adouci : il juge donc l'uſage des adouciſſans comme un préalable néceſſaire à celui des purgatifs.

L'homme dont il a été queſtion au chapitre de la dyſſenterie, eſt parvenu, par le moyen des purgatifs ſagement adminiſtrés, à éloigner ſes attaques de nerfs, & à les rendre moins tumultueuſes : cette obſervation, les autorités d'Houlier & d'Hippocrate, quelques-autres obſervations faites ſur des perſonnes dont le traitement m'avoit été confié, donnent beaucoup de poids à l'opinion favorable à l'uſage des purgatifs.

Qu'on ne ſoit pas étonné du triomphe des purgatifs dans la mélancolie, la méthode de traitement à laquelle ils ſervent de baſe, s'accorde parfaitement avec les principes que j'ai établis. En effet, s'il exiſte un embarras, un empâtement dans tous les viſceres du bas-ventre ; ſi le méſentere, l'épiploon, & le péritoine ſont abreuvés, imbibés, & inondés de matieres glaireuſes & bilieuſes, telles qu'ont dû les fournir les excrémens & le ſuc nourricier, qui, n'ayant pû ſe dépoſer dans le tiſſu cellulaire, à raiſon du ſerrement ſpaſmo-

dique, a été obligé de refluer vers ces parties, ainſi que les autres humeurs. Enfin ſi les divers accidens qui ſurviennent, ſont dûs à ces cauſes ; le ſuccès des purgatifs n'a rien de merveilleux, ils agiſſent ſur toute la longueur du canal inteſtinal, dont ils excitent l'action ; ils procurent dans toute cette longueur l'évacuation des matieres glaireuſes & bilieuſes ; la maſſe totale dont eſt formé l'embarras, en eſt diminuée d'autant, la nature allégée en devient plus à ſon aiſe, elle agit plus librement, moins opprimée, elle peut travailler le reſte de la matiere de l'empâtement qui ſubſiſte, & terminer par un effort heureux une maladie qui duroit depuis long-tems.

Tout l'art conſiſte à choiſir un purgatif qui puiſſe exciter une action aſſez vive dans les différens points du canal inteſtinal, pour pouvoir y déterminer l'abord des humeurs qui forment l'empâtement ; il ſe fera, à raiſon de cette irritation, quelques légeres ſecouſſes, qui ſerviront à déplacer l'effort du ſpaſme, & à l'éparpiller ; les humeurs pompées par le tiſſu cellulaire, iront ſe perdre, en ſuivant le courant des of-

cillations, dans le parenchime des inteſtins, pour être enſuite évacuées.

Reſte enfin la troiſieme indication, qui conſiſte à répandre l'action, à la rendre plus égale, ſoit en rétabliſſant le jeu des organes engourdis, ſoit en déployant le reſſort dans ceux où il eſt trop concentré; car il n'eſt pas extraordinaire que dans le déſordre qu'ont occaſionné le ſpaſme & l'empâtement, quelque organe ait été privé d'action, tandis qu'elle abonde dans d'autres, au point de s'oppoſer à la liberté de leurs mouvemens; c'eſt-là le cas d'un reſſort trop dur ou trop bandé: il eſt donc queſtion de faire une nouvelle diſtribution, de reporter ſur les organes engourdis, une partie de l'action qui abonde dans celui qui reçoit tout l'effort, ce ſera, pour ainſi dire, revivifier l'un & l'autre.

Mais comment y parvenir? ſuppoſera-t-on un médicament, qui, par une ſorte d'inſtinct, aille porter ſon action immédiatement ſur les différens organes? Je crois qu'on ne peut remplir cet objet que par le moyen d'un agent intermédiaire, qu'il ſoit facile de mettre en jeu, & qui puiſſe communiquer

l'action qu'il reçoit, aux organes qui en ont été privés ; ceux où elle est concentrée en conserveront moins ; elle sera plus également distribuée. Cette manœuvre doit se répéter souvent & long-tems, pour que la nature puisse se plier à ce nouvel ordre d'action, & perdre l'habitude qu'elle avoit contractée, de diriger son effort vers un seul organe.

Il n'est pas d'organe qui ait des liaisons plus intimes & des rapports plus directs avec les diverses parties du ventre, que le canal intestinal. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de jetter l'œil sur le grand nombre de ses circonvolutions, qui favorisent son union avec tous les visceres du ventre; leur rapport, leur liaison sont établies par le moyen du tissu cellulaire & des nerfs, qui font que tout se tient, tout est lié, tout se correspond dans la machine, *inde confluxus unus, conspiratio una, consentientia omnia.*

En excitant donc fortement le jeu des intestins, on peut mettre en action tous les visceres du ventre; les secousses procurées aux intestins se communiqueront de proche-en-proche aux

divers organes, ſuivant la portion d'inteſtin qui ſera remuée. Les nerfs & le tiſſu cellulaire ſont, pour le répéter, les ſeuls agens propres à étendre cette action. Les purgatifs doivent donc être de la plus grande efficacité dans le traitement des maladies chroniques; toutes ces idées ſont appuyées ſur ce paſſage de Riolan, *motus inteſtinorum excitat partes omnes abdominis ad functiones ſuas, ideoque partibus illis adhærent.*

L'utilité des purgatifs bien établie, il ne reſte plus qu'à bien ménager leur uſage, afin d'éviter ces grandes évacuations, qui fatiguent les malades & épuiſent leurs forces tout-d'un-coup; il convient donc de les répéter ſouvent, & à des doſes ſi modérées, qu'ils entretiennent ſeulement l'action du canal inteſtinal, & ſoutiennent la liberté du ventre; de cette maniere ils doivent peu purger. Les purgatifs draſtiques ſont les plus propres à remplir cet objet, ayant ſoin de les faire prendre avec les alimens, ils irritent peu; c'eſt en agiſſant ainſi qu'ils deviennent apéritifs, diurétiques, *&c.*

J'ai dit qu'il falloit éviter les grandes

évacuations ; il eſt pourtant des cas où les purgatifs de la plus grande activité, doivent être donnés à grande doſe, pour attirer tout l'effort ou toute l'action aux inteſtins. Ces cas ſont ceux où la nature ne paroît pas encore avoir une détermination fixe pour ſes mouvemens, ou lorſqu'ils ſont trop irréguliers, ou bien lorſque le point aboutiſſant étant fixé, elle s'y porte avec tant d'impétuoſité & ſi conſtamment, qu'il faut le plus grand effort pour lui faire prendre une nouvelle direction.

LX. OBSERVATION.

J'ai connu une demoiſelle qui avoit eu une eſpece de kiſte ou de poche dans le bas-ventre ; cette poche ſe rempliſſoit par intervalles de pus, qui s'évacuoit par les urines : pour-lors la tumeur du kiſte s'applatiſſoit, & reſtoit ainſi affaiſſée juſqu'à ce qu'il ſe fût rempli de nouveau. La malade étoit dans un état qui paroiſſoit déſeſpéré : ſe voyant ſans reſſource, elle ſe détermina à faire uſage de certains remedes que lui donna une femme empirique ; ils lui procurerent une diarrhée qui dura fort long-tems,

&

& fut l'époque de sa guérison. Ce remede étoit la gomme gutte donnée à très-grande dose : un purgatif aussi actif étoit bien capable de changer l'ordre des mouvemens de la nature, & d'attirer au canal intestinal toute l'action; il produisit cet effet, la malade fut guérie ; elle a vécu plus de quatre-vingt ans.

LXI. OBSERVATION.

Sthaal rapporte l'observation d'une femme qui étoit tourmentée de douleurs vives, lesquelles lui duroient depuis bien du tems ; elles étoient l'effet d'un spasme violent, qui occupoit les parties postérieures & extérieures de la tête. Cette femme prit un purgatif composé de coloquinte, qui décantonna les douleurs, & les fit se porter à l'os sacrum. On employa des topiques qui ne firent qu'aigrir le mal ; enfin les hémorrhoïdes fluerent abondamment, & la malade fut guérie, elle devint sujette ensuite au flux hémorrhoïdal.

Voilà des exemples qui prouvent qu'il y a des cas où il faut employer les remedes les plus actifs à très-grande dose : il n'appartient qu'aux grands

maîtres de l'art de les reconnoître; cependant notre théorie apprend à être ſagement hardi, par la lumiere qu'elle répand ſur ces phénomenes.

Les cas où la nature n'a pas de point aboutiſſant fixe, où ſes mouvemens ſont irréguliers, & où par conſéquent il convient de faire uſage des purgatifs très-actifs, nous ſont principalement fournis par les femmes qui ceſſent d'avoir leurs regles. L'expérience nous apprend qu'ils ne ſont que trop communs : c'eſt dans ces circonſtances que les purgatifs ne deviennent utiles, qu'autant qu'ils excitent des coliques dans le tems de leur opération.

Les purgatifs en agiſſant ſur toute la longueur du canal inteſtinal, deviennent donc propres à répandre l'action & à la rendre plus égale : les mouvemens des organes en deviennent plus réguliers. La coction étant l'effet de cette régularité de mouvement ou de l'enſemble d'action de toute la maſſe des entrailles, les purgatifs ſagement & convenablement adminiſtrés favoriſent ſon travail ; or comme j'entends par coction ce que vulgairement on déſigne par le mot de fonte, les purgatifs ſont alors de puiſſans fondans.

§. VI.

Réflexions ſur l'uſage des Purgatifs dans le traitement de la Mélancolie.

Quelque grande que ſoit la néceſſité des purgatifs pour le traitement de la mélancolie & des maladies qui en dépendent, il ne faut pourtant pas croire qu'ils puiſſent être toujours employés avec ſureté & efficacité : quand l'irritabilité ou la ſenſibilité des entrailles eſt portée à un point extrême, il faut néceſſairement y préparer le malade, il faut tâcher d'amollir les entrailles, d'amadouer les nerfs, & de diminuer le fond du ſpaſme qui accompagne cette grande ſenſibilité ; je ne connois pas de moyen plus sûr pour remplir cet objet, que l'uſage des choſes adouciſſantes. *Eſt fermentatio humoris melancholici, in qua multos curavi refrigerantibus. His præſcribere ſoleo potum aquæ decoctionis hordeæ cum ſyrupo violato, quæ mirificam habent vim compeſcendi illius humoris melancholici fermentationem.* Duret, de qui ce paſſage eſt extrait, avoit reconnu la néceſſité de l'uſage des adouciſſans.

Le lait, entre autres, m'a merveilleusement réussi : bien des fois il m'est arrivé de le prescrire à des personnes sujettes aux coliques, aux vents, & à des nausées habituelles ; s'il ne les a pas toujours ôtés (ces accidens), du-moins les a-t-il diminués ; les malades après l'avoir pris, ont éprouvé un calme qui les étonnoit : je l'ai substitué avec beaucoup d'avantage au sel de duobus, dont on a coutume de gorger les femmes en couche. Le lait adoucit & calme, il peut donc empêcher le spasme & l'irrégularité dans le mouvement des nerfs, par cela même il devient fondant ; aussi très-souvent, faute de s'être formé une juste idée de la coction, on prend pour un mauvais effet du lait ce qui en prouve l'efficacité.

Quelquefois les malades, après en avoir fait usage pendant un certain tems, éprouvent de petites révolutions critiques suivies de déjections bilieuses. Ces déjections sont vraiment critiques ; la matiere qui les forme est une matiere cuite, elle est le résultat du travail de la coction, qu'a ménagée l'usage du lait ; ces évacuations sont salutaires, mais par ignorance bien des

gens les croient mauvaises; l'on accuse le lait, & l'on décide qu'il est bilieux; j'ose le dire, la théorie des Méchaniciens humoristes n'a rien de lumineux pour le traitement des maladies.

Quoiqu'il soit rare que le lait ne passe pas bien, sur-tout si l'on a soin de le faire prendre froid aux personnes qui ne le digerent pas, lorsqu'on le leur donne chaud, il peut cependant arriver que des estomacs ne s'en accommodent pas; alors il faut y suppléer par des décoctions adoucissantes. Par rapport à l'usage du lait froid, il paroît par un passage extrait d'Hippocrate, que ce Médecin conseilloit, *etiam lac crudum bubulum tertia aquæ parte admixtum per 45 dies admixto etiam origano.*

Après quelque tems d'usage du lait, il est bon de donner les purgatifs, suivant la méthode que j'ai indiquée, ils agissent alors sans trouble, & produisent l'effet qu'on a pû se promettre de leur usage, il ne faut pas pour cela discontinuer l'usage du lait: donnés ensemble, ils deviennent plus efficaces, car le lait prévient & détruit le fond d'irritation que laissent après eux les purgatifs,

ils disposent également à l'effort critique. Quelquefois l'usage du lait seul prépare & facilite la coction ; les purgatifs pour-lors ne deviennent nécessaires que pour évacuer la matiere qui a été fondue ; leur usage habituel est inutile, donnés de tems à autre, ils operent la guérison.

Si l'on se forme une autre idée de la maniere d'agir du lait, il n'est pas possible d'imaginer qu'il puisse se concilier aussi heureusement qu'il le fait avec les martiaux : suivant la théorie des Humoristes, ils produiront des effets opposés, attendu que l'un est regardé comme propre à *incrasser*, & les autres à atténuer.

Quand au contraire, les entrailles sont peu irritables, qu'elles ont si peu d'action, qu'on pourroit les croire dans un état d'inertie (& il est des cas où les membranes des intestins & de l'estomac sont relâchées & comme abreuvées), les purgatifs joints aux toniques sont d'une nécessité absolue. Les jus d'herbes sont ceux qui méritent le premier rang ; les martiaux, les extraits amers, la mirrhe, l'aloës, le castoreum y sont très-efficaces.

Quant au régime, il n'y a pas de regles abſolues, l'un eſt ſouvent incommodé de ce qui fait du bien aux autres : en tout il faut conſulter le goût du malade, & ſe prêter aux caprices de ſon eſtomac ; tout ce que j'ai pû obſerver, c'eſt que les malades péchent le plus ſouvent par un excès dans le manger.

Il y a des perſonnes qui aiment le fruit, & qui en mangent ſans inconvénient. Ce qui paroîtra peu favorable à la ſévérité dont uſent certains Médecins à l'égard de leurs malades, en leur interdiſant les fruits, c'eſt que j'ai aſſez d'obſervations par-devers moi, pour oſer décider qu'il exiſte dans la nature un fruit utile & bienfaiſant à chaque malade ; pour l'un ce ſont les ceriſes, pour l'autre les poires, un troiſieme mange des pêches & s'en trouve bien, un quatrieme des groſeilles, & ainſi des autres.

LXII. OBSERVATION.

Hoffman rapporte l'obſervation d'un jeune étudiant, qui fut guéri d'une phtyſie en mangeant des fraiſes.

Je donnerai quelques exemples qui peuvent fortifier cette opinion.

LXIII. OBSERVATION.

Un homme étoit dans l'uſage, pendant la ſaiſon des ceriſes, d'en manger tous les matins, la néceſſité du ſervice militaire l'obligea pendant pluſieurs années d'en diſcontinuer l'uſage, il en devint malade.

LXIV. OBSERVATION.

Un homme hypocondriaque, lequel ne digere qu'avec peine les alimens dont il ſe nourrit, & a habituellement des envies de vomir, ſe trouve dans l'état le plus heureux tant qu'il mange des poires.

LXV. OBSERVATION.

Une demoiſelle jouiſſoit d'une ſanté chancelante; elle avoit entre autres incommodités une diarrhée preſque habituelle: un jour, lorſqu'elle ſortoit de ſon lit pour aller à la garde-robe, on apperçut que ſes jambes étoient couvertes de taches. Examinées par un homme de l'art qui étoit préſent, elles furent jugées de nature ſcorbutique: elles ne furent que momentanées, car

elles avoient diſparu, lorſque le Médecin, qui arriva peu de tems après, viſita les jambes de la malade: bien convaincu cependant qu'elles avoient exiſté d'après le témoignage de la malade & des aſſiſtans, il ordonna des remedes antiſcorbutiques, dont la malade qui partit pour la campagne ne fit pas uſage.

Le ſoir même, ou le lendemain de ſon arrivée à la campagne, l'on ſervit ſur la table de belles groſeilles : elle ne put ſe refuſer, malgré le préjugé & les repréſentations de ſes meilleurs amis, au deſir preſſant qu'elle eut d'en manger ; elle en mangea même beaucoup : elle dormit la nuit d'un fort bon ſommeil, & jouit d'un bien-être qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis bien du tems, chacun apprit avec étonnement l'heureux effet des groſeilles.

Enhardie par ce coup d'eſſai, elle continua d'en manger avec le même ſuccès ; quelque ſoin que l'on eût pû prendre, elles paſſerent trop tôt pour cette demoiſelle, qui retomba à-peu-près dans ſon premier état ; mais les groſeilles l'en firent ſortir de nouveau ; elle tâcha en vain d'y ſuppléer par

l'uſage de leur gelée, lorſque la ſaiſon en fut paſſée.

Cette obſervation apprend à ne ſe pas prévenir contre l'uſage des fruits. Eh! pourquoi Dieu les eût-il créés, s'ils euſſent dû être nuiſibles? pourquoi ſur tout les eût-il créés d'un goût ſi exquis? Elles produiſirent leur effet en réveillant l'action de l'eſtomac & des inteſtins, en faiſant une impreſſion douce ſur les nerfs; car le bien-être qu'elles procurerent fut ſi prompt, qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer que ce fût en changeant la qualité des humeurs.

LXVI. OBSERVATION.

Un homme valétudinaire fut tenu à la diete la plus ſévere, pendant l'uſage des remedes qu'on lui faiſoit prendre. Preſſé par l'envie de manger des pêches, dont étoit rempli un panier qu'il apperçut entre les mains de ſon valet-de-chambre, il lui ordonna de lui en donner une; il la mangea avec avidité & ſuccès: il ne tarda pas à en demander une ſeconde, enfin une troiſieme; de ſorte qu'en peu de jours il vuida le panier. A l'uſage des pêches il joignit ce-

lui du potage ; peu-à-peu il se remit à la nourriture ordinaire ; ses forces se rétablirent, & sa santé devint de jour en jour plus florissante.

Les Médecins ne virent pas cet heureux changement, sans s'applaudir d'avoir trouvé le spécifique de son mal : il se détermina cependant à les tirer de l'erreur où ils étoient. Il leur fit représenter toutes les drogues qu'ils lui avoient ordonnées, & qu'il avoit eu soin de conserver : il leur apprit de quelle maniere il s'étoit guéri.

LXVII. OBSERVATION.

Je fus conduit un jour dans une maison de campagne, où il y avoit de très-belles pêches, & en grande quantité ; on en avoit interdit l'usage au maître de la maison, qui étoit réduit au lait pour toute nourriture, parce qu'on le soupçonnoit attaqué de la poitrine : ces défenses lui paroissoient d'autant plus rigoureuses, qu'il les aimoit beaucoup. La crainte d'un plus grand mal le fit cependant se soumettre à l'ordonnance de son Médecin. Ayant appris de son ami, qui me conduisit chez lui, que j'étois Médecin, il me fit part du desir

qu'il avoit de manger des pêches, & me demanda s'il y auroit du danger à le satisfaire. Comme je lui répondis que je n'y en connoissois aucun, il en mangea contre le gré de ses parens. Enfin l'ayant rencontré plus de deux ans après, il m'apprit qu'il avoit suivi mon conseil, qu'il avoit mangé des pêches, & qu'il s'en étoit fort bien trouvé.

J'ai vu des personnes avoir des nausées, des défaillances & des amertumes de bouche, qui n'annonçoient que le besoin de manger : il est donc nécessaire d'entretenir & de renouveller à propos le ressort de l'estomac & des intestins, il faut les mettre en action; c'est le bien que procurent les alimens quand on les donne à propos. De-là il résulte la preuve, que c'est un abus bien condamnable de tenir les malades, affligés de maladies chroniques, à une diete trop sévere. Hippocrate l'avoit bien observé; car il dit qu'une diete sévere qui est toujours dangereuse dans une maladie longue, le devient aussi quelquefois dans une maladie aiguë. *Tenuis & exquisitus victus, & in longis morbis semper & in acutis, ubi non convenit, periculosus.*

S'il eſt utile de renouveller les cauſes d'action de ces différens organes, pour rétablir le jeu de toute la machine, il n'eſt pas moins indiſpenſable de leur en fournir qui leur ſoient agréables : c'eſt encore un précepte d'Hippocrate, qui veut que l'on préfere le mets le plus agréable, quoiqu'il ne paroiſſe pas le meilleur. Il ne dépend donc pas des Médecins de faire un bon choix de la nourriture qui convient à chaque individu malade : ces découvertes ſe font par l'eſſai des malades eux-mêmes. Il ſe rencontre des eſtomacs ſi capricieux, que je puis aſſurer qu'il ne peut y avoir de regle abſolue pour le régime.

§. VII.

Exemples des Anglois & des différens Peuples, pour ſervir d'appui à ce qui a été dit ſur la mélancolie.

L'hiſtoire de la mélancolie eſt d'autant plus intéreſſante, que nous vivons dans un ſiecle, où la maladie qui en conſerve le nom, eſt devenue trés-fréquente ; car la mélancolie n'eſt autre choſe, que ce que l'on appelle communément vapeurs. Tout le monde

fait combien est grand le nombre des personnes, de l'un & l'autre sexe, qui en sont rongées.

Il paroît qu'autrefois elle attaquoit plus particulierement les Anglois, puisqu'aujourd'hui elle porte encore le nom de maladie Angloise. Si cependant elle continue de se répandre, autant qu'elle l'a fait depuis un siecle chez les François, on pourra l'appeller avec autant de fondement, la maladie Françoise. Qui peut donc la rendre si commune en France? Seroit-ce le goût qu'il semble que les François ont contracté pour la Philosophie? En effet, il est étonnant combien ce siecle a produit d'hommes dignes de l'antiquité par le génie philosophique qui regne dans les divers ouvrages dont ils ont enrichi la république des Lettres: c'est de-là vraisemblablement qu'il a pris le nom du siecle de la philosophie.

Qui dit philosophe, dit un homme occupé de sérieuses méditations & de recherches utiles à l'humanité; ou, pour mieux dire, c'est celui qui étudie l'homme, tâche de connoître les ressorts qui le font agir, & travaille à le rendre heureux. Le philosophe, pour

le dire en un mot, eſt celui qui cherche à connoître la nature & ſes mouvemens. C'eſt ſans doute de l'application conſtante qu'exige cette étude, que naît la maladie connue ſous le nom de mélancolie.

La mélancolie, ou vapeurs, pourroit donc être conſiderée comme une maladie plus ordinaire aux philoſophes, qu'aux autres hommes: on pourroit l'appeller le fruit des méditations. Pour lui aſſurer ce titre, je puis donner l'exemple des Anglois. Il n'eſt pas de nation dans l'Europe, dont le génie ſoit plus tourné aux méditations que le génie Anglois; tout l'y porte, & la nature du gouvernement, & l'eſprit de commerce qui y domine. Le commerce exige des calculs à l'infini, & oblige à une vie oiſive & ſédentaire; par cela même ils acquierent plus de diſpoſition à la mélancolie. La contention d'eſprit qui accompagne le travail des calculs, doit néceſſairement détourner de l'organe extérieur l'effort d'action, & lui donner une pente facile qui dégénere même en habitude, vers l'organe intérieur, lequel en devient plus actif & plus ſenſible.

Comme leur gouvernement eſt républico-monarchique, chaque citoyen ſe croit en droit de diſcuter les droits de la nation; il examine avec la plus ſcrupuleuſe attention, les opérations du miniſtere, les critique ou les approuve. Son eſprit n'eſt rempli que des idées du gouvernement, il médite ſans ceſſe, il devient inſenſiblement oiſif & pareſſeux. De cette inaction au-dehors naît la mélancolie; mais comme le goût dominant de la nation eſt celui des ſpéculations, il ne faut pas s'étonner ſi la mélancolie, & les maladies qui ont avec elle beaucoup de rapport, y ſont très-communes.

J'ai déjà dit que la diſpoſition à la mélancolie, étoit la tendance de l'action au centre phrénique. J'ai de plus fait obſerver que les hommes de génie naiſſoient avec elle, ou qu'elle leur étoit néceſſaire. Il eſt de fait, que communément les hommes n'acquierent de la ſageſſe & de la prudence, & ne ſe procurent une conſidération perſonnelle que vers l'âge, où l'ordre des mouvemens propres à la mélancolie commence à s'établir, l'époque de ce tétabliſſement eſt l'âge viril.

La ſageſſe & la prudence naiſſent chez les hommes, de la diſpoſition à la mélancolie ; c'eſt elle qui rend capable de cette attention néceſſaire à quiconque veut être inſtruit. L'action ſe portant plus au-dedans, les organes deſtinés à ſoutenir l'élévation du diaphragme, reçoivent & conſervent plus d'effort. C'eſt de l'élévation de cet organe que dépend l'examen le mieux refléchi des différens objets, dont la connoiſſance la plus parfaite nous importe. La ſageſſe & la prudence conſiſtent à choiſir le parti le plus sûr dans une affaire ; & pour réuſſir, il faut l'avoir examinée par toutes ſes faces ; il faut appercevoir & connoître les avantages & les inconvéniens qui en réſultent : nous ne devons attendre ces connoiſſances que de nos réflexions, & d'une grande attention dont rend capable la diſpoſition à la mélancolie.

Il ne devroit pas paroître étonnant que les Anglois nous euſſent devancés dans les découvertes utiles aux ſciences ; ils doivent être plus profonds politiques, & avoir une ſomme de connoiſſances ſupérieure aux nôtres. Cette ſupériorité procede de la nature même

de leur gouvernement ; il conduit à penser & à refléchir : d'où il suit que la méditation doit être de mode chez eux. C'est aussi une des raisons pour lesquelles les personnes, chez qui la mélancolie a fait des progrès, trouvent souvent en France leur guérison, ou dumoins la suspension de leurs maux.

La nation Françoise étant plus gaie, plus enjouée & plus dissipée, ils y trouvent des sujets de distraction qu'ils n'ont pas chez eux. Ce seroit peut-être ici le lieu de dire que leurs nerfs prennent un nouveau ton, & qu'ils se mettent à un nouvel unisson.

L'oisiveté est encore une suite de ce goût qu'ils ont pour la spéculation : or l'oisiveté dispose à la mélancolie.

Pour prouver cette vérité, je donnerai l'exemple des Turcs, qui vivent dans l'indolence & la fainéantise. Soumis à un gouvernement despotique, ils ne reconnoissent d'autres loix que la volonté de leur empereur, pour lequel ils ont une obéissance aveugle ; ils ne s'occupent pas même de connoître ce qui est juste ou injuste. Contraints à un profond silence sur ce qui concerne le gouvernement, ils n'en font pas l'objet

de leurs méditations : élevés parmi des hommes plongés dans l'ignorance, ils ne contractent pas l'usage de penser, ils réfléchissent peu. Idolâtres & tyrans des femmes, ils n'ont pas l'habitude des exercices du corps, que détruit leur commerce. Les Turcs sont naturellement livrés à une vie oisive & paresseuse ; leurs organes, faute d'être exercés, ne se plient à aucune espece d'action : ils sont donc exposés aux suites funestes de l'oisiveté, & ils deviennent mélancoliques. S'ils n'avoient pas l'usage de l'opium, qui est propre à détruire le fond du spasme ordinaire à la mélancolie, leur existence ne leur seroit pas moins à charge qu'aux Anglois : l'opium, comme on le voit, leur est donc nécessaire pour prévenir l'ennui & le mal-aise qui naissent de leur genre de vie.

Les Anglois ne sont pas dans l'usage d'un spécifique aussi efficace contre les suites ameres de la mélancolie ; ils essaient de les prévenir & de les détruire par l'usage du vin & des liqueurs fortes. Ces boissons ne leur apportent aucune espece de soulagement ; elles produisent à la vérité l'ivresse, ainsi

que l'opium, mais elles irritent les nerfs, excitent des crispations, & occasionnent un spasme plus pernicieux encore que celui qui acccompagne la mélancolie; elles conduisent plus promptement au tombeau. C'est ce qui fait sans doute que depuis que l'usage des liqueurs fortes s'est introduit en Angleterre, la mortalité y est beaucoup augmentée.

L'oisiveté conduit donc aussi surement à la mélancolie, qu'un travail opiniâtre; cela me confirme dans l'idée que notre vie doit être un mélange de travaux & d'amusemens. Il est des hommes en France qui s'occupent du bien de leur nation; qu'ils apprennent à tempérer leur travail par les plaisirs, ils seront heureux, ils seront à l'abri des excès dans l'un & l'autre genre. Combien y a-t-il d'hommes capables de cette sage retenue? L'amour de l'humanité même peut conduire à des excès de cette espece fort dangereux: le goût pour la Philosophie a donc pu produire en France, ce que l'esprit de patriotisme a causé en Angleterre.

Si toute espece de méditation méritoit le nom de philosophie, je pourrois

dire qu'il en eſt une d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt de tous les états; mais ce ſeroit profaner le nom de philoſophe, que d'en décorer des hommes qui ont des vues toutes oppoſées à celles du vrai ſage; cette philoſophie eſt née du luxe.

Quiconque s'eſt rendu eſclave du luxe, a conçu le deſſein de ſe montrer par-tout avec avantage; il ne ſe propoſe rien moins que d'attirer ſur lui les regards de la multitude. Au défaut des talens néceſſaires, il emploie le preſtige, il tâche d'éblouir par des dehors trompeurs: le luxe marche donc à côté de l'ambition, ou, pour mieux dire, c'eſt elle qui lui a donné naiſſance; il n'eſt fondé que ſur l'orgueil.

L'homme orgueilleux veut abaiſſer ſes égaux; il ſacrifie tout pour mériter des préférences; il ne conſulte que ſes propres intérêts; l'amour patriotique eſt éteint dans ſon cœur; un mérite éclatant eſt offenſant pour lui; ſon objet principal eſt d'écraſer quiconque annonce des talens qui pourroient éclipſer les ſiens; l'envie ſuit de près ſes efforts devenus impuiſſans, mais l'envie eſt de toutes les paſſions la plus ty-

rannique, ou la plus dévorante. La vie d'un homme ambitieux eſt donc une vie méditative, & la plus agitée; il eſt tyrannisé par les paſſions les plus fortes; ou il craint de perdre ſes avantages, ou il eſt déſeſpéré de n'avoir pas réuſſi dans ſes entrepriſes; il eſt obligé de faire jouer ſans ceſſe les reſſorts de ſon imagination. Les effets de l'amour du luxe ſont donc une contention d'eſprit habituelle, une tenſion exceſſive du genre nerveux, & par conſéquent un ſpaſme général: telles ſont les cauſes morales de la mélancolie.

Par rapport à ſes cauſes phyſiques, le détail des faits dans lequel j'entrerai pourra ſervir à les établir.

L'Angleterre ſituée entre le cinquante & le cinquante-cinquieme degré de latitude ſeptentrionale, eſt toute environnée de mers. Quoique l'air que l'on y reſpire ſoit tempéré, il eſt cependant plus froid qu'en France; puiſqu'il n'y a ni vignes, ni oliviers, & que les fruits n'y ſont pas ſi bons qu'en France, ni que dans toutes les autres parties méridionales de l'Europe; les brouillards y regnent quelquefois des mois entiers: le climat d'Angleterre diſpoſe donc à la mélancolie.

La mélancolie n'eſt qu'un mélange des différentes humeurs, ramaſſées dans les entrailles. Le froid, en gênant l'action de l'organe extérieur, en détermine le tranſport vers l'organe intérieur, & y fait refouler la maſſe des humeurs; que ſi elles ne trouvent pas quelque voie ouverte par où elles puiſſent s'écouler, elles forment un embarras.

Hoffman, en traitant de l'hypocondriacie, s'exprime ainſi. *Ipſe aer frigidus maxime inſignem hoc in caſu obtinet potentiam, dum externam corporis ſuperficiem conſtringendo, humores majori copia ad interiora agit, qui quo magis cumulantur, eò facilius ſtagnationem ſubeunt....... Hinc ratio patet cur hypocondriaci æſtate longe melius habeant quam hieme, necnon cur in regionibus quæ ad ſeptentrionem vergunt, multo frequentius ſit malum, quam in iis quæ ſub cælo ſereno ac temperatiori ſitæ ſunt.*

Cet embarras conſtitue la mélancolie, & eſt la ſource, par le trouble qu'il met dans le mouvement des nerfs, des divers accidens qui accompagnent la mélancolie Angloiſe. Quand le ſpaſme, effet de cet embarras, eſt porté au plus haut degré, il naît un état d'inertie pour

toute la machine, qui fait juger qu'elle eſt dans l'engourdiſſement. Il ne reſte à l'homme qui en eſt éprouvé, ni la faculté d'agir, ni celle de penſer. L'éxiſtence eſt nulle pour lui, puiſqu'il eſt vrai qu'il n'en a pas le ſentiment; celui qui lui reſte conſiſte dans une ſuite de ſenſations ſi déſagréables, qu'il cherche à ſe procurer la mort, pour terminer une vie importune.

Les Allemands & les Anglois ont un fond de caractere, qui eſt à-peu-près le même; leurs mœurs ſe reſſemblent beaucoup. D'où peut naître cette identité de caractere & de mœurs, ſi ce n'eſt de l'influence de l'air, dont la température eſt, à quelques petites différences près, la même pour les deux Nations. Cette différence paroît provenir de ce que l'Angleterre eſt toute environnée de mers, de maniere que de quelque contrée que ſouffle le vent, il doit porter une fraîcheur, qu'il n'a pas pour l'Allemagne, laquelle n'eſt bordée de la mer que du côté du nord.

L'effort d'action ſe porte donc à l'intérieur chez les Allemands, comme chez les Anglois. Cette tendance de l'action au-dedans eſt occaſionnée par

la

la nature du climat. Il y a à-peu-près égale dose de sensibilité dans le centre phrénique.

Les hémorrhoïdes, auxquelles sont fort sujets les Vénitiens, dont la ville est environnée de la mer Adriatique : cette disposition, dis-je, n'est-elle pas une preuve que l'air est rendu plus frais par les eaux de la mer, & que cette fraîcheur apporte une disposition générale dans les corps, laquelle détermine le torrent des humeurs vers les entrailles.

Les humeurs & l'action abondent dans les entrailles : elles doivent avoir par conséquent beaucoup d'énergie, & mettre les peuples du Nord dans la nécessité de recourir à l'usage d'alimens plus solides : elles doivent les rendre plus voraces, & les mettre en état de digérer des substances, que ne pourroient vaincre les estomacs foibles & délicats des peuples méridionnaux.

Aliis longum iter, dit Houlier, *per frigora & nives, aut alioqui externum frigus, inde affecto stomacho boulimi causa est.* Duret fait à-peu-près la même observation ; *qui per Alpes iter faciunt, cibos devorant, & perpetua quasi fame*

vexantur, ob frigus quo afficitur ſtomachus.

Ces idées réſultantes de nos principes, ſont encore appuyées ſur la remarque qu'avoit faite Hippocrate, que les ventres ont naturellement plus de chaleur l'hyver & le printems, & que le ſommeil eſt plus long : c'eſt ce qui l'autoriſe à croire qu'il faut manger davantage dans ces deux ſaiſons ; car ils ont, dit-il, plus de chaleur innée, c'eſt-à-dire, plus d'action : ils ont donc beſoin d'une nourriture plus abondante : on peut donner l'exemple des athletes & des jeunes gens. *Ventres hieme & vere naturâ ſunt calidiſſimi & ſomni longiſſimi ; in his igitur temporibus etiam alimenta plura exhibenda : innatum calorem majorem habent, nutrimento igitur copioſiore indigent, indicium ſunt ætates & athletæ.*

L'obſervation aide beaucoup auſſi à fortifier ces idées : les Allemands & les Anglois mangent beaucoup de viande ; les derniers ſur-tout la mangent peu cuite. L'organe intérieur chez ces deux nations eſt donc ſuſceptible d'une grande action, & peut faire de grands efforts.

En général les peuples du Nord ont tant de goût pour la viande, que je pourrois les appeller *carnivores*, par opposition aux habitans des pays méridionnaux, ou des pays chauds, qui, parce qu'ils font beaucoup d'usage des diverses productions de la terre, peuvent être considérés comme des peuples *frugivores*. Cette distinction paroît d'autant mieux établie, que les peuples qui habitent dans le fond de la Sybérie, sous le cercle polaire, attenant la mer glaciale, sont forcés à vivre de leur pêche & de leur chasse. L'on en peut dire autant des Lapons, des Norwégiens & des Islandois; quoique petits & laids, ils sont forts, robustes & vivent très-long-tems : ce qu'il y a de singulier, c'est que les Islandois mangent le poisson crud : il faut que l'organe intérieur chez ce peuple reçoive toute l'action ; l'extérieur conséquemment en conserve moins.

L'action s'établissant moins au-dehors, ils doivent mener une vie oisive & paresseuse : en effet, les relations des voyageurs apprennent qu'ils ont ce défaut. Les forces, chez eux, sont concentrées dans la région épi-

gaſtrique : c'eſt cette concentration qui les rend forts & robuſtes. Le froid de l'hyver fait refouler les humeurs au-dedans, & y détermine l'effort d'action : les forces conſéquemment ſont moins répandues : les hommes en ſont capables de plus grands efforts : ils ſont au contraire, foibles & indolens pendant les fortes chaleurs de l'été, parce que l'action eſt plus répandue & les forces moins réunies: ce n'eſt donc pas ſans une eſpece de fondement que je fais dépendre la vigueur & le courage des peuples du nord, de la concentration des forces dans l'organe intérieur ; elle eſt procurée par l'air qui eſt conſtamment froid dans ces climats.

La cauſe de la foibleſſe des habitans des pays chauds ſont d'une nature toute oppoſée : les peuples du nord montrent dans les combats un courage à toute épreuve ; ils ſont inébranlables : les habitans du midi ſont ardens ; mais leur ardeur n'eſt que momentanée. La moindre réſiſtance les rebute. Cette différence provient de l'état d'action du centre phrénique, qui chez les derniers eſt vive, mais peu durable ; elle

eſt au contraire plus lente chez les premiers, mais en revanche elle eſt plus forte & plus conſtante.

Ces idées ſur l'inégalité de la diſtribution d'action & ſur la pente que le torrent des humeurs a naturellement vers l'organe intérieur, me conduiſent à penſer que le méchaniſme propre à la petite vérole diſcrette, s'établit difficilement chez ces peuples, quand ils en ſont attaqués, & que par conſéquent elle y eſt très-dangereuſe : ces réflexions s'accordent parfaitement avec la relation de M. l'abbé Chappe, membre de l'académie des Sciences ; lequel a obſervé qu'en Sybérie, il meurt le quart des malades affligés de la petite vérole : mais les déſaſtres que cauſe la petite vérole chez ce peuple, prouvent que l'action ſe dirige principalement au-dedans.

LXVIII. OBSERVATION.

M. l'abbé Chappe, ſavant aſtronome, avoit été envoyé en Sybérie pour y obſerver le paſſage de Vénus dans la partie du nord. Après qu'il y eût ſéjourné l'eſpace de trois ou quatre mois, il eut une hémorrhagie ſi conſidérable,

qu'il rendoit le ſang par le vomiſſement & par les ſelles: cet accident l'effraya & lui fit quitter un pays, où ſes lumieres l'auroient mis à portée de faire de belles & précieuſes obſervations. Ne réſulte-t-il pas de cet accident arrivé à M. l'abbé Chappe, que le froid détermine l'action & le courant des humeurs vers l'organe intérieur; qu'il peut occaſionner par ce refoulement un embarras dans les entrailles? Le froid, pour le dire en un mot, diſpoſe à la mélancolie.

L'organe intérieur ayant beaucoup d'action chez les peuples du nord, il devient capable d'un plus grand effort: il lui faut une maſſe alimentaire plus conſidérable pour exercer ſon action. De-là naît la voracité ordinaire à ces peuples. Ils peuvent digérer auſſi des mets d'une nature plus ſolide. En effet, la nourriture qu'ils prennent eſt très-ſubſtancielle; le ſuc nourricier en devient plus abondant; la maſſe des humeurs eſt plus conſidérable. Si l'on ajoute à ces conſidérations que l'organe extérieur n'ayant pas un jeu libre, travaille & évacue peu de la matiere de la tranſpiration, l'on concevra aiſé-

ment que les entrailles doivent être fort empâtées : or cet empâtement eſt ce qui conſtitue la mélancolie.

§. VIII.

De l'uſage de la Saignée par rapport à la Mélancolie.

Si l'uſage de la ſaignée peut être d'une grande efficacité pour détruire un état pléthorique, il paroît que c'eſt principalement chez les peuples du Nord qu'il doit être familier. *Animadvertendum pleuriticos juvari phletomia locis perflatis ab aquilonibus, lædi vero regionibus quæ obvertuntur auſtris.* Tel eſt le langage d'Houlier, le Médecin, qui a le plus contribué à la grande célébrité dont jouit l'école de Paris. Il croyoit la ſaignée utile dans les pays froids, & contraire dans les pays chauds. Cette opinion ſemble avoir été adoptée par Baglivi. *Hinc*, dit-il, *factum eſt, ut Aſclepiades obſervaverit, teſte Cælio Aureliano, cap. de pleuritide, Romæ, (quod romani notant medici) & Athenis pleuriticos lædi à venæ ſectione, in pario vero & Helleſponto juvari & recreari.* Tout le monde peut ſavoir, que la chaleur

eſt bien plus grande à Rome & à Athènes, qu'elle ne l'eſt ſur les bords de la mer Noire, ou l'Helleſpont.

Les peuples des pays froids ſont bien plus expoſés à la réplétion que ceux des pays méridionnaux, qui, 1°. perdent beaucoup par la tranſpiration, que prépare & évacue en grande quantité l'organe extérieur, qui chez ceux-ci eſt plus actif : 2°. mangent moins, attendu que l'organe intérieur a moins d'énergie : 3°. font uſage d'une nourriture moins ſubſtancielle ; car les farineux, les légumes, les fruits ſont chez la plûpart la nourriture ordinaire : la ſaignée eſt peu utile chez ces derniers ; elle doit être extrêmement ménagée dans les régions tempérées, dans celles où la chaleur & le froid ne ſont pas exceſſifs & ſont agréablement variés. Heureux ſi ces conſidérations pouvoient achever d'en déraciner l'abus qui s'en eſt fait en France, & qui s'y perpetue encore par le préjugé de quelques Médecins.

Sthaal, le plus digne après Hippocrate, d'occuper la premiere place dans les faſtes de la Médecine : Sthaal, dis-je, avoit apperçu ces grandes véri-

tés : il étoit certainement fondé ſur ces principes, lorſqu'il ſe forma un plan de pratique, qui lui mérita de la part d'Hoffman & des autres Médecins ſes contemporains, le titre d'homme à ſyſtème : on en prit même occaſion de le décrier auprès du public, au point que ce même public le regardoit comme un homme ſingulier & moins digne de ſa confiance, que ceux qui s'efforçoient de le décréditer. Ce grand Médecin étoit dans l'uſage de faire ſaigner du pié à chaque équinoxe un grand nombre de ſes malades : Sthaal étoit premier Médecin du roi de Pruſſe; il pratiquoit la Médecine en Allemagne.

Cette pratique, il faut l'avouer, a quelque choſe de bien extraordinaire, pour ceux, qui faute d'avoir lû ſes ouvrages, n'ont pas appris à conſidérer l'économie animale ſous un autre point de vûe que celui ſous lequel Boërhaave nous l'a préſentée : il penſoit, c'étoit l'obſervation qui le lui avoit appris, que la nature étoit ſujette à des ſurcharges, qui déconcertoient l'ordre de ſes opérations. Il avoit remarqué qu'elle faiſoit des efforts pour dé-

truire ces embarras, qu'elle cherchoit à s'alléger en ouvrant elle-même une issue à cet amas d'humeurs, qui empêchent le libre exercice de ses fonctions: il l'a très-bien exprimé par ces deux mots *nisus evacuatorius.*

Sa dissertation sur le *porta venarum*, *porta malorum*, le morceau le plus beau & le plus lumineux qui puisse être donné, pour éclairer la pratique de la Médecine: cette dissertation prouve qu'il étoit convaincu que cette réplétion avoit son siége dans les entrailles, il faisoit saigner du pié à chaque équinoxe: il avoit sans doute observé que ces amas se formoient principalement vers le changement des saisons: j'ai fait voir dans un autre chapitre, que ce tems y étoit réellement le plus favorable.

Quel auroit pû être le motif de la préférence qu'il accordoit à la saignée du pié sur celle du bras, s'il n'avoit pas été dans l'opinion que la pléthore ne pouvoit se former ailleurs que dans les rameaux de la veine-porte. Conséquemment à cette maniere d'envisager la source de nos maux, il faisoit saigner du pié; parce qu'il est vrai que les

veines tibiales ont un rapport plus direct avec les divers rameaux de la veine-porte, que les veines bracchiales : les ſaignées du pié ſont par conſéquent plus propres à dégorger le ventre & à prévenir les ſuites de cet empâtement, quand la nature ne peut ſe faire jour d'elle-même.

Ces ſuites ſont la goutte, les hémorrhoïdes, le crachement de ſang, la phthiſie, les coliques, le ſcorbut, les obſtructions, les ſchirres, & les cancers : il regardoit ces maladies comme le réſultat des efforts que faiſoit la nature, pour évacuer la ſurcharge des humeurs, qui cauſe les embarras. Parmi ces maladies, il en eſt quelques-unes d'utiles, qui pouvoient bien ne pas entrer dans le nombre de celles qu'il vouloit prévenir. Ce ſont la goutte & les hémorrhoïdes.



CHAPITRE IV.

Des Hémorrhoïdes.

IL existe des pilules connues sous le nom des pilules de Sthaal. C'est ce Médecin qui en est l'inventeur, & qui les a mises en vogue : le fond de ces pilules est l'aloës, dont on connoît la propriété de provoquer les hémorrhoïdes.

Sthaal faisoit un grand usage de ses pilules dans la vûe de procurer un flux hémorrhoïdal. Elles sont aussi purgatives : par ce double effet, il détruisoit l'embarras des entrailles, & rétablissoit la liberté dans le jeu des organes. Il croyoit donc les hémorrhoïdes utiles, & il n'est guere possible d'en douter ; car à chaque page de ses ouvrages, il est question de maladies guéries par des hémorrhoïdes naturelles, ou procurées par des sangsuës.

Il auroit été bien étonnant que Sthaal n'eût pas reconnu l'utilité des hémorrhoïdes, pour faire disparoître un grand nombre d'incommodités, qui naissent

de l'empâtement des entrailles. *Hippocrate* n'avertit-il pas que les hommes parvenus à l'âge virile, ſont ſujets aux hémorrhoïdes, & qu'elles ſont ſalutaires aux mélancoliques.

Mais s'il eſt vrai que la nature ſe montre quelquefois à découvert à l'homme doué d'un génie perçant, & né avec un goût décidé pour l'obſervation, Sthaal, en découvrant la marche & les révolutions de la nature, devoit avoir remarqué que cette voie de décharge étoit très-utile aux Allemands. Cette nation eſt très-ſujette aux hémorrhoïdes. Ils ſont tellement convaincus de leur utilité, qu'ils ont des recettes dont ils uſent pour les faire fluer, lorſqu'elles ne paroiſſent pas, & qu'ils éprouvent les accidens qui naiſſent de leur ſuppreſſion ou de la difficulté de leur appareil.

L'appareil des hémorrhoïdes conſiſte dans le concours des accidens que je vais rapporter. L'homme chez qui il ſe prépare un flux hémorrhoidal, éprouve un ſentiment d'embarras du côté du ventre : il ſurvient une perte d'appétit & des langueurs d'eſtomac. Dans certains inſtans, il ſe croit prêt

d'être ſuffoqué, parce que la grande courbure du colon venant à ſe gonfler, empêche l'abaiſſement du diaphragme. Il a des grouillemens d'inteſtins ; ſouvent il ſent un embarras vers la région épigaſtrique, une tenſion & une peſanteur inſupportable, ſa bouche devient quelquefois amere, il a des coliques : quand enfin le flux eſt prêt à paroître, la région lombaire devient douloureuſe & peſante ; il arrive même à quelques-uns un mouvement de fievre, qui dure plus ou moins longtems. Tous ces accidens diſparoiſſent pour l'ordinaire, quand ce flux eſt bien établi ; c'eſt pour rendre cette ſcene moins longue, que les Allemands uſent des différentes recettes, que l'expérience leur a appris être propres à faire fluer les hémorrhoïdes.

L'avantage qu'ils retirent du flux hémorrhoïdal, par rapport au ſentiment de leur propre exiſtence, eſt la preuve la plus complette que la portion de ſang qui s'eſt écoulée étoit ſuperflue, & qu'elle gênoit la nature dans ſes divers mouvemens : elle rempliſſoit les rameaux de la veine-porte, elle étoit infiltrée dans les diverſes membranes

qui enveloppent & tapissent toute la capacité des entrailles. Les Allemands sont donc sujets à des embarras d'entrailles ; ils naissent ces embarras des causes que j'ai rapportées. Ces idées sur leur véritable cause sont fondées sur cette considération que les maladies, qui proviennent de ce fonds d'embarras, s'observent le plus communément chez les habitans du nord, tels sont les Anglois, les Tartares & les Russes.

Après avoir conseillé de jetter un coup-d'œil sur le passage d'Hippocrate, que j'ai cité dans mes recherches, lequel démontre l'utilité des hémorrhoïdes, pour prévenir un grand nombre de maladies ; je rapporterai l'observation de plusieurs malades, qui ont eu des maladies, lesquelles provenoient de la suppression du flux hémorrhoïdal.

LXIX. OBSERVATION.

Un homme âgé de trente-deux ans, étoit sujet aux hémorrhoïdes : elles se supprimerent ; peu de tems après il fut attaqué d'une fievre quarte, qui dura jusqu'au tems que reparut le flux hé-

morrhoïdal : il faut croire que ce même cas s'eſt rencontré bien des fois, aumoins a-t-il été obſervé il y a déja bien long-tems, puiſque *Proſper Alpin* mèt dans ſa Médecine méthodique au nombre des moyens propres à guérir la fievre quarte, les hémorrhoïdes, ou à leur défaut les ſangſues. *Solvuntur quatanæ*, a dit Houlier, *urinis craſſis, aliàs albis hemorrhoidibus fluentibus.*

LXX. OBSERVATION.

Une Demoiſelle âgée de ſoixante ans, étoit ſujette à un flux hémorrhoïdal, qui ſe ſupprima. Elle eut un vomiſſement de ſang, qui fut ſuivi de l'enflure du ventre. Son enflure dura fort long-tems : elle diminua enfin par le retour des hémorrhoïdes, qui fut marqué par le ſang qu'elle rendoit par les ſelles. Il y a lieu de penſer que l'enflure ou l'hydropiſie n'étoit pas une ſuite de l'épuiſement occaſionné par le vomiſſement de ſang, puiſque le flux hémorrhoïdal, qui pouvoit être conſidéré comme une nouvelle perte pour cette malade, diminua l'enflure, ſans cependant la détruire entierement.

Je l'attribue à la même cauſe que le vomiſſement de ſang, qui annonçoit un trouble, un dérangement dans l'ordre des mouvemens de la nature : il eſt hors de doute que l'enflure étoit une maladie nervale, ou qu'elle dépendoit d'un fond de ſpaſme, lequel étoit la vraie cauſe de ce dérangement : le ſpaſme étant devenu moins conſidérable, la nature parut reprendre ſon cours ; les hémorrhoïdes reparurent, l'ordre fut moins interverti, & l'enflure diminua.

LXXI. OBSERVATION.

Une femme étoit ſujette aux hémorrhoïdes, elles fluoient preſque avec autant d'abondance que ſes regles ; ce flux s'étant ſupprimé, l'effort ſe porta ſur la veſſie ; elle piſſa le ſang & eut une difficulté d'uriner : ayant été conſulté ſur le danger du piſſement de ſang & ſur le parti qu'il convenoit de prendre ; je m'informai ſi jamais elle avoit eu des hémorrhoïdes : inſtruit par la réponſe qu'on me fit que leur ſuppreſſion étoit la cauſe du piſſement de ſang, je conſeillai l'application des ſangſuës : on ſe retourna du côté des ſaignées

que l'on multiplia : le piſſement de ſang & la difficulté d'uriner diſparurent juſqu'au tems qu'un purgatif en poudre, qui fut donné, les fit reparoître : enfin la malade ne ſortit de cet état inquiétant que par un flux hémorrhoïdal très-copieux, qui ſurvint.

Les piſſemens de ſang, les difficultés d'uriner, dont on rencontre des exemples ſi fréquemment : ces douleurs que reſſentent beaucoup de perſonnes en urinant, tous ces accidens ne proviendroient-ils pas de cette même cauſe ? Le plus sûr moyen de les guérir ne ſeroit-il pas de provoquer le flux hémorrhoïdal ?

Ce que dit Houlier, dans deux chapitres différens, ſemble décider la queſtion : *Sed non ſolum his, quæ dicit Hippocrates, proſunt, verùm etiam uteri, veſicæ & pudendi affectibus* ..... Archambaut *advocatus per alvum vomitum, urinam intervallis ſanguinem reddebat* .... *ſi quidem aliquando*, dit Cœlius Aurelianus, *inflatæ & tumentes hæmorrhoides difficultatem vel abſtinentiam faciunt mictus, quam græci diſuriam vocant, & iſchuriam.*

Il eſt d'obſervation, que chez un

grand nombre d'hommes, les maladies appellées maladies de l'uretre & de la vessie, arrivent à certains tems marqués, qu'elles ont un retour périodique : il est de fait aussi qu'elles sont quelquefois accompagnées d'excrétions muqueuses, glaireuses & sanguinolentes, que l'on prend volontiers, c'est-à-dire, les muqueuses, pour de vrai pus.

LXXII. OBSERVATION.

Je ne puis rapporter qu'un seul fait dans ce genre ; c'est celui d'un homme qui avoit des fréquences & des difficultés d'uriner ; je lui conseillai l'usage de pilules purgatives, qui lui ôterent la fréquence.

Si l'on rapproche tous ces faits, & que l'on considere toutes les formes sous lesquelles paroît l'effort hémorrhoïdal, on ne sera pas éloigné d'adopter ces idées. Toujours ou presque toujours l'on soupçonne que ces sortes de maladies naissent d'une cause vénérienne ; l'on croit qu'elles sont l'effet d'un ulcere placé dans l'uretre, qui restant amorti, se rouvre à des tems marqués ; & cet ulcere, suivant l'opi-

nion la plus reçue eſt preſque toujours la ſuite d'une gonorrhée mal guérie, ou trop tôt ſupprimée.

J'ai vû des hommes, qui quoiqu'ils n'euſſent jamais été entichés de cette maladie, étoient pourtant ſujets à ces accidens qui revenoient périodiquement, beaucoup en ſont morts victimes. Il faut cependant avouer qu'une gonorrhée peut en être la cauſe occaſionelle, en tant qu'elle attire & fixe l'effort hémorrhoïdal vers ces parties; c'eſt le cas obſervé par Hippocrate, *Sed & ſi quid doluerit ante morbun, ibi ſe figit morbus.* « La maladie va toujours » ſe fixer dans l'endroit qui auparavant » étoit en ſouffrance ».

LXXIII. OBSERVATION.

J'ai connu un homme qui fut guéri d'une douleur de tête habituelle, qu'avoit occaſionnée une chûte qu'il avoit faite dans ſon enfance, & pour laquelle il fut trépané: il en fut délivré par un petit écoulement fiſtuleux qui lui vint à l'anus.

Reprenons l'hiſtoire des faits qui prouvent le danger de la ſuppreſſion des hémorrhoïdes. Le pere de la dame

qui fait le ſujet de l'obſervation lxxj. étoit ſujet au flux hémorrhoïdal; cette ſuppreſſion le jetta dans les tourmens les plus affreux. Il fut attaqué d'une colique dont les accès étoient accompagnés de mouvemens convulſifs, elle lui fit perdre la raiſon & le conduſit au tombeau; ce fait m'a été raconté par l'une de ſes filles, qui, ainſi que ſa ſœur & ſon père, étoit ſujette aux hémorrhoïdes.

Il naît de ces obſervations une réflexion toute naturelle, qu'il eſt des familles hémorrhoïdaires, & que cette diſpoſition ſe tranſmet des peres aux enfans.

Je crois qu'il convient de rapporter ici, pour la plus grande commodité du lecteur, le paſſage d'Hippocrate, cité dans mes Recherches: *Qui ſanguinem*, dit ce grand Médecin, *per ora venarum, quæ in ano ſunt, profundere ſolent; ii neque lateris dolore, neque pulmonis inflammatione, neque ulcere excedente (quem phagedenam vocant), neque furunculis corripiuntur, neque tuberculis, quæ à ciceris ſimilitudine therminthi dicuntur, ac fortè ne lepra quidem, fortaſſis verò neque vitiliginibus, intempeſtivè tamen*

curati multi non ita multo post hujusce morbis correpti sunt, neque ita perniciose habuerunt. « Ceux qui ont eu un flux » hémorrhoïdal, ont été à l'abri de la » douleur du côté, de l'inflammation » du poumon, & de cette espece d'ul- » ceres rongeans (qu'on appelle pha- » gedene), ils n'ont point été exposés » aux furoncles, ni à ces tubercules » qui, par la ressemblance qu'ils ont » avec les pois chiches, sont appellés » therminthes; ils n'ont point été atta- » qués de dartres, de la lepre, ni des » autres maladies de cette espece: ce- » pendant si mal-à-propos on a arrêté » ce flux, bien-tôt après ces différentes » maladies ont reparu, sans être néan- » moins accompagnées d'un grand dan- » ger ».

L'observation avoit encore appris à ce prince de la Médecine, que quand on se proposoit la guérison d'anciennes hémorrhoïdes, il falloit du-moins en conserver une ouverte, parce qu'autrement il y avoit du danger qu'elles ne fussent remplacées par l'hydropisie ou la phtysie, *hæmorrhoides curanti diuturnas, nisi una servata fuerit, periculum est ne hydrops superveniat aut tabes.*

Ne pourrois-je pas dire, heureux ceux qui ont des hémorrhoïdes, puisqu'elles mettent à l'abri des maladies les plus graves & les plus opiniâtres; & que leur suppression fait naître des maladies mortelles? elles sont principalement utiles aux mélancoliques; c'est ce qui a été démontré dans le traitement de la mélancolie.

Cette démonstration résulte des observations d'Hippocrate, des considérations sur les causes même de la mélancolie, & de la méthode de traitement qui a réussi dans ces sortes de maladies.

J'ai déjà dit que le soulagement qu'éprouvoient les Allemands, lorsqu'il s'établissoit chez eux un flux hémorrhoïdal, étoit une preuve que le sang qui découle étoit superflu & gênoit la nature dans ses opérations. Les accidens qui accompagnent l'appareil hémorrhoïdaire, indiquent que le vrai siége de cette surabondance est dans les entrailles: ces accidens sont les mêmes que ceux de la mélancolie. Le flux hémorrhoïdal soulage les mélancoliques, ne doit-on pas conclure de tous ces faits, qu'un homme né hémorrhoïdaire

a la diſpoſition propre à la mélancolie ?

Diſons mieux, la matiere des hémorrhoïdes n'eſt que la mélancolie que j'ai dit être formée d'un amas d'humeurs qui empâtent toute la maſſe des entrailles ; les hémorrhoïdes ne ſont donc le plus ſouvent que le réſultat d'un effort critique, qui s'établit chez un mélancolique.

Je dis le plus ſouvent, car il arrive auſſi qu'elles ne ſont que ſymptomatiques ; telles ſont celles dont ſont incommodées les femmes groſſes, telles ſont celles qui ſurviennent aux obſtructions du foie, de la rate, & des autres viſceres contenus dans la capacité du ventre : il y a des hydropiques qui éprouvent un flux hémorrhoïdal, lequel non-ſeulement ne les guérit pas, mais en les affoibliſſant les conduit plus promptement au tombeau. J'ai vû un malade affligé d'une maladie aiguë, qui au quatrieme jour rendit beaucoup de ſang par les hémorrhoïdes ; ce flux abondant fut immédiatement ſuivi d'une jauniſſe, il mourut le huitieme jour de ſa maladie.

Par le déſordre que les affections des divers

divers viſceres apportent dans les opérations de la nature, ſouvent il ſe détermine quelques traînées d'oſcillations vers l'anus, qui cauſent des étranglemens dans ces parties, & y produiſent un flux ou des varices hémorrhoïdales; elles font auſſi cet effet par la preſſion qu'elles exercent ſur les parties voiſines, laquelle preſſion ſe reporte de proche-en-proche, juſqu'à l'endroit du rectum, le ſiége ordinaire des hémorrhoïdes.

Les hémorrhoïdes peuvent donc être conſidérées & comme l'effet & comme la cauſe de l'embarras de quelques viſceres; c'eſt-à-dire que le foie, la rate, le pancréas, *&c.* ne ſont ſouvent affectés, que parce que chez les perſonnes nées hémorrhoïdaires, le flux hémorrhoïdal ne s'établit pas. *Nihil itaque deterius eſt*, dit Hoffman, *ac ſi hic fluxus conſuetus ac ſalutaris pravâ diætâ vel medicinâ intempeſtivè minuatur vel cohibeatur, ſiquidem graves viſcerum obſtructiones & infarctus, & exindè chronicæ paſſiones, ut cachexia, hydrops, calculus, flatulentia ſpaſmodica, mélancolia, colica convulſiva, paſſio iſchiadica reſultant,*

quæ hoc ſluxu prudenter & tempeſtivè reſtituto ſanantur.

Les hémorrhoïdes s'établiſſent par les cauſes que je viens de rapporter : il ſe fait un travail dans les entrailles, dont l'effort va ſe porter à l'anus; cette direction d'effort eſt une eſpece de courant ou de flux d'oſcillations, il ſemble qu'il parte de l'épigaſtre, & qu'il ſuive le mouvement du canal inteſtinal mis en action.

L'obſervation apprend qu'un flux hémorrhoïdal vient rarement ſeul; il eſt pour l'ordinaire accompagné de déjections ſéreuſes, & ſuivi de l'évacuation d'une matiere vraiment critique. Il en eſt du flux hémorrhoïdal comme des autres effuſions ſanguines, il ne juge pas lui ſeul la maladie dans laquelle il ſurvient, il ſemble qu'on ne peut le conſidérer que comme un effort de la nature préparatoire pour l'action, à laquelle la matiere ſanguine qui le conſtitue, formoit obſtacle; toutes ces idées dérivent de l'obſervation ſuivante.

LXXIV. OBSERVATION.

Un homme ſujet aux hémorrhoïdes, eut une fievre de vingt-un jours; il fut

ſaigné deux fois du bras le premier jour : les accidens de cette fievre étoient une grande ſoif, une toux habituelle, & des envies d'aller à la garde-robe très-fréquentes. Il ne rendoit que des ſéroſités ; il avoit tous les jours un redoublement plus ou moins marqué : la fievre & les ſymptomes furent peu conſidérables juſqu'au quatorzieme jour, rien n'avoit annoncé juſques-là que la nature fût entrée en voie de coction : à la fin du quatorzieme redoublement, qui fut plus vif que tous ceux qui avoient précédé, il rendit beaucoup de ſang par l'anus : dès-lors le travail de la coction commença ; il étoit annoncé par le pouls qui étoit plus développé, quoique les autres accidens euſſent augmenté. Il avoit la langue ſéche, l'œil fixe, il touſſoit beaucoup ; ſon ventre ſe gonfla ; il étoit fort aſſoupi. Il reſta dans cet état juſqu'à la fin du dix-huitieme jour, qu'il rendit des ſelles critiques pour la premiere fois. La fievre fila juſqu'au vingt-unieme jour ; il ne fut purgé qu'une ſeule fois ; il jouit maintenant d'une ſanté parfaite.



CHAPITRE V.

De la Goutte.

XXXVIII. Thèse, 1754. *AN moxœ uſtulatio arthritidi ?* « Le » moxa brûlé ſur la partie affligée » de la goutte peut-il être de quelque » efficacité pour guérir cette maladie »?

Le *moxa*, dit l'auteur, eſt fort en uſage au Japon; l'accès de goutte commence pour l'ordinaire par un friſſon & des douleurs d'entrailles, enſuite le gros doigt du pié ou quelque autre partie devient chaude; quelquefois auſſi on y reſſent un froid exceſſif.

Les nerfs de ces parties ſont conſidérablement tendus, & l'on y reſſent de grands élancemens; le malade ſe plaint de douleurs de tête, il eſt peſant, ſes ſens ſont engourdis; il a quelques vertiges & des inſomnies, le pié lui démange; il ſe gonfle... La goutte vient ſouvent à la ſuite d'une colique, d'une dyſſenterie, d'une angine, d'une fievre. Les hémorrhoïdes & les regles ſupprimées y donnent quelquefois lieu. L'auteur ne croit pas que ce gonfle-

ment des articulations soit l'effet d'un effort critique, parce qu'il devroit procurer la sortie de toute l'humeur peccante.

La foiblesse des articulations est ce qui y détermine l'abord de l'humeur goutteuse ; l'exercice du cheval trop fréquent, la promenade, des chûtes, des luxations, les plaisirs de l'amour trop répétés, énervent les articulations. . . . Le virus arthritique provient des excrémens retenus par quelque cause que ce puisse être : dans un accès de goutte les vaisseaux des ligamens sont fort distendus, & la synovie n'est point-du-tout en défaut. . . . . Souvent la goutte ne se fixe pas, elle se transporte d'un lieu dans un autre, ce qui prouve sa grande mobilité. . . Il est une goutte vague qui roule sans se fixer dans aucun endroit ; il y en a d'autres qui remontent & causent de grands ravages : souvent elle se transmet des peres aux enfans ; elle est contagieuse, un maître la communique à son domestique. L'usage du vin, & sur-tout du vin acide, donne la goutte. Les douleurs qu'elle cause sont cruelles, elles distraient de toutes les occupations ;

elles sont quelquefois suivies de nodus, qui ôtent aux articulations la liberté de leurs mouvemens.

L'auteur ne croit pas qu'un accès de goutte puisse être utile, les maux qu'elle guérit laissent quelque reliquat dans le sang, qui en occasionne de nouvelles attaques.

Quelques-uns ont proposé différens topiques, pour calmer les douleurs ; quelques-autres les sangsues : ces différens moyens sont restés sans succès ; les purgatifs utiles à quelques-uns, n'ont rien fait aux autres. Les stomachiques excitent l'action du virus ; cependant il est bon d'aider la nature à se débarrasser d'un si furieux ennemi : les eaux thermales, les douches, les bains de sable, les vendanges, ont souvent réussi ; mais il ne font que fortifier les articulations, ils n'évacuent pas le virus : il convient d'employer un moyen qui fasse évacuer l'humeur goutteuse, & lui donne des entraves... Le feu a paru le plus propre à remplir ces indications ; mais toutes les manieres de l'employer ne conviennent pas.

Les uns usoient du fer rouge dont l'action trop vive peut causer des an-

goisses. Hippocrate propose le lin & les fungus qu'il faisoit brûler sur la partie ; mais ces brûlures sont fort longues, & peuvent occasionner de grands ulcères.

Le *moxa* est une espece d'étoupe fort douce, qui prend feu facilement ; on l'applique sans aucun inconvénient, pour peu que l'on choisisse l'endroit qui convient : il faut éviter les parties où il y a de gros nerfs & de gros vaisseaux. Le tems le plus favorable, est lorsque la douleur commence à se faire sentir : elle causeroit plus de douleur, si l'on attendoit plus long-tems, car la partie se gonfle par l'abord des humeurs ; cependant la brûlure n'a rien d'incommode : le *moxa* ne laisse aucunes traces après lui, il donne une flamme d'une odeur agréable ; il brûle doucement, jusqu'à ce qu'il se réduise en flammeches ; il ne lui arrive de laisser quelque portion de sa base, que quand il n'est pas bien sec. Le *moxa* appaise la douleur bien plutôt que le feu ; à peine le tems qu'il est à brûler est-il assez long pour pouvoir compter 64. Le *moxa* bien épluché fournit un feu très-doux. Ce feu, ami de la nature, fortifie les vaisseaux des articulations.

Les parties ſpiritueuſes fort actives détruiſent l'empâtement, elles favoriſent la coction de l'humeur à laquelle le feu ouvre des iſſues. Il y a beaucoup d'obſervations favorables à l'uſage du *moxa*. Le *moxa* n'eſt qu'un moyen plus doux pour parvenir à la guériſon que les anciens cherchoient à procurer, en ſe ſervant du même genre de ſecours; il dit que la douleur devient opiniâtre, quand on l'emploie le gonflement étant arrivé.

XXXIX. Thèſe. 1762. *An varia rhumatiſmi therapeia?* « La » goutte admet-elle différens genres » de traitement »? La cauſe du rhumatiſme, dit l'auteur, eſt la turgeſcence des humeurs, tant particuliere que générale. Il eſt différentes méthodes de traitement pour une même maladie; on en peut donner pour exemple l'apoplexie, qui, ſelon qu'elle eſt ſanguine ou humorale, requiert l'uſage de différens remedes. Les rhumatiſmes ſe font ſentir dans l'automne; le ſang épaiſſi par les chaleurs de l'été, s'arrête dans ſes vaiſſeaux, y ſtaſe, diſtend & irrite les parties ſolides..... L'épaiſſiſſement du ſang & la débilité des fibres ne paroiſſent pas être l'unique cauſe du rhu-

matiſme, puiſqu'il eſt vrai que les gens de la campagne, les perſonnes oiſives, les buveurs, les ſoldats, & les jeunes gens y ſont ſujets; de-là il déduit la néceſſité de différentes méthodes de traitement; la ſaignée eſt utile aux uns, la diette convient aux autres; les purgatifs en ſoulagent quelques-uns, *&c.* C'eſt beaucoup, dit-il, d'avoir apperçu que la pléthore & l'acrimonie des humeurs peut être cauſe des rhumatiſmes; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut s'aſſurer ſi elle n'eſt pas locale; il faut ſaigner, purger, & faire uſage des corroboratifs pour détruire la foibleſſe des ſolides.

REMARQUES.

La goutte tient ſouvent lieu des hémorrhoïdes, elle eſt ſouvent un effet de leur ſuppreſſion, peu à craindre à la vérité; car il eſt d'obſervation que quand cette maladie eſt bien établie & bien fixée dans la partie, qui en eſt devenue le ſiége le plus ordinaire, elle met à l'abri de maladies très-dangereuſes, elle fait diſparoître toutes ſortes d'incommodités; en cela même elle a de très-grands rapports avec les hémorrhoïdes; le fond de ces deux ma-

ladies paroît être le même. Celle-ci eſt, ainſi que les hémorrhoïdes, l'effet d'un travail critique qui s'eſt fait dans les entrailles.

L'effort ſe partage entre les entrailles & la partie affectée, ce partage d'effort eſt très-ſalutaire; car ſi l'action reſtoit toute entiere aux entrailles, cette eſpece de concentration pourroit avoir des ſuites funeſtes; elles ſeroient terribles, ſi l'effort d'action au-lieu de ſe porter au pié, au genou, ou à la main alloit aboutir à quelque viſcere eſſentiel à la vie, tel que le cerveau, le poumon, *&c.* La mort ſuit ces erreurs dans la marche de la nature; ce ſont elles que l'on appelle gouttes remontées, gouttes ſur les entrailles ou ſur les poumons.

La preuve la plus inconteſtable que la cauſe des hémorrhoïdes & de la goutte doit être la même, c'eſt que ſouvent elles attaquent le même ſujet alternativement, de maniere que quand les hémorrhoïdes manquent, la goutte arrive, & *vice versâ.* Il eſt pourtant vrai que les hémorrhoïdes préviennent plus ſurement le retour de la goutte, que la goutte celui des hémorrhoïdes.

Les hémorrhoïdes évacuent & emportent le ſuperflu des humeurs, qui par la gêne qu'il met dans les mouvemens de la nature, excite ſes efforts, & occoſionne le ſpaſme des entrailles; quand au contraire c'eſt le pié qui reçoit l'effort, il ne fait, pour-ainſi-dire, que partager le ſpaſme : le gonflement indique auſſi un abord plus conſidérable des humeurs; mais ſi cette quantité ſuffit pour procurer le dégagement des entrailles, elle ne peut détruire tout l'embarras; elle n'eſt pas auſſi conſidérable que celle qui s'écoule par les hémorrhoïdes: il reſte donc toujours un fond qui peut faire la matiere des hémorrhoïdes.

Un accès de goutte ne ſe guérit parfaitement, que quand il eſt ſurvenu une abondante évacuation, ſoit par les ſelles, ſoit par les ſueurs; quoiqu'à dire vrai, les ſueurs ſoient moins avantageuſes que les ſelles; elles ſoulagent cependant, parce qu'elles procurent l'évacuation d'une partie de la matiere, qui pompée dans les entrailles, eſt portée à la peau par l'action du tiſſu cellulaire, dont les oſcillations ſont dirigées de ce côté-là; il en réſulte donc un moindre

effort pour la partie affectée, lequel doit diminuer encore à raison de la diminution qui s'est faite de l'embarras des entrailles.

J'ai connu des personnes qui étoient sujettes à la goutte & aux hémorrhoïdes : telle étoit la marche qu'elles observoient constamment. Quand les hémorrhoïdes fluoient, elles mettoient à l'abri de la goutte, ou du-moins l'accès en étoit fort léger ; lorsque pendant un accès de goutte le flux hémorrhoïdal s'établissoit, les douleurs, si elles ne cessoient pas absolument, devenoient très-supportables.

LXXV. OBSERVATION.

On m'a raconté que le roi de Prusse, pere du roi regnant, étoit sujet à la goutte & aux hémorrhoïdes. Quelquefois c'étoit la goutte qui se déclaroit la premiere ; toujours les accès en étoient violens, parce que ce prince n'observoit pas la plus grande sobriété ; quand enfin les hémorrhoïdes paroissoient, l'on étoit assuré qu'il seroit bien-tôt délivré des douleurs cruelles de la goutte.

Houlier, en parlant des hémorrhoïdes s'exprime ainsi, *Incipientem melan-*

cholïam prohibent, factam ſanant, quod ferè is humor craſſior & nigrior per has venas vacuetur, quamquam & aliis varicibus, lieni indurato, arthritidi, nephretidi, remedio ſunt.

Comme les hémorrhoïdes ſont fort communes en Allemagne, la goutte doit y être plus rare que dans toutes les contrées du Nord où ce flux ſalutaire n'eſt pas ordinaire; auſſi remarque-t-on que la goutte eſt moins répandue en Allemagne que dans quelques provinces ſeptentrionales de la France; la Normandie peut être donnée pour exemple.

J'ai dit que la mélancolie étoit la matiere des hémorrhoïdes; la cauſe de la goutte étant la même que celle des hémorrhoïdes, il ſuit que la mélancolie ou l'empâtement des entrailles eſt auſſi la vraie cauſe de la goutte. Les accidens qui accompagnent l'appareil de la goutte, ſont les mêmes que ceux de l'appareil hémorrhoïdal. On ſe trouve dans une eſpece d'empâtement, un mal-aiſe, une peſanteur s'emparent de tous les membres; on perd l'appétit, le dégoût s'en mêle, & va quelquefois juſqu'aux nauſées; on éprouve un ſen-

timent d'embarras dans les entrailles, on y ressent même de petits serremens, l'estomac se gonfle aussi; quelquefois on est affligé de colique & de douleur de tête.

J'ai déjà fait observer, en parlant des hémorrhoïdes, que tous ces accidens étoient ceux de la mélancolie; ainsi n'eussai-je que les raisons tirées de l'identité des phénomenes de ces trois maladies pour asseoir mon opinion, qui consiste à les faire dériver toutes d'un même principe, je pourrois sans doute la croire établie sur un fondement solide; mais je vais démontrer par une suite d'observations, que la goutte provient de l'empâtement des entrailles, & que par conséquent la cause est la même que celle des hémorrhoïdes, & de la maladie qui a conservé le nom de mélancolie.

LXXVI. OBSERVATION.

Un homme, âgé maintenant de quarante-six ans, avoit ressenti dès l'âge de sept à huit ans, des douleurs si vives aux jambes & aux piés, qu'elles l'avoient empêché de marcher. Il s'écoula depuis cet accident, près de quinze ans

ſans qu'il en eût eu aucun reſſentiment. Enfin, vers l'âge de vingt-deux ans, il fut attaqué de douleurs qui, par la place qu'elles occupoient, furent jugées goutteuſes ou rhumatiſantes. Parvenu à vingt-neuf ans il eſſuya une fievre continue avec des redoublemens, à la ſuite de laquelle ſes reins devinrent ſi douloureux, qu'il étoit obligé d'avoir le corps toujours courbé. A ces douleurs ſe joignit une eſpece de fievre intermittente, pour laquelle on employa inutilement toutes ſortes de remedes : il ne dût ſon rétabliſſement qu'à l'uſage des eaux de Paſſy. Elles lui procurerent des évacuations très-abondantes, qui firent bientôt diſparoître les douleurs & la fievre : ſon corps ſe redreſſa.

Depuis ce tems-là, il a toujours été ſujet à des douleurs qui attaquent différentes parties enſemble ou ſéparément. Les ſeuls remedes efficaces pour détruire ces douleurs, ſont les eaux de Paſſy, leſquelles ne manquent jamais de produire leur premier effet ſalutaire, c'eſt-à-dire qu'elles le purgent abondamment.

Ces douleurs peuvent être conſidé-

rées, à juste titre, comme l'effet de ce que les Humoristes appellent humeur goutteuse ou rhumatisante. Un accès de goutte qu'il a essuyé depuis quelques années au gros doigt de la main, ne permet pas de se méprendre sur la nature de ces douleurs. Un jour qu'il marchoit fort vîte, son pié heurta contre un pavé, il tomba sur la main. Son pouce ayant sans doute le plus souffert, il y ressentit sur-le-champ une douleur qui fut accompagnée de rougeur & de gonflement. Cette douleur dura fort long-tems; il fut obligé, pour la faire disparoître, de recourir aux eaux de Passy, dont l'usage fut suivi d'un prompt succès.

N'est-on pas en droit de conclure de cette observation, que la goutte a son siége dans les entrailles; que sa cause est leur embarras; qu'elle ne survient que quand elles sont farcies ou empâtées; qu'un moyen de prévenir ses attaques, ou de les détruire entierement, seroit d'employer les purgatifs?

Souvent la goutte, chez ce même homme, n'affecte pas un lieu fixe & déterminé; souvent elle est vague ou errante: il est vrai que soigneux de la

prévenir, il ſemble occupé à épier les ſymptomes qui en ſont les précurſeurs. Ces ſymptomes ſont un défaut d'appétit, la peſanteur du corps, un ſentiment de plénitude ventrale; il eſt gonflé. Cet état l'avertit d'employer ſon ſpécifique (les eaux de Paſſy); quand elles l'ont purgé pendant quatre ou cinq jours, elles détournent l'attaque dont il eſt menacé.

LXXVII. OBSERVATION.

Un homme, âgé de cinquante ans, avoit eu pluſieurs accès de goutte. Pendant l'hiver de l'année mil ſept cent ſoixante-trois, il fut affligé d'une eſpece de ſurdité, qui avoit été précédée d'une douleur & peſanteur de tête; elle étoit accompagnée de gonflemens & de bourdonnemens, qui ſe répétoient aſſez ſouvent: l'oreille étoit même douloureuſe. Les mâchoires étoient priſes au point, que toutes les fois qu'il mangeoit, il y ſentoit un craquement: il mâchoit avec difficulté. Je dois ajouter que ſon appétit étoit fort diminué, & qu'il digéroit difficilement. Son ventre, diſoit-il, étoit plein. Cette indiſpoſition, qui avoit commencé l'hiver, dura juſ-

qu'à l'été ; l'ennui qu'elle lui caufoit, & la crainte qu'elle n'eût des fuites, lui firent prendre le parti de me confulter.

Attaché aux principes que je m'étois formés, & enhardi par de premiers fuccès, je crus devoir faire ufage des purgatifs ; mais avec ménagement. Je me propofai d'abord de favorifer la coction, ou la fonte des humeurs qui formoient l'empâtement. J'employai le lait coupé avec une décoction d'orge ; je purgeai à quinze ou vingt jours de diftance : enfin après avoir répété quatre fois l'ufage du même purgatif, le malade fut guéri. Il fe trouva foulagé dès la feconde purgation ; il digéroit mieux, & fe fentoit moins plein.

LXXVIII. OBSERVATION.

Un homme, âgé de trente ans, s'étoit accoutumé dès fon enfance à ne boire que de l'eau. Devenu maître de maifon, il fe mit, pour ne pas paroître ridicule, à l'ufage du vin ; il en buvoit même fans ménagement, car il lui arrivoit quelquefois d'en boire dans un feul repas, deux bouteilles & demie de différentes efpeces. Il avoit une femme

jeune, avec laquelle il n'uſoit pas d'une plus grande ſobriété. Après quelque tems de ces excès, il reſſentit dans la longueur de la jambe & de la cuiſſe une douleur, qui fut vive & opiniâtre ; la jambe & la cuiſſe maigrirent au point d'en paroître deſſéchées : elles furent privées de leur mouvement, & ne prirent pas de nourriture pendant pluſieurs années. Il uſa de beaucoup de remedes ſans aucun ſuccès : ſa ſanté ne ſe rétablit que par l'uſage d'une infuſion de ſalſepareille, rendue purgative avec le ſéné, à laquelle l'on ajoutoit des pilules de mercure doux. Il continua ce traitement pendant bien du tems : ces remedes lui procuroient une ou deux ſelles par jour.

Toute réflexion devient inutile ici ; chacun eſt à-portée de juger que ces purgatifs épuiſerent le fond de matiere qui formoit l'embarras, ou la réplétion du ventre : cette obſervation a beaucoup de rapport avec celle qui ſuit.

LXXIX. OBSERVATION.

Un homme, âgé de trente-quatre ans, fut attaqué d'une ophtalmie qui réſiſta à tous les remedes. Quoique par

le ſeul uſage des véſicatoires la grande ardeur & les élancemens ſe fuſſent un peu amortis, l'œil & les parties environnantes, n'en reſterent pas moins gonflées, & d'un rouge très-foncé. Au reſte, ſi le mal parut donner un peu de relâche dans cette partie, ce ne fut que pour aller ſe cantonner dans pluſieurs autres à la fois.

Preſque toutes les articulations, juſqu'à celles des côtes avec le ſternum, devinrent douloureuſes; la plus affligée fut celle du calcaneum avec le tibia, elle devint rouge, tendue, exceſſivement tuméfiée & douloureuſe. L'opiniâtreté de ce gonflement faiſoit craindre pour la perte du mouvement; la jambe & la cuiſſe du même côté, devinrent extrémement maigres: on ſoupçonna tous les virus. En conſéquence on employa leur ſpécifique; aucun d'eux ne remporta la palme. La guériſon de ce premier accident fut opérée par les eaux de Luxeuil employées en bains, douches & lavemens; elles lui firent rendre des glaires abondamment.

Tous ſes viſceres (ce ſont ſes propres expreſſions) avoient interrompu leurs fonctions; ſes entrailles étoient

empâtées. Ces eaux, en rétabliſſant le jeu des organes, les avoient mis en état de ſe débarraſſer de cet amas d'humeurs, qui déconcertoient leurs mouvemens.

Il eſt bon d'obſerver que ce même malade a été attaqué pour la ſeconde fois des mêmes accidens, dont l'avoient guéri les eaux de Luxeuil. Cette fois-ci il en a été guéri par ſept accès d'une fievre tierce, pour laquelle on ne lui a fait aucun remede. Cette fievre étoit du genre de celles qu'Hippocrate a dit qui ſe guériſſoient au ſeptieme accès. *Febris tertiana exquiſita in ſeptem, ad ſummum circuitibus finitur.*

Ce malade s'étant enfin réduit au lait pour toute nourriture, a recouvré ſa ſanté. Il eſt devenu pour le moins auſſi gras qu'il l'étoit auparavant; la jambe & la cuiſſe malades, ſont auſſi bien fournies que celles qui étoient reſtées ſaines.

LXXX. OBSERVATION.

Un homme, âgé de quarante ans, a été long-tems tourmenté de douleurs de rhumatiſme, qui affectoient principalement les jambes: les purgatifs ſeuls

lui procuroient du soulagement. Quand il s'en préparoit une nouvelle attaque, le malade perdoit l'appétit ; il se sentoit l'estomac, ou pour mieux dire, tout le ventre plein : il les prévenoit en se purgeant.

LXXXI. OBSERVATION.

Une jeune dame, âgée de vingt-quatre ans, ressentoit des douleurs de reins très-vives aux approches de ses regles. Leur appareil étoit quelquefois si orageux, que l'effort que la nature étoit obligée de faire pour les établir, se portoit aux jambes & aux piés, lesquels devenoient enflés & douloureux ; ces douleurs ne cessoient que lorsque les regles étoient bien établies, ou même après que le travail de l'organe qui les prépare & les évacue avoit absolument cessé : cette scene se répétoit fort souvent. Pour rendre cet appareil plus facile, j'employai les purgatifs, que je fis précéder de l'usage du lait : ces secours rendirent le travail des regles moins pénible.

Cette observation fait voir jusqu'où peut s'étendre l'effort d'un grand travail, qui se fait dans les entrailles, elles

agiſſent fortement, ſur-tout la matrice, quand les regles ſe préparent, & qu'elles font effort pour couler.

Les accidens qu'éprouvoit cette dame, lors de l'appareil de ſes regles, ont une ſi parfaite reſſemblance avec ceux qui accompagnent une attaque de goutte, qu'ils me paroiſſent pouvoir ſervir à la preuve que la goutte provient de l'embarras des entrailles, & qu'elle accompagne leur travail; mais ce qui démontre pleinement que la vraie cauſe de tous ces accidens, eſt l'empâtement des entrailles, c'eſt que les purgatifs, dont uſa cette dame, rendirent le travail des regles plus facile & moins incommode; ſes jambes en furent moins gonflées & moins douloureuſes, ſi elles ne ceſſerent pas de l'être abſolument.

Pourquoi d'ailleurs ne pourrois-je pas comparer ce gonflement douloureux des jambes, qui chez cette dame, a coutume de précéder ſes regles, pourquoi ne pourrois-je pas le comparer, dis-je, à un travail conſidérable des entrailles, qui débute par un accès de goutte, & ſe termine par un flux hémorrhoïdal? Les regles qui ſurvien-

nent, & terminent les accidens, n'en tiennent elles pas lieu? A quelles infirmités ne ſont pas expoſées les femmes qui ne ſont pas bien réglées? Il eſt certain que, ſi cette évacuation périodique leur eſt importune, elle leur épargne en revanche des maladies bien dangereuſes. J'ai connu des femmes qui, pour n'avoir pas eu leurs regles aſſez abondamment, étoient tourmentées de coliques & de douleurs de tête cruelles, leſquelles ne ceſſoient qu'à la révolution ſuivante, quand les regles étoient abondantes.

LXXXII. OBSERVATION.

Une nourrice, grande, bien faite, ayant aſſez d'embonpoint, ceſſa d'allaiter ſon nourriſſon; le travail des mammelles, en qui peut conſiſter la perfection du lait, ne s'en fit pas moins; car ſix mois après qu'elle eut diſcontinué de faire téter ſon enfant, elle pouvoit, en preſſant ſon ſein, faire jaillir ſon lait (tant il étoit abondant) juſqu'au plafond. Elle ne voulut prendre aucune des précautions uſitées, pour ſe mettre à l'abri des accidens qui ſurviennent

aux femmes quand elles ceſſent de nourrir.

L'enfant, en ſuçant le tetton, eſt une vraie cauſe irritante qui ſe renouvelle aſſez ſouvent, excite le jeu de la mammelle, y attire l'effort d'action, & y détermine le courant des humeurs. Les mammelles devenues fort actives, achevent de préparer le lait dont l'enfant ſe remplit en ſuçant. Il paroît que chez cette nourrice, la nature avoit conſervé du penchant vers cet organe; puiſque ſon ſein étoit plein de lait ſix mois après que l'enfant eût ceſſé de tetter.

La nature changea enfin l'ordre de ſes mouvemens, comme il eſt ordinaire chez toutes les femmes qui ſont nourrices. L'effort ſe porta d'abord ſur les entrailles; elles devinrent le réſervoir du lait que les mammelles n'avoient pas évacué.

La nourrice fut attaquée d'une colique violente, qui dura pluſieurs jours; elle perdit l'appétit, & eut des envies de vomir: la fievre ſe joignit à ces accidens. Je donnai, avec ſuccès, des calmans pour aſſoupir les grandes douleurs. Quelques jours après que les tranchées furent calmées, je crus de-

voir prescrire l'ipécacuanha, lequel étoit indiqué par une amertume de bouche, & des envies de vomir : il procura un vomissement abondant de matieres bilieuses, après lequel la malade se trouva soulagée. Deux jours après le vomissement, les tranchées reprirent aussi vivement que la premiere fois, & ne se terminerent que par une douleur qui occupoit tout un côté du corps, & empêchoit la malade de marcher, & de se servir du bras du même côté; la cuisse étoit pourtant plus entreprise que le bras.

Bien persuadé que c'étoit la suppression du lait dans les mammelles, qui causoit tous ces ravages, & ne doutant pas, d'après la vive colique qu'avoit ressentie la malade à deux reprises différentes, qu'il n'eût été se déposer sur les entrailles, je fondai mes espérances de guérison sur l'usage des purgatifs : j'employai la poudre de tribus. Il ne restoit presque plus aucun ressentiment de douleur dans tout le côté, après la troisieme prise de cette poudre, la malade pouvoit marcher; la quatrieme prise épuisa la source du mal. La santé de la malade se rétablit parfaitement;

elle rendit du lait par les selles.

L'avantage que je retirai des purgatifs, pour la guérison de cette espece de rhumatisme goutteux, seroit peut-être un fondement assez solide pour établir l'opinion que j'ai embrassée, savoir, que le lait, en se déposant sur les entrailles, avoit causé tous ces accidens; mais cette raison est foible en comparaison de celle que fournissent les tranchées réitérées, qui annonçoient un travail forcé des entrailles.

LXXXIII. *OBSERVATION.*

Un homme, âgé de trente-quatre ans, a eu depuis l'âge de seize ans, trois attaques d'une colique violente, à des distances à-peu-près égales. Je fus appellé pour le traiter dans la derniere qu'il a essuyée: tels étoient les accidens qui l'ont accompagnée. La douleur étoit si vive qu'il en perdoit connoissance; son ventre s'applatissoit, & sembloit se coller à l'échine; il avoit les yeux tournés; son corps se roidissoit; ses bras entroient en convulsion; à chaque accès ses bourses se gonfloient, se durcissoient, & devenoient si excessivement douloureuses,

qu'elles paroiſſoient être dans un état inflammatoire.

Dans l'intervalle des accès qui ſe répéterent pendant pluſieurs jours, l'enflure & la douleur des bourſes diminuoient, pour augmenter de nouveau. Je ne commençai à voir le malade que le ſixieme jour : le ſoir même il eut les mêmes ſouffrances, qui céderent à l'action prompte & efficace d'une préparation d'opium. Je preſcrivis une potion calmante, à prendre par cuillerées pendant les jours ſuivans, pour en prévenir le retour. Ces moyens eurent tout le ſuccès que je pouvois en eſpérer. Le malade ne reſſentit plus ſes fortes coliques, & ſes bourſes ſe déſenflerent peu-à-peu ; je lui fis prendre du lait & de l'huile ſéparément, pour adoucir ſes entrailles ; je le purgeai pluſieurs fois. Il reſſentit, entre la premiere & la ſeconde purgation, quelques douleurs vers le haut des hanches, qui s'étendoient le long de la cuiſſe ; toutes ces douleurs diſparurent par l'uſage des remedes ci-deſſus.

Le malade avoit auſſi des ardeurs d'urine. Il eſt donc naturel de croire que toutes ces diverſes maladies, ſa-

voir la goutte, la colique, les hémorrhoïdes & l'ardeur d'urine, ont la même cause, & qu'elles tiennent toutes à un fond de spasme dans les entrailles. *Opportunus erat arthritidi & calculo; sed utroque affectu liberatus; vigiliis, frequenti mictu dolorifico torquebatur.* Houlier. Ce spasme naît de la réplétion du ventre, d'un empâtement des entrailles. C'est l'opinion d'Hoffman, qui n'imagine pas que l'on puisse attribuer les douleurs de goutte & de colique convulsive, à d'autre cause qu'à la trop grande abondance du sang, & à la difficulté avec laquelle il circule dans le mésentere, & les autres visceres du bas-ventre. *Quin athriticus*, dit-il, *& colicus spasmodicus dolor nimiam sanguinis abundantiam, ejusque impeditiorem per mesenterium & viscera abdominis transitum, pro vera causa agnoscat, nihil dubitandum est.* Le même malade vient d'éprouver, tout récemment, quelque ressentiment de cette colique, avec l'ardeur d'urine: la purgation a tout dissipé.

Si le pié, le genou ou la main, avoient été le terme de l'effort qui causoit le gonflement & la douleur des

bourſes, j'aurois été bien fondé à regarder cet accident comme une attaque de goutte, qui auroit eu ſes redoublemens. Les dernieres douleurs que reſſentit le malade, vers la région lombaire, leſquelles s'étendoient le long de la cuiſſe, décelent au moins la nature de cette maladie; elles font voir qu'elle rentre dans le genre des affections goutteuſes. Or, ſi l'on doit la caractériſer goutte, c'eſt une vérité inconteſtable que la cauſe de la goutte réſide dans les entrailles. La douleur étoit l'effet du ſpaſme, qui accompagnoit le travail extraordinaire, & les mouvemens forcés que faiſoit la nature, pour détruire l'embarras qui la gênoit dans ſes opérations.

Si l'on aime mieux encore, je lui donnerai le nom de colique hémorrhoïdale, dont j'ai déjà donné un exemple dans le chapitre de la dyſſenterie; mais l'appeller colique hémorrhoïdale, ou colique goutteuſe, c'eſt donner l'idée d'un même fond de maladie. Car, comme je l'ai déjà dit, la goutte & les hémorrhoïdes naiſſent de la même cauſe; elles ſont l'une & l'autre l'effet d'un travail forcé dans les entrailles, dont

l'effort va aboutir à différens points, selon les nerfs qui sont mis en action : c'est-là en quoi consiste toute la différence qui existe entre ces deux maladies.

Il y a beaucoup d'exemples de personnes qui sont parvenues à se garantir de la goutte, par l'usage de quelques recettes, dont les purgatifs font la base. Les purgatifs, sagement administrés, seroient-ils donc l'antidote de la goutte ? Ils sont pris, ces purgatifs, dans la classe des drastiques : on les donne en poudre.

La considération des symptomes qui accompagnent l'appareil d'un accès de goutte, & l'utilité des purgatifs démontrée par l'observation, sont donc deux bases sur lesquelles sont appuyées les preuves les plus fortes, que la cause de la goutte est l'embarras des entrailles.

Suite de Reflexions sur la Goutte.

La mélancolie étant le principe des affections goutteuses, il suit que toutes les causes propres à faire naître la mélancolie, doivent être considérées comme les causes éloignées de la goutte ; ainsi l'excès dans le boire & le manger ;

les exercices violens, l'oisiveté, de trop longues méditations, la trop grande contention d'esprit, le changement des saisons, les plaisirs de l'amour goûtés sans modération, l'âge enfin, peuvent occasionner la goutte. Par rapport à l'excès dans le manger, voici ce que dit Duret. *Sane hæmorrhoidum fluxus toto genere est contra naturam, & qui moderato cultu & diatâ utitur, non debet habere hæmorrhoides.*

La goutte est un accès aigu de la mélancolie; elle doit être considérée comme une maladie salutaire à ceux qui, n'ayant pas d'hémorrhoïdes, sont nés, ou ont acquis une disposition d'organes propres à la mélancolie. Elle fait sentir ses premieres impressions dans l'âge où commencent à germer les premieres semences de la mélancolie: l'âge viril est l'époque de son commencement; sa marche n'est pourtant pas tellement fixe, qu'il ne puisse y avoir quelque variation: elle peut arriver plutôt ou plus tard.

Tout le monde doit bien sentir que si la partie, où elle se fixe d'ordinaire, n'entroit pas en action, & ne recevoit pas le torrent des humeurs, le spasme

ne pourroit qu'augmenter dans les entrailles, & tuer en peu d'heures le malade.

Quand elle se fixe sur le diaphragme, ou dans des parties qui participent, ou concourent le plus immédiatement à son action, le malade meurt suffoqué, après avoir éprouvé les plus fortes angoisses. *Dolor lumborum si transit ad caput, convulsivo modo crudeliter necat,* dit Duret; *si vero aduncis, veluti unguibus viscera circumplectitur, piscarii retis modo, quod nominatur griphos, inflammationem icterosque parit.*

LXXXIV. OBSERVATION.

Un homme, âgé de trente-cinq ans, fut affligé, pendant plusieurs semaines, d'un mal de gorge, pour lequel il employa inutilement toutes les especes de gargarisme. A ce mal de gorge succéda un étouffement, qui fut suivi quelques jours après, d'une attaque de goutte aux deux piés. D'abord l'effort ne se porta qu'à un seul: l'étouffement ne fit que diminuer, mais quand les deux furent entrepris, il cessa absolument.

Il est clair que l'effort d'action n'avoit pas une détermination fixe ; la nature étoit, s'il est permis de parler ainsi, errante. Le malade pensa payer bien cher cette espece d'incertitude où elle se trouva ; il étouffoit, parce que le diaphragme étoit l'aboutissant de l'effort d'action. Comme le spasme a des degrés, s'il eût été porté plus loin dans cet organe, il auroit causé la mort ; ou bien, si le diaphragme fût resté longtems dans cet état de spasme, il auroit couru le risque de mourir asthmatique: c'est ainsi que périt un homme, dont Duret rapporte l'observation.

Is autem arthriticus erat, sed ab indignatione irarum conflagravit, suppressa est materia arthritica, inde natum est asthma, quod illum ad exitum præcipitavit, inventum est in ejus cadavere diaphragma tam contumaciter ad convexas jecinoris partes adhærescens, ut sine laceratione avelli non potuerit.

Que ceux qui font dépendre la goutte d'une humeur âcre, qui roule dans le sang, & devient propre à épaissir la lymphe, laquelle étant trop grossiere, ne peut plus enfiler les vaisseaux trop serrés dans les ligamens des articula-

tions, que ces gens-là, dis-je, nous expliquent comment cette humeur peut ainsi se porter dans trois parties successivement, sans laisser aucunes traces dans celle qu'elle abandonne; qu'ils nous disent, après y avoir bien réfléchi, s'il est naturel d'imaginer qu'une humeur trop grossiere, qui n'a pu sortir de l'endroit où elle étoit d'abord arrêtée, qu'après avoir acquis le degré de ténuité néceſſaire pour pouvoir circuler librement; s'il est naturel d'imaginer, dis-je, qu'elle contracte, sur le champ, un nouvel épaiſſiſſement qui l'oblige à s'arrêter, & lui faſſe cauſer le gonflement des parties où elle ſe dépoſe.

Ce qui a donné lieu à ces idées d'acrimonie & d'épaiſſiſſement, eſt ſans doute l'uſage heureux qu'ont fait du lait des perſonnes affligées de la goutte, qui ſe ſont déterminées à en faire leur unique nourriture. Si, comme on l'enſeigne dans les écoles, le lait ne produiſoit du bien qu'en empâtant & en émouſſant les humeurs âcres, il deviendroit d'une foible reſſource contre la goutte, parce qu'il ſeroit propre à épaiſſir, & que ſuivant l'opinion commune, l'épaiſſiſſement eſt une des mau-

vaiſes qualités de la lymphe qu'il faudroit détruire, pour obtenir la guériſon de la goutte, & en prévenir le retour.

Le lait fait du bien aux goutteux, il ſoulage les mélancoliques, il amortit quelquefois les dartres; mais ces effets peuvent être expliqués d'une maniere plus ſatisfaiſante. L'homme, qui ne ſe nourrit que de lait, évite la réplétion qui ſuit toujours les excès trop communs dans la maniere de vivre ordinaire. Le lait adoucit & calme le mouvement irrégulier des nerfs; il amollit les entrailles; il prévient & détruit la diſpoſition au ſpaſme; la goutte, les dartres & la mélancolie, qui dépendent de cette réplétion & du ſpaſme qu'elle occaſionne, ne doivent pas par conſéquent affliger, ou du-moins elles ne doivent affliger que rarement les perſonnes qui ſe réduiſent au lait pour toute nourriture.

La goutte, conſidérée comme l'effet de la mélancolie, ou de l'empâtement des entrailles, eſt très-ſalutaire, comme je l'ai déjà dit, aux hommes qui ſont nés, ou ont acquis la diſpoſition d'organes propres à la mélancolie. Qu'on ceſſe donc de s'effrayer au ſeul nom de

goutte ; il faut qu'elle arrive quand les entrailles, étant empâtées, la nature est irritée par l'action de quelque cause violente, comme le froid qui saisit subitement, lequel en faisant refouler les humeurs vers les entrailles, augmente l'embarras ; ou bien l'usage immodéré des liqueurs irritantes, qui fatiguent l'estomac & les intestins, & déterminent un spasme violent dans toutes ces parties : l'on y peut joindre toutes les autres causes qui sont propres à exciter de violentes secousses dans le genre nerveux.

La goutte produit le même bien que ces dépôts critiques qui se forment, soit aux extrémités, soit à l'anus, ou bien les parotides, à la fin des longues maladies, telle que la fievre maligne : ceux-ci mettent la vie du malade en sureté ; ils favorisent la coction, le plus souvent leur salut en dépend. De même quand la goutte s'est une fois déclarée, le malade ne court plus aucun risque. *Non ob podagram*, dit Baglivi, *sed quia podagra ad articulos non defluit, moriuntur ægrotantes.*

J'ai dit quand la goutte s'est déclarée, car ces efforts de la nature ne mé-

ritent véritablement le titre d'affection goutteuſe, que quand les articulations ſont bien entrepriſes. S'ils ſe portent ſur d'autres parties, ils prennent la forme des maladies qui les affectent, ſe nomment vraie ou fauſſe péripneumonie, quand c'eſt le poumon qui devient malade; hépatide, quand c'eſt le foie, & ainſi des autres.

La goutte eſt moins à craindre que ces différentes maladies, parce que l'effort d'action occupe une partie qui eſt moins eſſentielle à la vie, & n'eſt pas environnée de ces plexus qui rendent ſi dangereuſe la trop vive action des principaux organes. Il faut pour que la goutte arrive, que la nature jouiſſe d'une ſorte d'aiſance dans ſes mouvemens: ſes oſcillations doivent être étendues, & nullement reſſerrées; autrement toute la ſcene ſe paſſeroit aux entrailles, ou dans les parties voiſines.

LXXXV. OBSERVATION.

J'ai connu un homme qui étoit né ſujet à la goutte: il en avoit eu les premieres attaques à l'âge de trente ans: il vivoit avec peu de ſobriété: il buvoit ſur-tout beaucoup de vin: vers

cinquante ans, il eut un vomiſſement de ſang qui le conduiſit aux portes de la mort; il reſta languiſſant pendant quelques mois, & mourut d'une ſeconde hémorrhagie.

Le premier vomiſſement fut l'effet de quelque ſpaſme violent, qui reſſerra les mouvemens de la nature, détourna des extrémités le courant des oſcillations, & détermina l'effort vers l'eſtomac: le torrent des humeurs s'y étant porté, le ſang qui s'y épancha, forma la matiere du vomiſſement. Cette premiere fauſſe marche de la nature en amena une ſeconde, ou pour mieux dire, la nature affecta un penchant vers cet organe, il en réſulta un ſecond vomiſſement, qui précipita le malade au tombeau: cette obſervation ne prouve-t-elle pas que ces différentes maladies ſont l'effet d'un violent effort que fait la nature, pour évacuer une ſurcharge d'humeurs qui la gêne?

L'on conçoit aiſément, d'après cette maniere de conſidérer la goutte, pourquoi les femmes n'y deviennent ſujettes, que quand elles n'ont plus leurs regles, ou qu'elles ſont ſupprimées. Le flux périodique qui conſtitue les regles,

emporte toute la masse des humeurs qui fait la matiere de la mélancholie : conséquemment la goutte qui dépend de son existence dans les entrailles, ne peut s'établir.

Quand l'évacuation ne se fait plus, le superflu des humeurs forme une réplétion, d'où naissent toutes les especes de maladies, que produit la mélancholie : les femmes par conséquent, qui ne sont pas réglées, ou qui éprouvent des suppressions, peuvent avoir la goutte. *Mulier*, dit Hippocrate, *non laborat podagrâ, nisi menses ei defecerint.* « Une femme n'est pas affligée de » la goutte, à moins que ses regles ne » lui manquent«. J'ai connu des femmes, qui n'étant pas réglées, étoient sujettes à la goutte ; j'en ai connu d'autres, qui avoient des hémorrhoïdes : elles jouissoient d'ailleurs d'une fort bonne santé.

Par rapport au traitement de la goutte, un accès en regle, celui, par exemple, où la partie est gonflée, rouge, & douloureuse, n'exige l'usage d'aucun remede : celui des purgatifs devient non-seulement inutile, mais il peut être dangereux, par l'impression

qu'ils font fur les entrailles ; ils peuvent y rappeller l'action & la faire dégénérer en fpafme.

Il n'en eft pas ainfi de ces accès de goutte vague, qui n'ont pas un fiége fix & déterminé : ces accès font ceux d'une goutte bâtarde : les purgatifs peuvent être falutaires dans cette efpece goutte, comme l'émétique eft un fpécifique dans certaines fauffes pleuréfies. J'ai donné plufieurs exemples de cette goutte bâtarde.

CHAPITRE VI.

De la Phthifie pulmonaire.

AN phthifi ultimum gradum nundum affecutæ aquæ cauterienfes, vulgò LX. Thèfe, 1760.
Cauteres? « Les eaux de Cauteres peuvent-elles guérir la phthifie qui n'eft pas encore parvenue au dernier degré » ?

L'auteur penfe que la phthifie eft caufée par la foibleffe & la trop grande tendreté des vaiffeaux pulmonaires, par une conftitution épaiffe & âcre des humeurs : ces caufes empruntent un nou-

veau degré de force de la suppression de quelque évacuation naturelle, de l'usage des alimens âcres, des passions, d'un air trop froid, ou trop chaud, ou d'un air chargé de miasmes nuisibles.

Il résulte des expériences faites sur les eaux de Cauteres, qu'elles contiennent les principes propres à fortifier les vaisseaux, à atténuer les liqueurs épaissies, à adoucir & à empâter les âcres : elles fortifient à raison du fer dont elles sont imprégnées : le savon qu'elles contiennent, atténue, elles adoucissent par la vertu de leurs principes balsamiques : elles aident la coction & l'excrétion des humeurs épanchées : elles détergent & amollissent les lévres des ulceres ; elles enlevent tout ce qui peut former obstacle à la circulation ; elles favorisent jusqu'au développement de nouveaux vaisseaux, & elles aident à les réunir. L'Auteur recommande de joindre à l'usage des eaux celui du lait, & celui du cheval. Beaucoup de gens vont se guérir à Cauteres.

XLI. Thèse. 1761. *An phthisi pulmonali idiopathicæ præcavendæ parca sed frequens sanguinis missio?* « Des petites saignées souvent répé-

» tées, ne sont-elles pas efficaces pour
» prévenir la phthisie pulmonaire » ?

L'auteur fait dépendre la phthisie de la mauvaise disposition des poumons; il dit que le poumon, ne se développant & ne se fortifiant pas dans la même proportion que les autres parties du corps, la circulation du sang s'y trouve gênée, & que cet organe ne peut travailler qu'imparfaitement la matiere qui doit former le sang. Il croit que c'est de ce travail imparfait que naissent les obstructions lymphatiques & sanguines.

Les signes qui doivent faire craindre la phthisie sont une poitrine étroite, des épaules élevées, des fluxions habituelles à la tête; on peut ajouter des fibres lâches & foibles dans les uns, roides & fines dans les autres, avec des humeurs âcres & visqueuses : la phthisie est encore à craindre dans les personnes qui ne peuvent parler long-tems avec vivacité, que leurs joues ne deviennent rouges, & qu'elles ne crachent des filets de sang, ou bien qui, après avoir couru, on chanté, sont hors d'haleine, dans les personnes enfin que le moindre froid enrhume.

L'objet principal doit être de diminuer la pléthore, pour prévenir, ſoit l'hémophthiſie dans ceux qui ont les fibres roides & fort minces, & les humeurs âcres, ſoit les tubercules dans les perſonnes dont les fibres ſont trop relâchées, & les humeurs épaiſſes & viſqueuſes.

L'auteur croit qu'il eſt utile de recourir à l'uſage du lait dans les cas de rigidité & d'acrimonie : il a confiance, pour prévenir les empâtemens en la racine d'ænula campana, dans le ruta muraria, la véronique, le calamenta, le marrhube blanc, le camphre, l'eau de chaux, les eaux de Cauteres, l'hépar ſulphuris, les pilules balſamiques de Morthon, le cheval & le carroſſe.

XLII. Thèſe. 1751. *An ulceribus pulmonum ſuffumigium è balſamis ?* « La vapeur des baumes » conduite dans les poumons, peut-elle » être de quelque utilité pour en guérir » les ulceres ?

L'auteur admet un grand nombre de cauſes de la phthiſie ; telles ſont la foibleſſe des vaiſſeaux, l'acrimonie des humeurs, la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle, comme les regles, les hémorrhoïdes, les lochies, la ſueur

& d'anciens ulceres, une mauvaiſe conformation, & les virus. Les vaiſſeaux ſe déchirent, le ſang s'épanche & croupit : il ſe pourrit enſuite & acquiert une qualité rongeante ; il en arrive un crachement de ſang que ſuivent tous les accidens de la phthiſie : on a employé bien des moyens pour guérir cette maladie, mais il en eſt très-peu qui aient été ſuivis de ſuccès.

Un bon air eſt d'une grande efficacité pour prévenir & guérir la phthiſie ; il doit être pur, bien ouvert, & exempt du mélange de toutes ſortes de vapeurs. Morthon & Galien, dit l'Auteur, en ont reconnu l'utilité. Riviere a vû des malades affligés de phthiſie ſe guérir, en reſpirant un air pur : l'air chargé de la vapeur du baume de la Mecque & autres, eſt très-ſalutaire : ces ſuffumigations ſont excellentes pour dégorger les ſinus, détruire les catharres, & déterger les ulceres des poumons : par-là elles deviennent propres à guérir la phthiſie, où il eſt néceſſaire de déterger & conſolider : elles produiſent ce bon effet, en s'appliquant & en agiſſant immédiatement ſur la partie malade.

REMARQUES.

Sthaal, ſans doute, ne conſidéroit pas un accès de goutte, comme une maladie dangereuſe qu'il fallût prévenir : ce ne pouvoit être cette maladie qu'il avoit en vûe, quand il faiſoit ſaigner quelques-uns de ſes malades à chaque équinoxe : il ne devoit pas redouter davantage le flux hémorrhoïdal, qui eſt d'autant plus ſalutaire, qu'il ſert à déſemplir les vaiſſeaux qui ſouffrent tout l'engorgement : la mélancolie a des effets plus terribles ; ce ſont ceux-là que devoit craindre Sthaal.

Il n'en eſt pas de plus effrayant que le crachement de ſang, qui bien ſouvent dégénere en ulcere du poumon. Les ſouffrances qui précédent la mort, dont eſt toujours ou preſque toujours ſuivie la phthiſie, ſont ſi longues & ſi cruelles, que la mort la plus prompte n'a rien de ſi horrible pour celui qui doit en périr victime. Cette maladie eſt ſans doute celle que Sthaal cherchoit le plus à éviter. Je ſuis d'autant plus porté à le juger ainſi, que ce Médecin propoſe la ſaignée, comme un moyen propre à en empêcher la naiſſance.

Il regarde la phthiſie comme l'effet d'un puiſſant effort que fait la nature, pour évacuer le ſuperflu des humeurs, dont elle eſt opprimée: le crachement de ſang, n'arrive, que parce que l'effort, au lieu de ſe porter aux extrémités, ou à l'anus qui eſt le ſiége des hémorrhoïdes, ſe dirige tout entier vers le poumon, lequel reçoit le torrent des humeurs, & devient une voie d'excrétion; lui ſeul eſt, pour ainſi dire, en action.

Il eſt dans la durée de la vie un âge où cette direction d'effort eſt en quelque ſorte naturelle, & où elle eſt par conſéquent le plus à craindre. Hippocrate a obſervé que c'eſt l'intervalle compris entre la dix-huit & la trente-quatrieme année. A dix-huit ans, l'accroiſſement eſt à-peu-près fait chez la plus grande partie des hommes: la nature cherche donc moins à ſe développer; elle a moins de tendance vers les parties ſupérieures: les oſcillations ſont moins étendues, leur aboutiſſant eſt moins éloigné, la poitrine conſéquemment eſt ſujette à devenir à cet âge le terme des efforts de la nature.

Ces efforts pour évacuer, *niſus eva-*

cuatorii, ſont d'autant plus à craindre, que la crue étant faite à cet âge, la maſſe des humeurs devient plus abondante, & la ſurcharge plus certaine. Ce ſuperflu eſt peut-être propre aux perſonnes nées de parens qui ont une grande diſpoſition à la mélancolie.

Un enfant qui a eu des ſaignemens de nez, des enchifrenemens, des fluxions, des écrouelles, doit, quand il eſt parvenu à l'âge dont il eſt queſtion, être plus expoſé que tout autre au crachement de ſang & à la phthiſie qui en dérive.

Ces maladies ſont familieres aux enfans des mélancoliques. J'ai vû périr phthiſique à l'âge de dix-neuf ans un jeune homme né d'un pere & d'une mere mélancoliques : le pere a toutes les tracaſſeries des entrailles propres à la mélancolie : la mere a un enchifrenement habituel, qui quelquefois eſt remplacé par des varices hémorrhoïdales ou par des douleurs de poitrine, ſouvent accompagnées de crachement de ſang.

Mead rapporte, qu'un Médecin Anglois qui avoit vû beaucoup de malades, lui avoit dit, qu'il avoit obſervé que

que les hommes, qui dans leur enfance, avoient eu des écrouelles, étoient les plus ſujets à la conſomption pulmonaire ; j'ai connu un homme qui mourut d'une ſuppuration au poumon, après avoir été tourmenté de la goutte pendant douze ans : il étoit frere de l'homme goutteux, qui termina ſes jours par un crachement de ſang.

Je ſuis dans l'opinion que les écrouelles procédent d'un embarras des entrailles, qu'elles ſont l'effet d'un travail qui ſe fait dans ces parties, dont l'effort va aboutir aux glandes de la tête & du col. Cette induction ſe tire de l'efficacité des purgatifs pour les guérir.

Il me paroît que la phthiſie dépend de la même cauſe que la goutte, les hémorrhoïdes & les dartres. C'eſt la mélancolie, ou la réplétion du ventre, qui en eſt la ſource : Sthaal a donc raiſon de regarder la ſaignée comme un préſervatif contre la phthiſie.

Que les perſonnes qui voudront élever des doutes ſur cette vérité importante, ſe donnent la peine de réfléchir ſur les accidens qu'éprouvent ceux qui ſont menacés d'une phthiſie pro-

chaine, ils se convaincront que cette opinion n'est pas hasardée; elle est fondée sur le rapport qu'ont ces accidens avec ceux qui accompagnent un appareil de goutte : ils ne sont d'abord que les tracasseries qui s'observent dans la mélancolie.

Les malades sont dans l'abattement; ils sont foibles, inactifs; ils conservent peu de goût pour la société ; ils ont beaucoup de tristesse, ils s'ennuient sans cesse ; les vents les tourmentent; ils ont des langueurs d'estomac; leurs digestions sont lentes, imparfaites & fort incommodes. Ils vont difficilement à la garde-robe; ce qui les oblige de contracter l'habitude des lavemens : quelques-uns ont des sueurs froides, qui reparoissent à des tems plus ou moins éloignés; d'autres ressentent des douleurs dans différentes parties du corps : quand enfin l'effort qui n'avoit pas encore une détermination fixe, va aboutir au poumon, c'est alors que commence la toux, l'oppression, la difficulté de respirer, les tiraillemens de poitrine, les crachemens de sang, qui sont bien-tôt suivis d'une suppuration au poumon.

Hæmophthisim nunquam non antecedit extremorum, præsertim pedum frigus, lassitudo, flatus in abdomine, alvi astrictio, pectoris oppressio, & difficilis respiratio. Hoffman.

Dans le tems de la suppuration, & dans celui qui a précédé, il y a un spasme général, ou si l'on aime mieux, un état d'effort, qui naît de la gêne, ou de l'embarras dans lequel se trouve la nature : c'est ce spasme qui cause tous les accidens, dont j'ai fait l'énumération : il occasionne aussi la maigreur extrême qui existe dès le tems même de l'affection purement mélancolique. Elle est augmentée par la suppuration, parce que le torrent des humeurs, & par conséquent le suc nourricier se porte en abondance & avec une sorte d'impétuosité au poumon, qui après l'avoir converti en pus par sa vive action, lui sert de voie d'excrétion.

Puisque les premiers symptomes d'une phthisie menaçante, sont les mêmes que ceux d'une affection mélancolique, il faut croire que les personnes les plus exposées à la mélancolie sont celles qui sont nées avec une dis-

position d'organes propre à la mélancolie : tels sont ceux qui sont issus d'un pere ou d'une mere mélancoliques ; mais les risques sont plus grands, & cette maladie se déclare plus promptement, quand ils ont l'un & l'autre cette disposition : c'est ce qui est prouvé par l'observation de ce jeune homme, qui mourut phthisique à l'âge de dix-neuf ans.

Quand au contraire, cette disposition n'est propre qu'à l'un des deux, la phthisie, si elle vient, se manifeste plus tard : elle peut tarder encore longtems à se déclarer, quand quelque organe attire nécessairement à lui l'action, & empêche que le méchanisme propre à la suppuration du poumon, ne s'établisse aussi promptement qu'il pourroit le faire.

Il suit de-là, que la phthisie ne doit pas avoir une marche aussi rapide chez une femme, que chez un homme : le jeu de l'organe destiné à l'évacuation des regles, en retarde les progrès : c'est un fait prouvé par l'observation; il y a eu des femmes qui sont mortes pulmoniques, lesquelles quand elles sont devenues grosses, n'ont pas eu pen-

dant tout le tems de leur grossesse, le moindre ressentiment de douleur à la poitrine; la suppuration elle-même a été suspendue chez quelques-unes.

LXXXVI. OBSERVATION.

Hoffman rapporte l'observation d'une femme, dont les regles se supprimerent en grande partie par l'effet d'une grande peur; à chaque révolution elle crachoit le sang: étant devenue grosse, le crachement de sang s'arrêta; il reparut après l'accouchement, sa santé n'en souffrit aucune altération.

L'on a remarqué que les femmes affligées de cette maladie, desiroient & se livroient avec ardeur aux plaisirs de l'amour: n'en cherchons pas la cause dans l'âcreté des humeurs; les nerfs dépouillés de leur mucus, & pour ainsi dire, à nuds, sont dans une tension excessive: le centre phrénique doit être par conséquent d'une sensibilité extrême, par cela même les passions ont beaucoup de prise sur les femmes: cette vive ardeur ne seroit-elle pas aussi l'effet d'un instinct, qui appercevroit dans le fruit des plaisirs (la grossesse) un

soulagement aux maux qui l'accablent.

La disposition à la phthisie est donc la disposition à la mélancolie ; il peut donc exister des familles, dans lesquelles cette maladie soit héréditaire, ainsi que la goutte, la pierre, les hémorrhoïdes & les dartres : elles sont toutes l'effet d'un travail auquel se livre la nature, pour évacuer le superflu des humeurs qui la gêne ; l'effort de ce travail va aboutir chez les uns aux articulations, ou à la peau, chez les autres au rein, chez quelques-unes enfin au poumon.

Fit refluxus ejusdem humoris melancholici, dit Duret, *in venas mezeraicas, indeque excitantur hæmorrhoides, quibus homines vindicantur ab infinitis symptomatibus : sanguinis fæculenti in hepar refluxu fit schirrus, unde hidrops ; aliquando in pulmones refluit, unde tabes, aliquando in latus, unde pleuritis, aliquando in cerebrum, unde melancholia.*

La tendance naturelle de l'action vers les différens organes, est donc ce qui forme, dans chaque individu, la disposition à ces diverses maladies : n'est-il pas naturel que des peres communiquent à leurs enfans celle qu'ils ont eux-mêmes ?

Je vais remettre ſous les yeux l'aphoriſme, où Hippocrate dit que quand on ſe propoſe la guériſon d'anciennes hémorrhoïdes, il faut au moins en laiſſer une ouverte, parce qu'autrement on coureroit les riſques de les voir remplacées par l'hydropiſie, ou la phthiſie. *Hæmorrhoides curanti diuturnas, niſi una ſervata fuerit, periculum eſt ne hydrops ſuperveniat aut tabes.*

Cet aphoriſme, fruit de l'obſervation d'Hippocrate, ne prouve-t-il pas que l'embarras des entrailles eſt la vraie cauſe de la phthiſie, puiſqu'il eſt vrai que les hémorrhoïdes en dépendent ?

La phthiſie peut être déterminée par des cauſes accidentelles ; c'eſt-à-dire, qu'un homme né avec une diſpoſition à la mélancolie, ou un embarras des entrailles, peut devenir phthiſique, quoique l'action chez ce même homme naît par une tendance naturelle vers la poitrine.

Les cauſes accidentelles ſont toutes celles qui peuvent, à raiſon de l'irritation qu'elles cauſent, attirer tout l'effort au poumon ; ce ſont pour le dire en un mot, toutes les cauſes de rhume.

Hippocrate & tous les Médecins ont obſervé que le vent du nord eſt l'ennemi des poumons; il cauſe la toux &produit l'enrouement:ce vent eſt froid & ſec, il n'eſt donc pas étonnant qu'il puiſſe occaſionner des rhumes : il ſaiſit & gêne l'action de l'organe extérieur ; par-là il fait refouler la maſſe des humeurs vers l'organe intérieur, porté & précipité dans les poumons, il les irrite, eux & toutes les parties qui ſe trouvent ſur ſon paſſage ; il y détermine un effort d'action, qui, ſuivant qu'il eſt plus ou moins conſidérable, les met dans un état inflammatoire ; quelquefois le crachement de ſang ſurvient; mais lui ſeul peut dégorger la partie & prévenir la gangrene & la ſuppuration.

Cet effet le rend ſalutaire : il ne faut pourtant pas qu'il ſoit trop abondant, ni qu'il dure trop long-tems; car il ſeroit d'un mauvais préſage ; il déſigneroit un abord exceſſif des humeurs vers ces parties : en un mot les grandes hémorrhagies pulmonaires ſont dangereuſes ; il eſt à craindre que le poumon qui s'imbibe facilement, ne conſerve pas aſſez de force & d'énergie

pour évacuer toute la maſſe qui y aborde & l'infiltre.

Les trop fortes déclamations ſont une cauſe très-fréquente des rhumes & des crachemens de ſang. Ils peuvent naître encore d'un air froid qui ſaiſit au ſortir d'un lieu très-échauffé ; ou après avoir fait un exercice violent, ou après avoir bû des liqueurs fortes capables d'animer la machine & d'exciter le jeu des nerfs. Il produit à l'extérieur un ſerrement ſubit, & dans les poumons une irritation, qui en excitant leur action, y fait aborder le torrent des humeurs repouſſées au-dedans par le ſerrement de la peau.

Une cauſe de la phthiſie qui n'eſt pas accidentelle, & qui cependant peut n'être pas héréditaire, c'eſt l'*étroiteſſe* de la charpente oſſeuſe qui forme le contour de la poitrine & ſert à renfermer les poumons ; le poumon ſe trouve gêné dans le petit eſpace qu'elle lui laiſſe ; cette gêne tient lieu de cauſe irritante : il eſt peu de perſonnes, qui avec cette conſtruction, évitent la pulmonie.

Lorſque parvenues à l'âge, où la crue eſt parfaite, elles deviennent ſujettes à

cette abondance d'humeurs, qui oblige la nature à de violens efforts, pour détruire l'embarras qu'elle lui cause, le poumon devient nécessairement chez ces personnes, le terme aboutissant des oscillations; il reçoit par conséquent le torrent des humeurs.

Pour qu'il ne manque à l'opinion que j'embrasse rien de ce qui peut en établir l'évidence, j'observerai que la phthisie se déclare vers l'âge où la nature commence à changer l'ordre de ses mouvemens : elle arrive dans le tems où le ventre commence à devenir plus sujet à ces surcharges, qui mettent la gêne dans l'action des différens organes qu'il contient.

Une sévere discussion des principes que j'établis sur la cause de la phthisie, devient bien intéressante : leur évidence étant bien démontrée, il en doit résulter les plus grands avantages pour l'humanité; ils sont une espece de fanal, à la lueur duquel les Médecins peuvent marcher avec plus de sureté, & s'ouvrir des routes moins ténébreuses, pour le traitement de cette cruelle maladie. Examinons la méthode à laquelle ils conduisent.

La réplétion du ventre, le ſpaſme qni accompagne les efforts de la nature, la tendance de l'action vers le poumon, ſont les trois principaux objets qui doivent fixer l'attention du praticien. La réplétion exige que l'on évacue; la ſaignée peut donc être utile pour prévenir la phthiſie, le ventre ſupporte tout l'embarras, il eſt l'endroit ſurchargé. La ſaignée doit donc être pratiquée aux veines qui peuvent le mieux dégager les entrailles : la ſaignée du pied peut donc être préférable à celle du bras; mais l'effuſion la plus utile ſeroit celle qui ſe feroit par les hémorrhoïdes, il faudroit eſſayer de les ouvrir par le moyen des ſangſuës.

Illa quoque anniverſaria hæmophthiſis, necnon quæ ex hæmorrhoidali fluxu manante proficiſcitur, inferre ſolet circa tempus anni recursûs, rhumaticos in pectore dolores junctos cum ſanguinis ſputo, habetur hinc à minus peritis morbus haud rarò pro pleuritico, ſed ſecta in pede vena & provocato ſic hæmorrhoidum fluxu, non modo ſanguinis expuitio, & reliqua pathemata ſimul & ſemel ſolent conquieſcere. Hoffman.

Nous avons rapporté l'obſervation

d'une femme, qui étant devenue ſujette au crachement de ſang, en fut préſervée par l'application des ſangſuës.

Le moyen le plus sûr de détruire le ſpaſme ou de calmer, eſt de recourir à l'uſage des préparations d'opium : il ne faut donc pas négliger de les employer, quand les ſymptomes précurſeurs de la phthiſie, ont commencé à ſe manifeſter : notre méthode quadre aſſez bien en cela avec la pratique reçue, dans laquelle on fait uſage des pilules de Cynogloſſe; mais j'oſe dire qu'elles ſont conſeillées dans d'autres vûes.

Le ſpaſme indique encore le régime le plus adouciſſant, & rend néceſſaire l'uſage des alimens, dont la digeſtion ne demande pas de grands efforts de la part de la nature : les farineux ſont ceux qui paroiſſent les plus propres à ſatisfaire à ces deux indications; dumoins les eſtomacs foibles des peuples du Midi s'en accommodent très-bien. Pris en petite quantité, ils ne peuvent fournir une maſſe alimentaire qui exige de grands mouvemens de l'eſtomac, & qui en le diſtendant repouſſe le diaphragme en en-haut vers les poumons;

d'ailleurs le suc qu'ils fournissent, est très-doux & n'a rien d'irritant.

L'aliment que l'expérience a démontré être le plus salutaire & le mieux convenir à un homme menacé de phthisie, est le lait : il est propre à calmer le spasme, à en empêcher même le retour par la souplesse qu'il met dans les entrailles : il amollit les nerfs & les rend moins irritables : il est bon d'ajouter que ceux qui n'usent que de lait, sont moins exposés à la réplétion, d'où naissent les crachemens de sang & les autres accidens précurseurs de la phthisie.

Que le sort d'un homme né avec la disposition à la phthisie est déplorable ! Pour peu qu'il s'écarte du régime que je viens d'indiquer, il s'expose de nouveau au danger d'éprouver les accidens de cette maladie toujours mortelle : cette gêne seroit-elle éternelle pour lui ? Tout le danger naît du penchant que la nature a de diriger ses efforts vers la poitrine. Enfin, ne reste-t'il pas quelque espérance de lui faire prendre une autre pente ? Ne pourroit-on pas essayer de lui en donner une nouvelle ; c'est la troisieme indication?

L'exemple des femmes, chez qui la ſuppuration a été ſuſpendue dans le poumon pendant leur groſſeſſe ; celui des hommes, qui ont ceſſé de cracher le pus, parce qu'ils ont été attaqués de gonorrhées, dont l'écoulement étoit abondant ; l'exemple de cet homme enfin, qui fut délivré d'une douleur de tête qui le tourmentoit depuis ſon enfance, par un petit écoulement fiſtuleux, qui s'établit à l'anus ; tous ces exemples peuvent faire regarder la choſe comme poſſible.

Il eſt plus que vraiſemblable, que s'il étoit poſſible de faire agir continuellement l'organe extérieur, l'on parviendroit à empêcher que les traînées d'oſcillations ne ſe dirigeaſſent vers le poumon, & qu'elles n'entraînaſſent avec elles le torrent des humeurs : pour ſe convaincre que c'eſt le poumon, qui eſt, pour ainſi dire, le terme aboutiſſant de toutes les forces de la nature, c'eſt que de toutes les femmes phthiſiques, il n'en eſt pas une qui ſoit bien réglée ; au contraire, la phthiſie chez elles eſt preſque toujours la ſuite de la ſuppreſſion des regles.

L'exercice du cheval met en action

toutes les parties qui constituent l'organe extérieur ; savoir, le tissu cellulaire qui enveloppe tout le corps, & les organes musculaires : cet exercice peut donc mettre à l'abri de la phthisie : l'observation l'avoit appris à Sydenham, qui a écrit que l'équitation est aussi souveraine contre la phthisie, que le quinquina est efficace contre la fievre intermittente.

Ubi oscillatio morbosa, inclinant omnia oscillando solida & fluida etiam ; sed per consensum solidorum, quare contraria oscillatio procuranda à Medico, non quidem per sirupos & nugi vendula præscripta, sive receptulas potiuncularum, ut rudes indoctique faciunt, aliud enim facere nesciunt, sed pro diversitate oscillationis & partium in quibus varia methodo ab affecto loco eam divertere, musicâ, saltatione, venatione, navigatione, luctu, nimio sumno, vel nimia vigilia. Baglivi.

Le cautere est encore un moyen très-efficace, pour empêcher la phthisie : il produit cet effet salutaire, en fournissant un égoût au superflu des humeurs à mesure qu'il se forme, & une espece d'aboutissant aux mouvemens irréguliers des nerfs.

L'on peut retirer le même fruit de l'application des sangsuës à l'anus : 1°. elles évacuent les humeurs qui causent l'embarras ; 2°. elles irritent & mettent en jeu les parties, où on les applique, elles y appellent l'effort oscillatoire ; en les appliquant plusieurs fois de suite à l'anus, on pourroit faire incliner la nature vers cet endroit, déterminer un flux hémorrhoïdal habituel, qui dégageroit le poumon, & mettroit à l'abri de ses engorgemens.

Il ne faut pas perdre de vûe l'usage des purgatifs ; il convient de les donner, lorsqu'il paroît quelques signes de coction : le lait en procurant la fonte des humeurs, & en diminuant la disposition au spasme, prépare à leur usage ; leur action en est bien moins tumultueuse : au reste, quelques douleurs de colique qui annoncent une forte action des intestins, ne sont pas si redoutables ; le lait peut cependant les prévenir.

LXXXVII. OBSERVATION.

J'ai été chargé de soigner une femme, qui toutes les fois qu'on la purgeoit, éprouvoit à chaque selle qu'elle

rendoit, des douleurs si violentes, qu'elle en perdoit connoissance : je suis parvenu, en suivant cette méthode, à lui faire prendre des médicamens très-actifs, qui la purgeoient sans lui causer la moindre tranchée.

Les purgatifs, sagement administrés, peuvent enlever, comme je l'ai fait voir, le fond de la mélancolie, & éparpiller l'action trop concentrée dans toute la longueur du canal intestinal.

Beaucoup de Médecins osent, d'après Morthon, conseiller le quinquina aux personnes qui sont affligées d'ulceres au poumon. Ce remede, quelque ennemi qu'on le croie de la poitrine, peut cependant être utile dans certains cas : c'est un puissant tonique propre à rappeller l'action dans les organes du ventre, sur lesquels il porte sa premiere impression : il peut conséquemment changer l'ordre des mouvemens de la nature, leur fournir une nouvelle détermination, rétablir l'action de quelques organes engourdis, & les replacer dans leur assiette naturelle.

Mais il ne convient pas dans tous les tems & dans tous les cas, il peut être utile dans le commencement de la

phthiſie, pour les perſonnes qui n'ont pas les nerfs trop ſenſibles & trop irritables. Il eſt des conſtitutions lâches & languiſſantes qui en pourroient peut-être permettre l'uſage.

Sans doute que les eaux de Cauteres ne ſont utiles aux phthiſiques, qu'en procurant une révolution dans l'action ou le mouvement de leurs organes. Ces révolutions ſont toujours accompagnées de mouvemens très-vifs que ne pourroient pas ſoutenir tous les malades.

En un mot, une phthiſie commencée eſt une maladie très-difficile, pour ne pas dire impoſſible à guérir : auſſi ce que j'ai propoſé ſur ſon traitement, ne regarde que la cure préſervative : il en eſt d'une phthiſie bien confirmée, comme du cancer & des nodus qui viennent aux doigts à la ſuite de la goutte : ces maladies ne ſe guériſſent plus quand le noyau eſt formé, elles ſont pour lors idiopathiques. J'entends par noyau formé un dérangement d'organiſation ſurvenu dans la partie, qui n'étoit d'abord que le terme où alloit aboutir l'effort du travail qui ſe faiſoit dans les entrailles. Il s'établit dans cette

partie un ſpaſme qui n'eſt autre choſe qu'une irrégularité d'action; le reſſort s'y concentre & s'y vicie; le ſuc nourricier s'y porte avec affluence. Retenu par l'étranglement & le froncement des nerfs, qui donnent le mouvement à l'organe, il s'épaiſſit & forme les tumeurs ſchirreuſes & les nonus: durci, il devient une cauſe habituelle d'irritation, laquelle entretient le jeu de la portion d'organe qui a conſervé de l'irritabilité; les humeurs qui y abordent ne ſubiſſent qu'une préparation imparfaite; de-là le pus de mauvaiſe qualité; les humeurs ichoreuſes, & l'état de phlogoſe habituel dans les parties où ſe ſont formés ces noyaux.

J'ai déja annoncé, dit l'auteur de la Thèſe des eaux d'Aquitaine, que les eaux de Banniere ſont ſouvent nuiſibles aux affections idiopathiques du poumon. Une femme, après un accouchement, ceſſa d'être réglée, il lui ſurvint un ulcere au poumon, dont elle mourut, & que les eaux de Banniere ne firent que développer: après avoir rapporté d'autres exemples propres à détruire le préjugé en faveur de ces eaux, il s'exprime ainſi. *Plura*

ſuper iis dubitantibus dicenda haberem quæ tacebo, quoniam præjudicium in gratia aquarum Bannieres, quod antiquitatis jure animos excæcabat, jam deletum eſt, ſi quod ego judico.

Une ſuppuration qui ſe fait dans le poumon à la ſuite d'une pleuréſie ou d'une péripneumonie, n'eſt que rarement une maladie idiopathique de ce viſcere, elle n'eſt qu'accidentelle; elle accompagne ou ſuit le travail de la coction, qui ſe fait dans les entrailles ou dans toute la machine: c'eſt ſur cette eſpece de ſuppuration que les eaux & les autres remedes peuvent avoir quelque priſe.

Récapitulation ſur les différens Sujets qui ont été traités dans les quatre chapitres précédens.

La goutte, les hémorrhoïdes, & la conſomption pulmonaire, ſont autant de branches de la mélancolie: je crois avoir ſuffiſamment établi cette vérité dans les chapitres précédens; les preuves que j'en ai données ſont toutes fondées ſur les diverſes obſervations que j'ai eu occaſion de faire dans la pratique; jettons maintenant un coup

d'œil ſur les Anglois, ils nous fourniront peut-être de nouvelles preuves de l'opinion que j'ai embraſſée.

Les Anglois ſont ſujets à ces diverſes eſpeces de maladies, les uns ont la goutte, les autres des hémorrhoïdes, quelques-uns ſont mélancoliques; enfin un grand nombre meurent de conſomption pulmonaire; il s'en trouve même qui ont paſſé par pluſieurs de ces épreuves ſucceſſivement, c'eſt-à-dire qu'ils ont eu la goutte & les hémorrhoïdes en différens tems: ceux qui ſont tourmentés de ces deux eſpeces d'incommodités, ne courent les riſques ni du *ſplen*, ni de la conſomption pulmonaire, elles ont même ſervi à les en délivrer.

Ces faits, dont je me ſuis informé, m'ont été certifiés par des hommes dignes de foi très-éclairés; un de ces hommes avoit eu la goutte & les hémorrhoïdes. Le flux hémorrhoïdal arrêtoit le progrès, ou prévenoit le retour de la goutte: ce même homme m'a raconté que le roi Georges étoit fort incommodé de varices hémorrhoïdales, qui formoient un ſi gros paquet, que l'on a été obligé de les lui

couper; il en résultoit des plaies qui occupoient plus de trois travers de doigt autour de l'anus.

La grosseur des hémorrhoïdes, & l'opération répétée plusieurs fois, prouvent incontestablement que les varices hémorrhoïdales ne dépendent pas de la dilatation des veines qui environnent l'anus; il est plus vraisemblable que c'est le tissu cellulaire & la peau qui forment les sacs dans lesquels est contenue la matiere des hémorrhoïdes. Le roi Georges est mort fort âgé, les hémorrhoïdes l'avoient garanti du splen.

La mélancolie angloise commence ordinairement vers l'âge viril, que j'ai démontré être très-favorable à la formation de la mélancolie; c'est aussi à cet âge que se déclarent les hémorrhoides, la goutte, & la consomption pulmonaire: il y a donc un rapport réel entre toutes ces maladies; disons plus, elles ont une cause commune; elles sont l'effet d'un effort que fait la nature pour détruire l'embarras qui la gêne.

Il me semble que l'on peut conclure de tous ces faits, qu'il périroit beau-

coup moins d'Anglois du ſplen & de la conſomption pulmonaire, s'ils étoient auſſi ſujets que les Allemands au flux hémorrhoïdal, ou ſi la goutte étoit auſſi commune chez eux qu'elle l'eſt en Normandie. Les Anglois naiſſent donc la plupart pour être goutteux ou hémorrhoïdaires, ils ne ſont que mélancoliques, c'eſt la ſource de leurs maux; ce que je dis ici eſt fondé ſur l'obſervation, puiſqu'il eſt vrai que ceux d'entre eux qui ont la goutte, ou un flux hémorrhoïdal, ne ſont affligés ni du ſplen ni de la conſomption pulmonaire; mais pourquoi la goutte & les hémorrhoïdes ſont-elles plus rares en Angleterre, qu'elles ne le ſont, la premiere en Normandie, la derniere en Allemagne.

Ces différentes contrées de l'Europe, l'Allemagne & l'Angleterre entre autres, ſont ſituées au même degré de latitude; leur climat eſt à-peu-près le même, leurs habitans ont une égale diſpoſition à la mélancolie, ils ſont ingénieux, ils ſont braves, ils aiment la guerre également; leurs maladies devroient donc auſſi avoir la même marche, un caractere qui fût le même: les

Anglois devroient avoir, pour le dire en un mot, des hémorrhoïdes comme les Allemands.

Ils meurent plus communément du ſplen & de la conſomption pulmonaire : quelles peuvent être les raiſons de ces différences ? ſeroit-on fondé à attribuer la conſomption à la vapeur du charbon de terre, dont les Anglois font un grand uſage ? C'eſt l'opinion la plus généralement reçue : il faut convenir qu'elle a quelque choſe de ſpécieux ; cependant quand on conſidere que cette maladie eſt peu répandue parmi le peuple Anglois, & qu'elle n'afflige ordinairement que les gens riches & oiſifs ; quand on fait attention que la fumée des poëles uſités chez les Allemands, les expoſe aux mêmes inconvéniens, ſans que cependant ils arrivent, on ne peut pas reſter plus long-tems perſuadé que la vapeur du charbon ſoit la vraie cauſe de la conſomption angloiſe.

Au reſte, je ne cherche que la cauſe déterminante, car la cauſe primitive & eſſentielle eſt l'embarras des entrailles ou la mélancolie; les brouillards épais qui y regnent des mois entiers,

ſeroient

ſeroient-ils cette cauſe déterminante? par rapport à la maladie qui a conſervé le nom de mélancolie, elle eſt, comme toutes les autres, l'effet d'un travail dans les entrailles, mais dont l'effort ne s'étend pas, il ſemble qu'il reſte concentré.

J'ai dit que, pour que la goutte arrive, il eſt néceſſaire que la nature jouiſſe d'une ſorte de liberté dans ſes mouvemens; les oſcillations doivent s'étendre & ne pas être trop reſſerrées; il en eſt de même des hémorrhoïdes, elles paroiſſent à la ſuite de traînées d'oſcillations qui ſe dirigent & s'étendent vers l'anus, cette idée eſt fondée ſur l'obſervation qui ſuit.

LXXXVIII. OBSERVATION.

Une femme, le ſoir d'un jour de purgation, reſſentit de vives douleurs, qui, ayant commencé vers le rein, s'étendirent ſur le côte en en-bas, elles ſe terminerent à l'anus, où ſe manifeſterent quelques varices hémorrhoïdales; les purgatifs ſont très-propres à les déterminer.

Dans la mélancolie tout l'effort ſe borne aux entrailles: les mouvemens

de la nature ſont donc embarraſſés ; ils ſont peu libres ; les oſcillations ſont reſſerrées & ſe concentrent dans le centre diaphragmatique. Quelle cauſe peut occaſionner cette gêne ? ſans doute un ſpaſme conſidérable, lequel n'eſt autre choſe qu'une action forte, mais reſſerrée, de la partie qu'il occupe, ou ſi l'on aime mieux encore, des membranes qui enveloppent cette partie ; car je ſoupçonne que le mouvement ſpaſmodique eſt principalement affecté au ſyſtème membraneux. Ne peut-on pas ajouter qu'elle vient cette gêne d'un penchant trop marqué, d'une habitude qu'a contractée la nature, de diriger ſon effort vers ce centre ; ce penchant affecté, cette grande habitude naiſſent du goût que les Anglois ont pour la méditation ; les cauſes en ſont donc des cauſes morales, relatives à la nature du gouvernement anglois, & à l'eſprit de commerce qui domine chez cette nation.

Ne pourroit-on pas attribuer à la même cauſe la conſomption pulmonaire ? car de cette tendance de l'action vers le centre phrénique conſtante & habituelle, il doit réſulter une ſorte

d'état ſpaſmodique pour le diaphragme, il doit être dans une élévation continuelle, par laquelle il reſſerre les poumons, & empêche leur développement : s'il ſurvient l'action d'une cauſe extérieure, telle que le froid cauſé par le vent du nord-eſt, la poitrine doit ſe prendre, & devenir le terme aboutiſſant de l'effort des entrailles.

La mélancolie & la conſomption angloiſes dépendent d'un concours de cauſes morales & phyſiques : ces dernieres agiſſent preſque ſeules chez les Allemands ; moins occupés du commerce & peu livrés aux méditations ſur leur gouvernement, l'action de leurs entrailles, quoique plus forte que chez les peuples méridionaux, eſt cependant libre & peut s'étendre ; de-là la fréquence des hémorrhoïdes.

Le ſpaſme qui accompagne un accès de mélancolie, eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il jette dans l'engourdiſſement : le ſentiment s'émouſſe chez les hommes qui l'éprouvent, ils perdent juſqu'à celui de leur exiſtence ; la vie n'a plus pour eux aucuns charmes, elle leur devient à charge : pleins de

dégoût pour elle, ils se donnent la mort; telle est la cause du suicide devenu si fréquent en Angleterre.

Il est des constitutions d'air propres à produire la goutte & les hémorrhoïdes; ce sont celles qui resserrent la peau, font refouler les humeurs au-dedans, & y déterminent l'action. Les entrailles étant surchargées, la nature fait effort pour les dégager; il en naît un spasme, qui permet cependant que les oscillations s'étendent, chez les uns aux articulations, à l'anus chez les autres; mais ce même effort se concentre dans les entrailles chez les mélancoliques, & produit cet engourdissement ou cet état de mal-aise qui fait desirer la mort.

La constitution d'air propre à déterminer un accès de goutte chez les uns, peut donc porter les autres au suicide. Il est d'observation que les accidens de la mélancolie angloise augmentent, quand le vent souffle du côté du nord-est; c'est ce qui l'a fait appeller le vent des pendus.

Voyons quelle est la situation respective de l'Angleterre; elle a à son nord-est la mer d'Allemagne, le commence-

ment de la mer Baltique, le Danemarck & la Norwege; ces diverſes contrées ſont très-froides : le vent qui en vient doit donc l'être auſſi, & propre par conſéquent à donner un accès de goutte, & à augmenter le ſpaſme de la mélancolie : il peut donc arriver que beaucoup de gens ſe donnent la mort quand le vent vient de ces parages. *Pathemata, quæ hypocondriacos tam graviter exercere ſolent, forti frigore invaleſcunt, quia à ſpaſmodica partium ſtrictura proveniunt.* Hoffman.

L'air chaud, comme il étend plus l'action, & qu'il facilite davantage le jeu de l'organe extérieur, doit apporter quelque adouciſſement à l'état des mélancoliques; ne ſoyons donc pas étonnés ſi des voyages faits en France, & ſur-tout dans les provinces méridionales, calment les ſouffrances des Anglois, & s'ils leur donnent une nouvelle exiſtence. L'air y eſt calme, & le ciel toujours ſerein; la nature y trouve plus de facilité à ſe développer; elle pouſſe plus au-dehors : rien d'ailleurs ne les porte à la méditation dans ces pays là. Le peuple, qui y eſt fort enjoué, leur donne l'exemple de la diſſi-

pation & des exercices ; ils perdent donc inſenſiblement le goût des ſpéculations, & s'exercent beaucoup. Ce changement dans le moral, pourroit ſeul diminuer, s'il ne la détruiſoit pas, leur diſpoſition à la mélancolie.

La nature du climat, dans lequel vivent les Anglois, les diſpoſe à la mélancolie. Chez eux l'action a une tendance naturelle vers l'organe intérieur ; de cette tendance d'action il réſulte plus de force & plus de ſenſibilité dans cet organe, qui les rendent plus voraces & plus méditatifs que les peuples méridionaux de l'Europe.

La nature du gouvernement Anglois, & l'eſprit de commerce qu'ils ont, ajoute à la nature du climat. Ce ſont toutes ces cauſes, tant phyſiques que morales, qui leur préparent une vie pleine d'amertume & de ſouffrance.

Si les Anglois veulent prévenir ces ſuites funeſtes de la mélancolie, ils doivent être ſobres; *nam laborioſæ vigiliæ & choleræ torminaque adſunt viro inſaturabili ſyracides.* Ils doivent s'occuper d'exercices qui entretiennent le jeu de l'organe extérieur; telles ſont l'équitation & la paume. L'hiſtoire qui ſuit

peut être un exemple de l'utilité de la vive action de cet organe, pour détruire les effets d'un travail forcé.

LXXXIX. OBSERVATION.

Un homme, âgé de trente ans, plein de ſagacité, & doué d'une imagination vive, a eu l'enfance & la jeuneſſe les plus orageuſes. Depuis l'âge de vingt ans ſon tempérament s'eſt fortifié, & ſa ſanté, quoique délicate, eſt beaucoup meilleure. Cet homme aime beaucoup le travail; quelquefois il lui arrive de s'y livrer avec trop d'ardeur & d'opiniâtreté. Les ſuites de ces excès ſont un tremblement de tous ſes membres, & une foibleſſe extrême, qui, à la vérité, ne ſont que paſſagers. Ce qui lui réuſſit le mieux, pour ſortir de cet état d'anéantiſſement, ſont des promenades longues & forcées. Quoiqu'il les faſſe immédiatement après ſon travail, il n'en eſt pas moins aſſuré de recouvrer toutes ſes forces.

Cet exemple prouve combien ſont dangereux ces lieux d'aſſemblée, qui, par l'oiſiveté qu'ils occaſionnent, ſont la ſource des maux dont eſt empoiſonnée la vie de beaucoup d'Anglois. Ils doi-

vent regarder comme très-pernicieux, l'uſage des liqueurs fortes, qui ne font qu'aigrir leurs maux, loin de les adoucir : l'opium leur ſeroit mille fois plus ſalutaire. Qu'ils méditent moins enfin, ou du-moins qu'ils faſſent uſage de l'antidote du mal que cauſent les longues méditations, qui eſt l'exercice du corps, leur ſanté en ſera moins altérée.

Les ſaignées faites aux équinoxes, les cauteres, les longs voyages dans les pays chauds, l'application des ſangſues, l'uſage des choſes calmantes & adouciſſantes, ſont tout ce qu'il y a de plus efficace pour empêcher le progrès de la mélancolie, ou pour la prévenir quand on en eſt menacé.

La Morale fait de l'oiſiveté la mere de tous les vices ; la Religion la préſente comme un péché capital ; la Médecine la conſidere comme la ſource de tous nos maux.



CHAPITRE VII.

De la Colique nervale.

AN colicis figulinis venæ sectio? « Convient-il de saigner les per- » sonnes attaquées de la colique de po- » tier »? XLIII. Thèse. 1756.

L'auteur débute en disant, que chaque profession a ses maladies. L'objet de l'auteur n'est seulement pas de parler des potiers de terre; il étend ses réflexions sur tous les ouvriers en métaux. Il fait une peinture fort touchante, mais peu exacte, des habitans de Villedieu-lès-Poëles. Il rapporte ensuite tous les accidens de la colique des métaux: elle consiste dans des tranchées, qui annoncent un déchirement d'entrailles: le malade respire avec crainte: le ventre est resserré, & ne cede pas même à l'action des lavemens: les urines sont tantôt claires, tantôt épaisses; quelquefois elles ne sortent que par gouttes: la douleur s'étend aussi quelquefois à la tête, aux bras, aux cuisses & à la poitrine: les mem-

bres reſtent privés de mouvement; d'autres fois les convulſions les agitent extraordinairement : le malade eſt privé de ſommeil : il ne goûte aucun repos : s'il reſte trop long-tems ſans ſecours, la colique peut dégénérer en paralyſie.

La méthode curative conſiſte à preſcrire, ſur le champ, un lavement purgatif, auquel on en fait ſuccéder un autre qui eſt anodin. Le ſecond jour, on fait vomir; le ſoir on donne un demi-gros de thériaque avec un grain d'opium. Le troiſieme jour, on ne fait prendre au malade que de la thériaque le ſoir. On purge le quatrieme jour, & on répete la thériaque le ſoir. Pendant tout ce tems, on fait faire uſage au malade d'une tiſane ſudorifique. L'auteur aſſure que le traitement ne dure que quatre jours, *tota curatio quatridui eſt.* Le malade ſe trouve guéri après ce court eſpace de tems.

Tous ces accidens, que nous venons de rapporter, ne ſuffiſent pas pour déterminer à ſaigner le malade; la ſaignée amolliroit & relâcheroit les fibres qui ont beſoin de toute leur force & de toute leur tenſion. En général, on ne

doit ſaigner que quand le ſang trop abondant, ou trop raréfié, fait craindre les embarras, les déchiremens & les phlogoſes, ou bien lorſqu'il eſt infecté de parties groſſieres qui gênent ſon mouvement. . . . . . . Le pouls s'éleve, devient mou, inégal & plein; tout change enfin par l'effet de la ſaignée. Les matieres épaiſſes, groſſieres, ſtagnantes ſont atténuées, délayées & mobiles. C'eſt-là l'inſtant que le Médecin doit ſaiſir, pour faire vomir ou purger, ſans quoi il faut craindre que le mal ne jette de profondes racines.

L'auteur croit qu'il n'y a qu'un Médecin timide, pour ne pas dire ignorant, qui puiſſe attendre la guériſon d'une maladie des ſeuls efforts de la nature. En vain, dit-il, pour autoriſer leur inaction, citent-ils l'aphoriſme d'Hippocrate : *concocta medicamento movere oportet, non cruda, neque in principio, niſi turgeat.* Il ſe flatte qu'il eſt le ſeul des Médecins qui ſe ſont mêlés de le commenter, qui ſoit entré dans l'eſprit d'Hippocrate. Il convient cependant que M. Andry en eſt approché de fort près; mais il dit qu'il n'a pas trouvé le nœud : voici ſon commentaire.

Il juge que le mot *cruda*, doit s'entendre des ſolides, & non des fluides du corps humain. Pour le prouver, il rapporte un paſſage d'Hippocrate, par lequel ce prince de la Médecine blâme ceux qui purgent dans le commencement du traitement d'une maladie inflammatoire. Ils ne procurent aucune évacuation, ajoute-t-il, parce que la maladie eſt crue; mais puiſqu'Hippocrate dit, *maladie crue*, & non pas *humeur crue*, il eſt clair que le mot *cruda* doit s'entendre des ſolides: d'où il réſulte que par le mot *cocta*, l'on doit entendre un ramolliſſement des fibres; & par le mot *cruda*, une grande roideur dans les ſolides, qui les fait réſiſter à l'action des remedes.

L'aphoriſme, dans ce ſens, ne contredit pas la pratique de l'auteur, parce que, dit-il, dans cette eſpece de colique les fibres doivent conſerver toute leur réſiſtance & leur ton...... Beaucoup d'auteurs parlent de la colique bilieuſe, que l'on confond avec la colique des Peintres, par la reſſemblance du nom avec celle que l'on appelle *colica Pictorum*. Ramazini eſt le ſeul qui ait parlé de la colique des métaux: il en a aſſigné

la vraie caufe ; mais il n'a rien dit qui vaille fur fon traitement.

Tout le mal, continue l'auteur, provient des chaux métalliques qu'emploient les Potiers de terre. Il s'éleve des métaux qu'on travaille, une pouffiere qui fe mêle à l'air que nous refpirons, aux alimens que nous mangeons, & entrent peut-être auffi par les vaiffeaux cutanés ; elle pénétre par les pores & différens conduits jufqu'à certains endroits, où, faute de mouvement, elle eft obligée de s'arrêter. L'endroit le plus propre à la recevoir & à la contenir eft le méfentere ; il femble un tiffu de glandes, de nerfs & de vaiffeaux de tous les genres, qui ne font foutenus que par un matelas formé des parties graiffeufes.

La portion de pouffiere mêlée aux alimens, a bien moins de chemin à faire pour arriver au réfervoir commun. Là elle s'unit avec celle qu'elle y rencontre, & qui y eft venue d'ailleurs ; elle fe fiche dans les faifceaux des nerfs. Quelques pointes métalliques, entrées par la peau & les poumons, fe nichent dans des pulpes nerveufes qu'elles rencontrent fur leur paffage, & n'en for-

tent que par de violentes secousses. Ces pointes fort dures, irritent sans cesse les nerfs: de-là naissent les grandes douleurs, & le serrement convulsif des arteres & des différens couloirs: de-là naît enfin, un bouleversement de l'économie animale. L'objet des Médecins doit donc être de détacher ces pointes, & de les chasser au-dehors; ils le remplissent fort bien en faisant vomir & en purgeant.

Il n'est pas question, dit l'auteur, de dissoudre les métaux dans nos humeurs, ni d'en obtenir le broiement par l'action des solides. Nous avons des pointes à arracher, plus elles sont enfoncées, plus il est difficile de les déplacer: la preuve en est que les coliques qu'on differe de traiter, sont les plus difficiles à guérir: les pointes pénetrent profondément par leur propre poids...... L'action des fibres environnantes peut être comparée aux coups redoublés d'un maillet: elle oblige les parties métalliques à se former des loges trop profondes; la tendreté des corps ne les rend que plus propres à se laisser pénétrer par les coins.

La saignée relâche & amollit, par

cela même elle eſt contraire ; non-ſeulement la molleſſe qu'elle procure rend plus facile l'entrée des parties métalliques, mais elle fait qu'elles ſortent plus difficilement ; par la raiſon, dit l'auteur, qu'un mal fortement enraciné, ſe détruit plus difficilement que celui qui l'eſt moins. Les purgatifs & les émétiques ne délogent ces parties métalliques, qu'en ſecouant & en remuant fortement les fibres. Pour que cet effet puiſſe avoir lieu, il eſt néceſſaire que les ſolides conſervent beaucoup d'élaſticité ; car les corps mous abſorbent l'action des corps les plus durs.

Les matelas n'amortiſſent-ils pas l'action des boulets de canon ? n'époudre-t-on pas bien plus facilement une piece d'étoffe, quand elle eſt bien tendue, que quand elle eſt lâche ? D'où viennent ces différences, ſi ce n'eſt de ce que les fibres d'une étoffe bien tendue ſont plus en état de réagir ? Tel eſt l'effet de l'émétique, il excite l'action des fibres qui ſecouent & déplacent la matiere métallique.

La ſaignée eſt pourtant encore moins dangereuſe, ajoute l'auteur, que l'huile & toutes les autres ſubſtances graiſſeu-

ſes ; elles entretiennent les douleurs trop long-tems ; elles amolliſſent & engluent les fibres chargées de la pouſſiere métaillique : il en réſulte la néceſſité d'une boiſſon qui agite & aiguillonne ſans ceſſe.

L'auteur fait quatre claſſes des malades qu'il a traités à la Charité ; la premiere contient ceux qui avoient été ſaignés, & avoient pris des huiles ; la ſeconde comprend ceux qui n'avoient eu recours qu'à un ſeul de ces moyens ; la troiſieme embraſſe ceux qui, n'ayant pas fait uſage de ces remedes, étoient reſtés long-tems ſans être traités ; la quatrieme enfin, fait mention de ceux qui avoient pris le mochlique auſſi-tôt qu'ils avoient reſſenti les premieres douleurs. La guériſon avoit été prompte pour ceux de la quatrieme claſſe ; elle avoit un peu plus tardé pour ceux de la troiſieme ; elle avoit été plus difficile pour ceux de la ſeconde ; ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que ceux de la premiere s'étoient tirés d'affaires.

L'auteur penſe que l'âge du malade, ſon tempérament, la ſaiſon, & l'eſpece de métal, peuvent cauſer quelques différences.

Il annonce que sa méthode n'eſt pas le fruit de ſes recherches théoriques ; que c'eſt elle, au contraire, qui lui a fourni ſes grandes idées ſur la cauſe de la colique : elle eſt née de l'expérience. Le mochlique détruit, comme par enchantement, la ſurdité & l'aveuglement, que la ſaignée ne rend que plus opiniâtres.

L'inflammation ne ſurvient que quand on a tardé trop long-tems à employer le mochlique : la thériaque, jointe à l'opium, ne relâche pas les fibres, au contraire, elle en augmente le ton.

Si on lui objecte que la pouſſiere métallique, déplacée par l'effet de l'émétique, peut aller ſe nicher dans quelque coin, au-lieu de ſortir hors du corps ; il répond, qu'elle eſt repompée par les vaiſſeaux, & entraînée par le courant des humeurs.

REMARQUES.

§. I.

Les coliques convulſives paroiſſent avoir de très-grands rapports avec la goutte, les hémorrhoïdes, *&c.* Il ſeroit

donc naturel de les faire dériver de la même ſource; mais quoiqu'elles ſoient toutes l'effet d'un ſpaſme violent des entrailles, ou qu'elles dépendent d'un fond de convulſion, elles doivent cependant être diviſées en deux claſſes principales. Cette diſtinction naît de leurs cauſes déterminantes; les unes dépendent de la préſence de quelques parcelles de métaux, nichées dans l'eſtomac & les inteſtins, dont elles irritent les nerfs au point d'exciter leur convulſion, & de mettre le trouble dans les fonctions de la nature; elles forment une claſſe particuliere, qui s'appelle colique métallique.

L'autre claſſe comprend la colique de Poitou, la végétale, la goutteuſe, l'hémorrhoïdale, la bilieuſe & la dyſſentérique. Ce ne ſont, s'il eſt permis de le dire, que les différentes dénominations d'une même eſpece; leur méchaniſme eſt le même; elles dépendent toutes d'une même cauſe; elles proviennent d'un embarras dans les entrailles; elles ſont l'effet d'un ſpaſme violent, qui accompagne l'effort que fait la nature pour ſe délivrer du fardeau qui l'opprime. Conſidérée ſous ce rapport,

le nom générique de colique convulſive eſt propre à cette eſpece de colique, ſi diverſement dénommée.

Hoffman l'appelloit auſſi colique ſanguine; & lui rapportoit une colique qui eſt endémique dans certaines provinces, & eſt cauſée le plus communément par l'uſage des vins trop ſpiritueux.

C'eſt la colique de Poitou, ainſi appellée, parce qu'elle eſt très-commune dans cette province. Les obſervations de M. *Bonté*, Médecin à Coutances, nous apprennent qu'elle n'eſt pas rare dans la baſſe Normandie; il l'attribue au cidre qui eſt la boiſſon ordinaire du pays: c'eſt de-là qu'il a tiré la dénomination de colique végétale.

Les Médecins Allemands, qui ont obſervé que lorſque les hémorrhoïdes, ſi communes en Allemagne, ne fluoient pas, elles cauſoient les douleurs d'entrailles les plus cruelles, ont donné à ces douleurs le nom de colique hémorrhoïdale. Cette colique fut appellée par Hippocrate *ileus hæmatites*, colique ſanguine: Hoffman lui a conſervé ce nom.

Cette colique a différentes terminaiſons; chez quelques-uns l'effort du ſpaſ-

me va aboutir au pié, au genou, ou à quelque autre articulation, & y détermine un accès de goutte; chez quelques autres, le flux hémorrhoïdal, en s'établiſſant, met fin à ces douleurs cruelles; chez les uns, il ſurvient un flux bilieux qui amene la guériſon; d'autres enfin ſe trouvent guéris par un flux dyſſentérique: ce ſont ſans doute ces diverſes voies de guériſon, qui ont donné lieu aux différentes dénominations. La colique bilieuſe a été principalement décrite par Sydenham.

Cette colique s'obſerve dans les différentes parties de l'Europe; il paroît cependant qu'elle eſt plus commune chez les peuples les plus expoſés aux cauſes de la goutte & des hémorrhoïdes: d'où il arrive qu'elle eſt plus ordinaire dans les provinces du Poitou & de la Normandie, où la goutte eſt très-commune. Cette diſpoſition ſeroit-elle l'effet de la ſituation de ces provinces, par rapport à l'aſpect du ſoleil, ou de l'uſage immodéré de la liqueur propre à chacune d'elles, ou bien enfin de la nature des diverſes boiſſons? L'abondance des choſes néceſſaires à la vie, & les richeſſes ne pourroient-elles pas auſſi cauſer ces différences?

Baglivi a obſervé que chez beaucoup de perſonnes, l'accès de goutte eſt ſouvent précédé de douleurs de colique, qui n'ont pas plutôt ceſſé que la goutte ſe déclare. Ce que Baglivi avoit obſervé, en Italie, M. Bonté l'a remarqué dans la baſſe Normandie; j'en ai donné moi-même un exemple, en rapportant l'obſervation de cette nourrice, qui ceſſa d'être tourmentée d'une colique très-vive, auſſi-tôt qu'une eſpece de rhumatiſme goutteux ſe fût manifeſté dans la cuiſſe & le bras du même côté.

Hippocrate rapporte qu'un homme reſſentoit une douleur poignante dans la partie droite du colon; & que quand la douleur ſe portoit aux articulations, l'inteſtin ceſſoit d'être douloureux. J'ai connu un homme, dit *Raygerus*, qui étoit tourmenté d'une colique cruelle, dont il ne lui reſtoit plus aucun reſſentiment, dès que les premieres douleurs de la goutte ſe faiſoient ſentir. *Solenander*, dans ſes conſultations, rapporte l'hiſtoire d'une femme, que des douleurs de goutte & de colique tourmentoient alternativement.

« Il eſt d'autres affections, non moins » difficiles, c'eſt Hoffman qui parle, leſ-

» quelles ſont vraiment ſpaſmodiques
» & convulſives ; telles ſont les irrita-
» tions & les déchiremens de l'eſtomac,
» accompagnés d'angoiſſes & d'envies
» de vomir ; telles ſont ces violentes
» douleurs de ſpaſme ou de convulſion,
» qui laiſſent après elles la paralyſie :
» ces maux affligent communément les
» hommes hemorrhoïdaires, chez qui
» le flux hémorrhoïdal n'a pas un écou-
» lement libre ». Le même auteur, en
parlant de la colique bilieuſe, s'expri-
me ainſi. « Cette cruelle maladie, pu-
» rement ſpaſmodique, attaque le plus
» ſouvent les ouvriers, qui, en exploi-
» tant les mines de plomb, reſpirent la
» fumée de ce métal, & l'avalent avec
» leur ſalive ; elle eſt ordinaire auſſi aux
» perſonnes ſcorbutiques & cacheƈti-
» ques, ſur-tout lorſque les hémorrhoï-
» des ne fluent pas, ou que l'on a témé-
» rairement ſuſpendu les accès d'une
» fievre intermittente ».

Ne peut-on pas conclure de ce dernier paſſage d'Hoffman, 1°. que les diverſes coliques, telles que la colique de Poitou, la colique bilieuſe & l'hémorrhoïdale dépendent toutes d'un fond de ſpaſme, ou qu'elles ſont vrai-

ment convulſives ; 2°. qu'Hoffman n'admet aucune différence entr'elles ; d'où naît l'identité de ſon opinion avec la nôtre ?

Piſon fait l'hiſtoire d'une colique, qui par ſes accidens & ſes ſuites, paroît être de la nature de celle déſignée ſous le nom de colique de Poitou : il l'avoit obſervée en Lorraine, chez des religieux de l'ordre de S. Bernard. Il faut remarquer, 1°. que les religieux, tourmentés de cette colique, étoient d'une conſtitution atrabilaire ; 2°. qu'ils étoient peu modérés dans le manger, & ſur-tout dans l'uſage du vin, qu'ils menoient une vie oiſive & pareſſeuſe ; 3°. que leur maiſon conventuelle, environnée de bois, étoit ſituée dans un lieu fort humide ; comme il le paroiſſoit aſſez par une croûte verte, qui recouvroit la partie baſſe des murs de leur égliſe, ſur laquelle le ſoleil n'avoit jamais dardé ſes rayons.

Il eut occaſion de faire la même obſervation chez des Bénédictins, qui menoient une vie ſemblable en tout à celle des Bernardins. Ceux des Bénédictins, qui ſe déterminerent à ſuivre le genre de vie qu'il leur preſcrivit,

furent à l'abri de nouvelles attaques de cette colique : elle sembloit ne s'attacher qu'aux prêtres, qui devenus leurs maîtres dans le monastere, buvoient & mangeoient avec excès : elle épargnoit au contraire les novices & les jeunes profès, auxquels l'on n'accordoit qu'une portion de vin très-modique.

Cette espece de colique tourmente encore aujourd'hui des religieux du même ordre, qui, si l'on en juge par le lieu qu'ils habitent, & dont ils ont donné la description, paroissent être les mêmes que ceux qui sont le sujet des observations de *Pison.*

La maladie pour laquelle ils ont consulté la Faculté dans des mémoires qu'ils lui ont adressés, est, ainsi que celle dont parle *Pison*, une colique de la nature de la colique de Poitou.

Sera-t-il nécessaire, pour développer la nature des causes de cette colique, de faire une analyse exacte des eaux & du vin, dont ils font usage, ils ont envoyé à la Faculté des échantillons de l'un & de l'autre, pour qu'après les avoir bien examinés, elle pût découvrir si l'eau ou le vin contenoit la cause

de

de leurs maux : les obſervations de *Piſon* ne ſeroient-elles pas plus propres à éclairer ſur un objet auſſi important ?

La maiſon de ces Bernardins eſt ſituée dans un lieu humide au milieu des bois : ils doivent donc être expoſés aux maladies, dont ſont ordinairement affligées les perſonnes qui habitent de ſemblables lieux. Ces maladies ſont celles qui proviennent d'une mauvaiſe dépuration du ſang ; elles dépendent du refoulement des humeurs vers les entrailles : en effet, l'organe, dont l'action contribue le plus à la conſervation de la ſanté, en tant qu'il prépare & évacue beaucoup d'humeurs excrémentitielles, dont la rétention fait une ſurcharge propre à déconcerter les opérations de la nature, cet organe, dis-je, ne peut agir librement, ſouvent il eſt engourdi : les habitans de ces lieux ſont expoſés à la cachéxie & à tous ſes accidens ; mais Hoffman a fait la remarque, que la colique convulſive étoit ſouvent l'effet d'une diſpoſition cachéctique & ſcorbutique ? Eſt-il donc bien étonnant que les religieux de ce couvent ſoient ſi ſujets à cette eſpece de colique ?

L'embarras des entrailles, joint à un fond d'irritation, n'eſt-il pas la vraie cauſe de cette colique? Piſon a remarqué qu'en général les jeunes profès, qui vivent plus ſobrement que les religieux prêtres, leſquels jouiſſent du droit de faire leurs volontés, ne ſont jamais malades de cette colique : il a de plus obſervé qu'elle attaque les religieux adonnés au vin, & doués d'un tempérament bilieux. Toutes ces remarques ne dépoſent-elles pas en faveur des principes que je viens d'établir?

La ſobriété entretient la ſoupleſſe des entrailles & la liberté du jeu des organes, elle les rend peu irritables : d'ailleurs ceux qui vivent ſobrement, renouvellent moins les cauſes d'irritation. L'expérience journaliere apprend que les hommes d'un tempérament mélancolique ont les entrailles fort irritables : l'excès dans le boire & le manger conduit à cette conſtitution.

Ces excès font encore que les cauſes d'irritation ſe renouvellent ſans ceſſe. Une ſurcharge de vin & d'alimens attire néceſſairement aux entrailles l'effort d'action, qui, chez les mélancoli-

ques, n'a déja que trop de penchant à s'y porter. Le torrent des humeurs ſuit la détermination de l'action : l'on peut donc dire que l'embarras des entrailles eſt la vraie cauſe de la colique convulſive.

L'embarras des entrailles eſt une ſuite naturelle de l'âge : tout le monde ſait que dans l'âge viril, la mélancolie jette ſes plus profondes racines. N'eſt-ce pas à ce principe que doit ſe rapporter la bonne ſanté dont jouiſſoient les jeunes profès à l'excluſion des anciens ?

Qui peut affirmer qu'il n'y a pas des eſpeces de vins qui ont les qualités propres à produire des coliques, lorſqu'on en fait un uſage immodéré ? L'analyſe peut-elle indiquer & faire reconnoître ces mauvaiſes qualités ? Cette déciſion eſt du reſſort des Médecins Chymiſtes : je crois cependant qu'un Médecin clinique, qui voudroit porter ſon attention ſur les effets de ce vin, par rapport aux perſonnes qui en font uſage, puiſeroit dans ſes obſervations plus de lumieres, que n'en pourroit donner la Chymie pour éclaircir cette queſtion importante.

Un Médecin, dans la vûe d'ouvrir une voie de recherches utiles pour arriver au but proposé par les religieux, rapporta l'obſervation ſuivante.

« L'intendant de M. le marquis de... » dont les terres ſont ſituées dans le » Poitou, étoit tourmenté depuis long- » tems de douleurs de colique. M. P. » fut d'abord chargé du traitement : » ce Médecin n'avoit oſé lui faire » prendre l'émétique ; enfin, ayant été » appellé, je fus plus hardi, je fis vo- » mir le malade : le vomiſſement ne » fit pourtant pas ceſſer entierement » les douleurs de colique ; j'eſſayai, » pour les détuire abſolument, de le » purger avec la ſcammonée : il en prit » pendant trente jours juſqu'à la doſe » de trente grains ; la bile ne com- » mença à couler que vers le trentieme » jour. Ce fut là l'époque de ſa conva- » leſcence. Cet intendant étant retour- » né en Poitou, y eſſuya une ſeconde » attaque de colique : je lui conſeillai » d'examiner ou de faire examiner le » terrein qu'il habite, pour s'aſſurer » s'il ne contient pas quelque mine de » cuivre ».

J'avoue de bonne foi que je n'ap-

perçois pas l'avantage que l'on pourroit retirer de cette obſervation, pour découvrir la nature des cauſes de la colique, pour laquelle la Faculté a été conſultée.

Ce Médecin paroît être dans l'opinion que ces coliques ſont cauſées par les eaux, qui, pour avoir coulé à-travers des mines de cuivre, ſont imprégnées de ce métal : ainſi les réfléxions auxquelles conduit naturellement ſon opinion, ſont, 1°. que c'eſt moins de la nature du vin que de celle des eaux, que dépendent ces coliques, & que par conſéquent c'étoit ſur elles que les Médecins, chargés de l'examen, devoient porter leur attention.

Si ce Médecin, moins prévenu en faveur de ſon opinion, liſoit pour s'inſtruire, il pourroit apprendre, en ſe procurant la lecture du Journal de Médecine, que la colique, ſi commune en Poitou, afflige auſſi les habitans de la baſſe Normandie : c'eſt M. *Bonté* qui a conſacré ce fait. Toutes les annales de Médecine, s'il vouloit ſe donner la peine de les feuilleter, lui apprendroient encore qu'il n'eſt pas de nation en Europe où elle n'ait été obſervée;

les Allemands, les Anglois, les Espagnols, les Grecs, les Russes, & tant d'autres, y sont sujets, ainsi que les Poitevins & les Normands. Seroit-il donc vrai que l'Auteur de la nature eût pris plaisir à répandre ainsi le cuivre dans toutes les contrées, pour en faire un destructeur de l'humanité?

L'idée que le cuivre contenu dans les eaux, est la vraie cause de cette colique, ne porte sur aucun fondement solide; ne se détruit-elle pas d'elle-même, quand on fait réfléxion, 1°. que l'on ne fait en Normandie presque aucun usage de l'eau, pour la boisson ordinaire; 2°. que les habitans de Ville-Dieu-lès-Poëles, presque tous ouvriers en cuivre, en respirent la vapeur, sans être pour cela plus sujets à cette colique. Ma lettre, adressée à M. Bordeu, & insérée dans le Journal de Médecine, dit au contraire, que la colique se rencontre bien plus communément dans les lieux circonvoisins de Ville-Dieu, que dans Ville-Dieu même; cette lettre est un extrait de différentes pieces qui m'ont été envoyées par MM. Gilbert, Avocat, & le Tellier, Médecin de ce bourg.

Hoffmant met au nombre des personnes ſujettes à la colique convulſive les ſcorbutiques & les cachectiques ; ceux enfin chez qui l'on a inconſidérément arrêté les accès d'une fievre intermittente. L'auteur de la derniere obſervation, qui devroit bien connoître la nature du ſcorbut, auroit-il imagné que ce virus fût le produit d'une mine de cuivre, mêlée avec la maſſe des humeurs ?

Il donna à l'intendant de M. le marquis de *** le conſeil d'examiner le terrein qu'il habitoit : ce conſeil laiſſe aſſez entrevoir qu'il eſt dans l'opinion que la colique de Poitou eſt l'effet du cuivre.

Ne ſuit-il pas de cette opinion, que les fievres intermittentes, dont les accès ſuſpendus occaſionnent la colique, doivent être rangées, ainſi que les affections ſcorbutiques, auxquelles elles ſurviennent, dans la claſſe des maladies métalliques ? Eſt-il une imagination aſſez folle pour adopter ces idées ? Piſon avoit auſſi obſervé de ces coliques, qui viennent à la ſuite des fievres intermittentes.

En rejettant donc toute idée du cui-

vre & des autres métaux, comme vraie cauſe de la colique de Poitou, je crois qu'elle dérive de la même ſource que les hémorrhoïdes, la goutte & la conſomption pulmonaire ; elle a pour cauſes les chagrins cuiſans, l'uſage immodéré du vin, qui par ſa qualité ſeule peut y diſpoſer, le climat, la ſituation du lieu que l'on habite, la ſaiſon, l'intempérie de l'air, l'oiſiveté, la gloutonnerie, l'âge, la conſtitution propre de l'individu, de longues & profondes méditations. Toutes ces cauſes ſont refouler les humeurs aux entrailles ; & par l'embarras & le deſordre qu'elles y cauſent, elles conduiſent à la mélancolie, qui eſt la vraie cauſe de la colique de Poitou, ou de la colique convulſive.

Il ſuffit, quand l'embarras eſt formé, de l'action d'une cauſe irritante, pour en exciter un accès : il eſt bon d'obſerver que je ne parle pas de la colique métallique, que j'ai dit former une claſſe particuliere par la nature de ſes cauſes.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, ſe réduit à démontrer que les déchiremens d'entrailles, la conſtipation du ventre, les envies de vomir & le vomiſſement,

le ſerrement & l'émotion du pouls, la convulſion des différens membres, qui quelquefois eſt ſuivie de paralyſie, laiſſe après elle un état de ſtupeur, & même une diſpoſition aux affections épileptiques, ſe réduit à démontrer, dis-je, que tous ces accidens ſont dûs à la criſpation des nerfs, & ſont tous de la tribu nerveuſe.

Ces mouvemens extraordinaires ſont les ſignes d'un effort violent que fait la nature pour enlever les cauſes de quelque embarras: des parcelles de métaux, avalées avec la ſalive, & nichées, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les inteſtins, doivent être miſes au rang de ces cauſes, & en former une claſſe. Les humeurs refoulées vers les entrailles, & formant amas dans cet endroit, en font une ſeconde claſſe. En conſidérant donc les coliques ſous ce double rapport, elles préſentent deux indications à remplir; la premiere eſt de calmer; la ſeconde eſt d'enlever & de détruire les cauſes de leur embarras.



§. II.

Du Traitement de la Colique métallique.

Il est bon de faire observer, avant d'entrer dans aucun détail sur les remedes propres à cette colique, que comme elle a de très-grands rapports avec les maladies causées par les poisons extérieurs, elle doit avoir, ainsi qu'elles, une marche qui lui soit commune avec l'universalité des maladies : elle doit se terminer, comme elles, par une révolution critique ; sa marche consiste donc en trois tems, celui d'irritation, celui de coction & celui d'excrétion.

Je me crois encore obligé, avant de parler du traitement de cette colique, de mettre sous les yeux un principe démontré vrai par l'observation de tous les tems. Ce principe est contenu dans l'aphorisme d'Hippocrate : *Concocta purgare & movere oportet, non cruda, neque in principio, nisi turgeat, plurima verò non turgent.* « On ne doit purger » que quand la matiere a subit une par- » faite coction : quand elle est crue, & » sur-tout dans le commencement, la

» purgation devient inutile, à moins
» qu'il n'y ait turgeſcence de la ma-
» tiere, ce qui arrive aſſez rarement ».

Après avoir établi ce principe, qui eſt le point de ralliement, ou une eſpece de point central, où vont aboutir les différentes méthodes de traitement, je tâcherai de donner le plan d'une méthode pour la colique de Poitou, qui, en admettant quelques variétés, pourroit convenir à toutes les maladies.

Pour reprendre ce que j'ai dit plus haut, la colique métallique & celle de Poitou fourniſſent deux indications principales à remplir : la premiere eſt de calmer; la ſeconde, de procurer la ſortie des humeurs qui cauſent l'embarras : ces deux indicatious répondent à deux tems différens de la maladie; ſavoir, au tems d'irritation, où l'on doit calmer, & à celui d'excrétion, où l'on peut purger. Il ſuit de cette remarque que le Médecin doit reſter oiſif pendant tout l'intervalle compris entre ces deux tems : cet intervalle eſt le tems de la coction.

En renvoyant donc l'uſage des purgatifs au tems qui leur eſt le plus favo-

rable, c'eſt-à-dire à la fin de la maladie, je dois ndiquer les remedes convenables au commencement de la colique métallique : l'obſervation a appris que parmi les calmans qui lui ſont propres, l'opium & ſes préparations occupoient le premier rang; viennent enſuite les huiles, les boiſſons adouciſſantes, & les matieres graiſſeuſes; des Médecins ont auſſi employé dans ces cas la ſaignée avec ſuccès.

Hoffman ſe déclare, par tout où il eſt queſtion de la colique métallique, en faveur de la méthode adouciſſante : il rapporte l'obſervation d'une paralyſie, qui étant ſurvenue à une colique métallique, fut guérie par la méthode adouciſſante.

M. le Tellier, Médecin de Ville-Dieu-lès-Poëles, où l'on fait toutes ſortes d'ouvrages en cuivre, emploie les anodins, la méthode adouciſſante, & la ſaignée, pour le traitement de cette colique.

M. Rouelle, dans ſon cours de Chymie, ne manque jamais, quand il parle du plomb & du cuivre, de parler du danger qui ſuit & accompagne l'uſage de ces métaux. Il annonce que l'expé-

rience lui a appris que les vrais antidotes de ces poisons sont toutes les substances graisseuses ; c'est avec elles qu'il conseille de faire vomir les personnes qui en ont avalé ; il croit encore utile pour prévenir l'assoupissement que ces poisons occasionnent, de secouer les malades, & de les attacher pour y mieux réussir sur des charretes, que l'on auroit soin de conduire par des chemins raboteux.

Quel peut être l'effet de ces secousses, si ce n'est de détourner vers l'extérieur l'action, qui, en se portant toute entiere à l'endroit où se fait l'irritation, se concentreroit dans l'épigastre, & conduiroit plus surement à l'engorgement & à l'insensibilité qui suit de près l'assoupissement. Le succès de cette méthode est peut-être la preuve la plus complette du grand rôle que jouent les nerfs dans cette maladie.

Le peuple, au moindre soupçon de poison métallique a recours à l'huile, au lait, & à toutes ces différentes matieres, que l'expérience lui a appris être d'une merveilleuse efficacité contre les substances métalliques ; ou pour mieux dire, il suit une espece d'ins-

tinct, qui lui fait concevoir les huiles, le beurre, comme les secours les plus assurés contre ces poisons.

M. Diest, Médecin, versé dans la pratique de la Médecine, qu'il exerçoit depuis trente-cinq ans au moins, me fit peu de tems avant sa mort, l'histoire de plusieurs maladies de cette espece, contre lesquelles il n'employoit d'abord que l'opium, l'émétique & la saignée : les derniers malades affligés de cette colique, qui ont été confiés à ses soins, il les avoit traités de concert avec M. de Combalusier : ces malades ressentoient des douleurs d'entrailles inouies; ils avoient des convulsions; leur pouls étoit excessivement tendu & serré; il usa d'abord de l'opium, qui rendit le pouls plus souple & plus élevé, & calma les plus grandes douleurs.

L'élévation du pouls le détermina à faire saigner ses malades plusieurs fois; il faisoit saigner & donnoit de l'opium alternativement : après quelques doses d'opium & les saignées, il fit vomir : mais il avouoit que le soulagement étoit principalement dû à l'opium; il insista sur cette méthode curative

jusqu'au tems que l'éloignement des douleurs, & la cessation des convulsions lui firent juger que le moment favorable à l'usage des purgatifs étoit arrivé.

Il avoit constamment observé que les purgatifs n'avoient un succès marqué, que lorsqu'ils procuroient l'évacuation de matieres bilieuses : ce sont les matieres liées que l'on appelle matiere critique : il disoit que l'évacuation de ces matieres liées étoit plus ou moins tardive ; il avoit vû des personnes affligées de coliques métalliques, qui avoient été guéries par le seul secours de la nature : après un tems de langueur assez long, il leur survenoit un flux bilieux, qui étoit l'époque de leur convalescence ; il en avoit vû d'autres, dont l'usage de l'opium seul avoit opéré la guérison ; mais chez ces différens malades, il survenoit toujours une évacuation abondante de matieres bilieuses : c'est d'après ces observations qu'il s'étoit tracé son plan de traitement pour les coliques métalliques.

La saignée, comme on le voit, ne doit pas être absolument bannie du trai-

tement des coliques métalliques, M. Dieſt les employoit au-moins ſans inconvénient, ſi elles ne faiſoient pas un bien réel. M. le Tellier, Médecin de Ville-Dieu-lès-Poëles, fait ſaigner ſes malades attaqués de coliques métalliques, ſur-tout quand ils ſont d'une conſtitution ſanguine ou pléthorique.

Hoffman dit que la ſaignée, qui quelquefois fait redoubler la colique venteuſe, apporte du ſoulagement & guérit les coliques convulſives & hémorrhoïdales.

Ne réſulte-t-il pas de toutes ces obſervations, que ces coliques ont la même marche que toutes les autres maladies, & qu'elles exigent le même traitement ; avec cette différence, que comme elles ſont nervales au plus haut degré, elles requierent des calmans d'une vertu éminente ? La colique métallique paroît, à bien des égards, ſemblable à l'hydrophobie, elle ſe termine, ainſi que la rage, par une révolution critique ; les parcelles métalliques doivent ſortir enveloppées dans une matiere puriforme ou bilieuſe. Quand cette matiere critique s'épanche de l'endroit dans lequel elle a pû ſe pré-

parer, comme dans un abſcès; ou bien lorſque travaillée dans toute l'étendue des entrailles, elle tranſſude du tiſſu ſpongieux ou des membranes, elle détache les parcelles métalliques de la ſurface des inteſtins, & les enveloppe de maniere qu'elles s'évacuent ſans cauſer aucune irritation.

Quiconque écoute l'inſtinct, conſulte l'expérience, & médite ſur la nature de la colique métallique, ne peut ſe refuſer à cette vérité importante, que les adouciſſans & les calmans ſont les remedes les plus efficaces contre cette maladie, parce qu'ils peuvent, plutôt que tout autre médicament, procurer le calme néceſſaire à la nature, pour la préparation de la matiere, dont la ſortie doit terminer heureuſement la maladie. Quelquefois il eſt arrivé qu'un émétique donné dès le commencement de la maladie, loin d'avoir des ſuites funeſtes, a rendu ſa marche plus facile; quelquefois auſſi des draſtiques donnés vers la fin de la maladie (tems favorable à leur uſage), ont eu un ſuccès heureux; des Médecins ſans trop méditer ſur ces diverſes circonſtances, n'ont vû que l'effet heureux & n'en

n'ont pas apperçu la cause : de-là ils ont jugé que l'émétique & les drastiques devoient être la base du traitement propre à la colique métallique ; ils n'ont pas laissé ignorer ces succès ; ils ont eu grand soin de les répandre : des Médecins célebres en ont été frappés ; ils ont cru devoir donner leur attache à une méthode qui paroissoit si simple ; enfin toute empirique qu'elle est, elle s'est trouvée accréditée par les Médecins dogmatiques ; les Ecoles même ne l'ont pas dédaignée, dès qu'elle y a paru avec les faux brillans que donne la théorie, c'en étoit assez pour faire illusion.

J'ai déja fait remarquer que l'instinct, l'expérience & la nature de la maladie qui est purement nervale, répugnoient à cette méthode : pour mieux appuyer cette vérité, je vais analyser la méthode ; je suivrai la marche de la maladie contre laquelle on l'emploie ; je rappellerai ce qu'a dit Bordeu touchant l'ouverture des cadavres des personnes mortes de cette colique traitée par les drastiques : je rapporterai les observations qui paroissent être les plus favorables à cette méthode, & qui ont

été données dans la vûe de lui aſſurer un triomphe.

L'hôpital de la Charité paſſe pour être en poſſeſſion d'un arcane propre à la guériſon des coliques métalliques; auſſi y conduit-on, pour y être traités, la plûpart des ouvriers, qui ſont ou que l'on ſoupçonne être attaqués de cette colique. C'eſt-là que j'ai connu la méthode que n'emploient qu'en tremblant les Médecins qui n'ont pas fait la Médecine dans cet hôpital; tant il eſt vrai qu'elle ne paroît pas être ſelon les vûes de la nature.

La coloquinte donnée en lavement, l'émétique, la thériaque, l'opium, les purgatifs draſtiques, & la tiſanne ſudorifique compoſent eſſentiellement cette méthode.

Le jour même que le malade arrive, on lui fait prendre un lavement purgatif: le ſecond jour, on lui donne l'émétique, & le même ſoir de la thériaque avec l'opium. Le quatrieme jour, on purge. On fait uſage pendant tout ce tems de deux tiſannes, dont l'une eſt ſudorifique, & l'autre adouciſſante; j'ai vû réitérer pluſieurs fois le purgatif.

La maladie n'a pas une terminaiſon auſſi prompte que l'annonce l'auteur de la Thèſe des Potiers de terre. J'ai vû des malades reſter à l'hôpital pendant plus d'un mois ; ils avoient de tems à autre quelque reſſentiment de colique ; d'autres ayant quitté l'hôpital après l'uſage de ces premiers remedes, ſur de fauſſes apparences de guériſon, ont été contraints d'y rentrer, & d'y attendre cette révolution critique, ſans laquelle nulle maladie ne peut être heureuſement terminée.

L'ouverture des cadavres des perſonnes mortes de cette colique, a préſenté des points gangreneux, des échimoſes, des engorgemens de toutes eſpeces, avec toutes les traces de la plus vive inflammation. La concluſion de tous ces faits eſt, 1°. que cette méthode corrigée par le frere apothicaire, qui en a retranché la coloquinte, tient à la méthode calmante par la thériaque, l'opium, les lavemens & la tiſanne adouciſſante, qui la rendent moins meurtriere ; 2°. que, comme les douleurs ſe renouvellent pendant tout le cours de la maladie, & qu'elle ne ſe termine qu'après un eſpace plus ou

moins long, sa guérison ne peut être attribuée à l'émétique ni aux drastiques que l'on emploie au commencement du traitement; 3°. qu'elle a une marche d'autant mieux réglée, que la nature est moins tracassée par des remedes irritans; 4°. qu'elle ne se termine que par un effort vraiment critique; 5°. enfin, que les traces d'inflammation & de gangrene qu'offre l'ouverture des cadavres, démontrent le danger de la méthode des drastiques, l'utilité des adoucissans, & la nécessité de la saignée.

Il n'est pas de Médecin plus partisant de la méthode des drastiques, que celui qui est auteur de l'observation que j'ai rapportée plus haut : l'usage opiniâtre qu'il fit de la scammonée, décele assez sa forte passion pour elle. N'est-il pas aisé de lui faire sentir par la tournure même que prit la colique qu'il traitoit, que, comme toutes les autres maladies, celle-ci a une marche réguliere, qui se termine par l'évacuation de matieres vraiment critiques, que doit avoir précédé le travail de la coction, qu'ainsi il fit courir de gros risques à son malade, en lui faisant

prendre chaque jour trente grains de ſcammonée; il doit certainement moins s'applaudir du ſuccès du traitement, que ſe féliciter de ce que la maladie n'eut pas une fin funeſte.

Ne doit-il pas paroître bien extraordinaire aux Médecins, qui croient devoir la guériſon des maladies à l'efficacité des médicamens, que les trente grains de ſcammonée donnés pendant trente jours conſécutifs, n'aient fait couler la bile que le trentieme jour? Pourquoi ces trente grains n'ont-ils pas produit un effet auſſi ſalutaire dès le premier jour? Fera-t-on la fauſſe ſuppoſition que la ſcammonée fut dépouillée pendant vingt-neuf jours de ſa vertu purgative; ce qui l'auroit rendue inactive?

Il faut néceſſairement avouer qu'il n'eſt qu'un tems favorable à l'uſage des purgatifs; que ceux que l'on donne auparavant peuvent être nuiſibles, bien loin d'être utiles; il eſt donc un tems pour agir. Il en eſt un autre, pendant lequel il faut reſter oiſif; c'eſt le tems de la préparation de la matiere, ou de la coction. Il faut obſerver que cette préparation n'eſt pas au pouvoir du

Médecin ; elle eſt l'ouvrage de la nature.

Cette obſervation apprend encore à moins redouter la préſence des parties métalliques (en ſuppoſant qu'elles fuſſent la ſeule cauſe de la colique convulſive) dans l'eſtomac & les inteſtins ; il ne paroît pas qu'elles ſoient un obſtacle à la marche de cette maladie : la ſcammonée n'ayant fait couler la bile que le trentieme jour, il s'enſuit que les parcelles cuivreuſes durent demeurer nichées dans les inteſtins juſqu'à ce tems ; cependant la révolution critique arriva le trentieme jour ; d'où il faut conclure que la préſence des poiſons métalliques dans l'eſtomac & les inteſtins, n'empêche pas la marche de cette eſpece de maladie.

Il eſt une autre obſervation dans le journal de Médecine, qui n'a pas peu contribué à fortifier le préjugé, dans lequel ſont beaucoup de Médecins en faveur de la méthode des draſtiques ; j'en ai entendu quelques-uns ſe la rappeller avec complaiſance, comme ſi elle eût dû faire triompher cette méthode. M. Chomel, diſoient-ils, vient de guérir un malade attaqué d'une co-

lique métallique, par l'uſage de forts purgatifs ; on l'avoit traité juſqu'au tems qu'il fut appellé par la méthode adouciſſante ; il avoit toujours ſouffert, il étoit dans une eſpece d'engourdiſſement : enfin, M. Chomel ayant été appellé, il lui fit prendre une potion purgative, dans laquelle entroient le ſéné & le ſel d'ebſoom à grande doſe, il fut purgé abondamment, & il guérit.

Il eſt bon d'obſerver que M. Chomel ne fut appellé que le dix-ſeptieme jour de la maladie ; mais la maladie traitée, pendant tout le tems qui avoit précédé, par les adouciſſans & les calmans, avoit ſuivi ſa marche naturelle, que l'uſage des remedes actifs n'avoit pas troublée ; deux ſeptenaires avoient été employés à la coction, elle étoit achevée, cette coction, quand M. Chomel arriva, il purgea : le purgatif eut un ſuccès heureux.

N'eſt-il pas évident qu'on n'a pû conclure de ce fait en faveur des draſtiques, que parce que l'on ignoroit, ou que l'on ne conſidéroit pas les circonſtances, dans leſquelles fut preſcrit le purgatif ? Il eſt hors de doute, que ſi M. Chomel ayant été appellé dès le commencement,

commencement, eût purgé le malade, le purgatif n'auroit pas eu le même ſuccès, tandis qu'il le guérit en purgeant le dix-ſept.

Il eſt donc vrai que notre opinion ſur la cauſe du préjugé en faveur de la méthode des draſtiques, paroît avoir un fondement réel. N'eſt-il pas naturel de l'attribuer à l'inattention des Médecins ſur les circonſtances de l'uſage des purgatifs, qui, donnés vers la fin de la maladie, avoient produit les effets les plus ſalutaires; le crédit qu'elle s'eſt acquis, peut tenir encore à des idées fauſſes, que l'on s'eſt formées de la coction & des criſes, ou pour mieux dire, à la négligence à laquelle l'on s'eſt abandonné par rapport à elles.

Comme l'expérience a démontré que beaucoup de ces malades, à qui l'on a fait prendre l'émétique, en ont été ſoulagés, & ſont parvenus à une parfaite guériſon, ne peut-on pas croire que ce médicament eſt d'une néceſſité abſolue, pour obtenir une guériſon plus prompte & plus certaine de la colique métallique?

Il en eſt de cette colique, par rapport à l'uſage de l'émétique, comme

de mille autres maladies. Souvent il a arrêté des crachemens de ſang, quelquefois il a calmé des mouvemens convulſifs; il eſt arrivé auſſi qu'il a détruit des oppreſſions & des angoiſſes, qui retardoient la marche de quelques maladies; pourroit-on, à la faveur de ces ſuccès, étendre la néceſſité de l'émétique à tous les crachemens de ſang, à toutes les maladies accompagnées d'angoiſſe & d'oppreſſion, enfin, à toutes les maladies convulſives.

Un Médecin qui ſe conduiroit dans la pratique, en conſéquence de ces principes, tomberoit dans les erreurs les plus funeſtes. Pour qu'un Médecin puiſſe être en état de décider s'il doit employer l'émétique (toutefois bien moins dangereux, qu'un draſtique, & très-ſouvent utile), il doit examiner la nature & la violence des accidens, avoir égard au tems auquel il eſt appellé; diſtinguer le caractere de la maladie, & s'aſſurer, autant qu'il eſt en lui, de la conſtitution du malade; ſouvent, quand bien même il le jugeroit néceſſaire, il ne doit le donner qu'après avoir préparé à ſon uſage, par différens moyens; l'on peut mettre au

nombre de ces moyens, la ſaignée, les huileux, & les autres médicamens propres à calmer la trop vive action des nerfs, & à amollir les membranes trop diſpoſées au mouvement ſpaſmodique qui me ſemble leur être propre.

XC. OBSERVATION.

M. Dieſt m'a fait l'hiſtoire d'une femme vaporeuſe, qui de tems à autre étoit affligée des maux de tête les plus cruels; le vomiſſement ſeul, procuré par l'émétique, étoit capable de la ſoulager; lorſqu'elle le prenoit, elle avoit des convulſions effroyables; il étoit obligé de l'y préparer chaque fois, en l'empâtant avec les huiles; & quelques heures avant de lui donner l'émétique, il lui faiſoit prendre une grande doſe d'opium; l'eſtomac une fois mis en action avoit beſoin de l'effet d'un calmant, pour ſe rétablir dans ſon état de tranquillité; il parvint à guérir cette malade; il faiſoit ſaigner ſes malades, affligés de la colique métallique; il leur donnoit de l'opium & des huiles avant de les faire vomir. Ces obſervations conduiſent à penſer, 1°. qu'il eſt des

malades attaqués de colique, auxquels la saignée & les calmans de toute espece font plus de bien que l'émétique; tels sont ceux qui sont de constitution sanguine; tels sont ceux, chez lesquels il y a un commencement d'inflammation désignée par des douleurs continues dans les entrailles, qu'augmente encore la pression; tels sont ceux enfin, qui nés avec une grande irritabilité, sont sujets à des mouvemens convulsifs; 2°. qu'il est sage de disposer les entrailles à recevoir l'impression de l'émétique, par l'usage des calmans & des huiles; 3°. que l'on doit essayer de faire vomir avec les huiles & les plus doux vomitifs, ce qui doit faire donner la préférence à l'ipécacuanha sur le tartre stibié.

Mais n'ayons confiance en l'émétique, qu'autant qu'il peut rendre la marche de la maladie plus facile; n'espérons pas plus de ce remede que de la saignée, une guérison parfaite; c'est la nature qui opere cette guérison, en préparant cette matiere bilieuse qui doit entraîner les parcelles métalliques, qui irritent les nerfs & mettent le trouble dans leurs mouvemens.

L'ouvrage de la coction est l'affaire du tems ; ainsi, après avoir donné l'émétique dès le commencement de la maladie, si nous l'avons jugé nécessaire, évitons de troubler la nature, calmons & attendons patiemment le tems favorable à l'usage des purgatifs ; employons alors les minoratifs ou les drastiques, ils réussiront également.

§. III.

Du Traitement de la Colique végétale.

Je viens de donner mes idées sur le traitement de la colique métallique; ne pourroient-elles pas fournir des lumieres pour celui des différentes especes de colique essentiellement liées à la colique de Poitou, ou à la colique végétale ? ces coliques ont foncierement un caractere nerveux ; elles dépendent d'une humeur mélancolique, qui par son abondance forme l'embarras des entrailles ; le fond du traitement doit donc se réduire à calmer & à purger.

Hoffman propose pour cette espece de colique, la méthode adoucissante. *Sydenham* n'hésite pas à prononcer que les narcotiques sont un remede

plus efficace contre les douleurs de la colique bilieuſe, que les ſaignées & la purgation. Quand il employoit celle-ci, il lui faiſoit toujours ſuccéder un narcotique. *Duret* déclare que les vrais remedes contre la colique ſont les narcotiques. *Houlier* penſe que l'on ne doit employer dans la colique les purgatifs qu'avec beaucoup de ménagement, & à des doſes très-modérées ; il recommande comme un remede ſouverain, l'opium & ſes préparations.

J'ai moi-même appaiſé, comme par enchantement, des douleurs de colique convulſive, par l'uſage des calmans ; j'en ai donné des exemples dans les Chapitres précédens.

Baglivi aſſure que l'on guérit les coliques endemiques & habituelles, qui proviennent principalement de la qualité acide du vin, par l'uſage des ſudorifiques, pourvu cependant que l'on ait bien l'attention de faire prendre tous les ſoirs un narcotique.

Des autorités ſans nombre ſe réuniſſent, comme on le voit, en faveur des calmans, comme les remedes de la plus grande efficacité contre les différentes eſpeces de colique. Quiconque s'eſt

bien pénétré de la nature & du vrai caractere de cette maladie, ne peut pas douter de la néceſſité de leur uſage; l'expérience les a démontrés ſouverains dans tous les cas; le concours de l'autorité, de l'expérience, & de la raiſon aſſure donc aux calmans la prééminence ſur les remedes que l'on a coutume d'employer pour la colique végétale: en effet, ils peuvent être donnés dans tous les cas, ſoit par rapport à l'eſpece de colique, ſoit par rapport aux différens tems de la maladie.

Il n'en eſt pas ainſi des autres remedes, avec leſquels on eſſaye de combattre ces maladies, la ſaignée, par exemple, n'eſt pas toujours d'une néceſſité indiſpenſable. Il eſt beaucoup de malades que l'on peut guérir ſans ſon ſecours; elle ne convient, pour le bien prendre, qu'aux ſujets pléthoriques, ſoit pour prévenir l'inflammation, ſoit pour enempêcher le progrès; les vrais guides pour l'uſage de la ſaignée, ſont la nature des ſymptomes & la conſtitution du malade.

Il eſt bien difficile de déterminer au juſte les cas dans leſquels il convient de faire vomir. Il paroît que M. *Bonté*

ne s'y détermine que lorſque ſes malades ſont tourmentés de nauſées & d'envies de vomir; encore l'exiſtence de ces accidens n'eſt-elle pas toujours une raiſon aſſez forte pour avoir recours à ce moyen; ſouvent ces nauſées & ces envies de vomir dépendent d'un fond d'irritation, qui contre-indique l'uſage des vomitifs : il ſeroit très-dangereux dans ce cas-là; il faut donc uſer de plus grandes précautions avant d'employer ce remede.

Ayant été chargé du traitement de pluſieurs malades qui avoient des envies de vomir, j'uſai de différens moyens pour m'aſſurer de la nature de ces nauſées: comme quelques-uns vomiſſoient l'huile d'amandes douces que je leur faiſois prendre, je preſcrivis des potions calmantes qui firent ceſſer le vomiſſement & les nauſées; chez quelques autres l'inefficacité des calmans & des huiles me fit juger que les nauſées étoient de nature à exiger l'uſage des vomitifs, qui, employés à petites doſes, firent diſparoître ces ſymptomes.

Ces eſſais me paroiſſent devoir entrer dans le plan d'une méthode de traitement ſage, car quelle que ſoit l'eſpece

de colique que l'on traite, il n'en peut jamais résulter aucun inconvénient; il faut penser bien différemment de l'émétique donné brusquement & à grande dose. Qui n'apperçoit pas les suites funestes que peut avoir l'usage de ce remede, dans les coliques sanguine, goutteuse, & hémorrhoïdale? ils peuvent, en augmentant le spasme déjà existant, précipiter au tombeau des malades, qui, traités avec sagesse, eussent recouvré leur santé. Je crois cependant que les vomitifs donnés au commencement de cette colique, peuvent être souvent utiles & avoir des suites moins funestes que les purgatifs.

Le tems favorable à l'usage des purgatifs, est celui de l'excrétion ou la fin de la maladie. La coction doit s'être faite auparavant; le tems de la coction doit être sacré pour les Médecins; la nature doit toujours commencer tard & achever lentement ce travail, dans cette colique, dont le caractere est principalement nerveux; l'observation qui suit en fournit une preuve convaincante.



XCI. OBSERVATION.

Une femme, lors de l'accès d'une colique, dont elle avoit eu plusieurs attaques à différens tems, souffroit des douleurs si cruelles, qu'elle croyoit qu'on lui tordoit les inteftins; elle auroit desiré que dans ces momens de souffrance on lui eût ouvert le ventre; les différentes parties de son corps se ressentoient de cet état douloureux des entrailles; elle avoit des convulsions; le contour de ses yeux paroissoit meurtri; les traces de cette espece de meurtrissure lui sont restées pendant bien du tems: la saignée, l'opium, les adoucissans & l'émétique sont les remedes qui furent employés dans le fort de l'attaque; elle continua d'en avoir quelque ressentiment: pour la détruire entierement, je lui fis prendre des jus d'herbes, qui, aidés de l'action des purgatifs, procurerent quelque soulagement; la malade ne fut pourtant bien guérie qu'après avoir fait usage du lait froid & des pilules mercurielles, qui lui procurerent l'évacuation d'une matiere bien critique; le traitement dura au-moins l'espace de deux mois.

M. Bonté n'a-t-il pas obſervé que l'on pouvoit donner des purgatifs juſqu'au ſeptieme jour ? ſeroit-ce là l'époque du commencement de la coction ? ne pourroit-on pas conclure de cette remarque de M. Bonté, que le tems d'irritation peut admettre jusqu'à un certain point l'uſage des purgatifs ? Quand je dis, *peut admettre*, j'entends qu'il y a moins de danger à les employer dans ce premier tems, que dans celui de la coction, qu'ils ne manqueroient pas de troubler ; car quoiqu'ils puiſſent y être moins nuiſibles, ils n'en deviennent pas plus utiles pour la guériſon de la maladie.

§. IV.

Réflexions ſur l'Uſage des Véſicatoires & des Ventouſes dans ces ſortes de Coliques.

Les véſicatoires ne pourroient-ils pas être mis au nombre des moyens propres à procurer la guériſon des coliques convulſives ?

Les véſicatoires entrent dans la claſſe des cauteres, des ſérons, & des ventouſes ; je crois que le principal effet

de ces différens ſecours, eſt de fixer l'action dans les parties où on les applique, & d'y détourner le torrent des humeurs.

Que l'effort d'action ſoit aux entrailles, lors de ces coliques, qu'elles ſoient l'effet de la criſpation des nerfs, qui dirigent l'action des organes, c'eſt une vérité dont on peut s'aſſurer, en méditant ſur ce qui arrive aux perſonnes affligées de colique.

XCII. OBSERVATION.

Une dame eſt ſujette à des coliques d'eſtomac; elle en a eu pluſieurs attaques de la plus grande violence, une entre autres qui dura quatre jours; elle étoit anéantie; elle fut ſans forces pendant tout le tems de la colique: les douleurs ne furent pas plutôt ceſſées, qu'elle recouvra ſes forces, à-peu-près au même degré qu'elles étoient avant la colique; cependant elle n'avoit pris aucune eſpece de nourriture dans le fort des douleurs.

Qui peut douter que l'accablement qu'éprouva cette dame pendant ſa colique, ne provînt d'une inégalité dans la diſtribution des forces? Tout l'or-

gane extérieur étoit dépourvû d'action, elle étoit concentrée dans les entrailles; l'huile d'amandes douces, l'eau de poulet, & de légers calmans, furent les seuls secours que l'on employa.

Je répéterai volontiers ce que j'ai déjà dit, qu'un homme que l'on purge est moins fort & plus anéanti pendant que le purgatif agit, & avant même la premiere selle, qu'il ne l'est le soir même, après d'abondantes évacuations: d'où peut naître cette singularité, si ce n'est d'une inégalité dans la distribution de l'action, qui, lorsque le purgatif opere, est toute entiere aux entrailles?

XCIII. OBSERVATION.

Une femme s'avisa de manger, peu de tems après avoir éprouvé l'impression d'un bain trop chaud: elle se sentit sur-le-champ un serrement dans la région épigastrique; elle fut incommodée d'une pesanteur d'estomac accompagnée de rapports; elle devint foible & perdit connoissance. Cet accès de vapeurs se renouvella plusieurs fois le jour: chaque fois qu'elle essayoit de prendre un bouillon, son estomac

ſe roidiſſoit & entroit en convulſion ; la crainte d'avoir des foibleſſes la faiſoit reſter au lit. L'eau de fleurs d'orange, & l'huile d'amandes douces furent employées avec ſuccès : le lendemain elle tenta de prendre un peu de nourriture ; il ſurvint encore quelques orages, mais à un degré moins fort ; ſon eſtomac parut moins s'effaroucher ; j'eſpérai de mettre fin à ces tracaſſeries en la faiſant agir : elle ſe leva & ſe trouva bien d'avoir marché. Ayant ſenti ſes forces ſe ranimer, elle mangea une petite ſoupe, contre laquelle parut s'irriter ſon eſtomac, car elle éprouva un léger ſentiment de peſanteur ; elle craignit le retour de ſes foibleſſes. Témoin de cette derniere ſcene, je l'engageai à ſe promener ; ce léger exercice aida la digeſtion, la peſanteur, la foibleſſe & le ſerrement ne reparurent plus.

Il eſt donc poſſible de mettre fin à des incommodités, en changeant l'ordre des mouvemens, ou pour mieux dire, en faiſant prendre aux forces une direction contraire à celle que ſemble affecter la nature : ne peut-on pas eſpérer qu'en excitant une forte ſenſation

dans une partie éloignée de l'endroit où se fait le froncement des nerfs, en qui consistent les grandes douleurs, l'on parviendroit à guérir les maux cruels, qui sont quelquefois suivis de la mort la plus prompte, laquelle est elle-même une gangrene précipitée.

Toutes les especes de coliques sont de ce genre de maladies; la nature se livre à des mouvemens forcés & irréguliers, auxquels il faut nécessairement un aboutissant; pourquoi ne les pas placer à l'extérieur, dans quelque partie peu essentielle & peu utile à la vie?

Ce que je déduis de mes idées sur la nature des coliques métallique & végétale, s'accorde assez bien avec l'observation des plus grands Praticiens; j'ose dire même que l'observation ci-dessus en fournit un exemple.

Duret, au chapitre de l'*Epilepsie*, dit que les ventouses sans scarification appliquées à l'endroit des hypocondres, operent une révulsion, à laquelle on n'a pas lieu de s'attendre, *revulsionem inaspectabilem.* Houlier conseille d'appliquer au ventre une grande ventouse, pour appaiser les accidens du

cholera morbus ; mais le *cholera morbus* n'étant qu'un vomiſſement importun, accompagné de vives douleurs dans les entrailles, n'eſt-il pas évident que ce que conſeille Houlier pour le *cholera morbus*, eſt applicable à la colique ?

Au reſte, toute difficulté ceſſe quand on conſidere la maniere dont ce Médecin s'explique ſur l'effet des ventouſes, par rapport à la colique. « L'on doit, » dit-il, pour guérir la colique, appli- » quer au milieu du nombril une grande » ventouſe avec beaucoup de feu, car » elle aide la coction ».

Par quel méchaniſme une ventouſe peut-elle aider la coction ? qui ne voit pas qu'elle ne peut contribuer à un effet auſſi ſalutaire, qu'en attirant à la ſurface du ventre l'action, qui ſe portant toute entiere à l'intérieur, trouble & empêche le jeu des organes, & conduit à des engorgemens mortels.

Elle aide la coction en rendant les mouvemens plus réguliers & mieux ordonnés ; ſeroit-il poſſible de faire accorder cet effet ſalutaire des ventouſes avec l'idée où l'on eſt, que les coliques & le *cholera morbus* ſont cauſés par des humeurs âcres, & des parties métalli-

ques contenues dans l'eſtomac & les inteſtins.

Les ventouſes augmentent l'action des parties ſur leſquelles on les applique, ils l'empêchent par conſéquent de ſe porter avec la même impétuoſité vers des organes où ſa concentration deviendroit dangereuſe, en un mot, l'application des ventouſes doit, pour avoir des ſuites heureuſes, changer l'ordre des mouvemens & leur fournir un nouvel aboutiſſant.

C'eſt en jugeant d'après ces principes, que l'on peut appercevoir la grande utilité de ce ſecours purement méchanique; en vain s'appuyera-t-on, pour en rappeller l'uſage & le rendre plus familier, de l'autorité des plus habiles Praticiens de tous les âges: dans un ſiecle où les Médecins veulent tout expliquer, & ne point admettre de méthode curative, qui ne ſoit étayée de principes théoriques, il ne faut pas ſe flatter que l'on fera adopter un plan de traitement dont la théorie des écoles n'a pas fait appercevoir la liaiſon avec les ſuccès annoncés par ces grands hommes. Ces efforts de renouveller l'uſage des ventouſes, ſi peu

éclairé par la théorie la plus en vogue, annoncent un goût décidé pour l'empirisme, & prouvent la vérité énoncée dans les recherches sur quelques points de Médecine, savoir, que l'*empirisme est dans le cœur de l'homme.*

Je crois donc que l'usage des ventouses est trop négligé, & qu'elles seroient utiles, ainsi que les vésicatoires, dans les coliques convulsives ; ma persuasion est d'autant plus forte, que la doctrine que j'embrasse me met à portée d'appercevoir le rapport de leurs effets aux causes du mal qu'elles guérissent.

Cette doctrine, il est vrai, est fort différente de celle de Boerrhaave reçue dans les écoles ; mais sera-ce une raison de douter de leur efficacité? Non sans doute; leur utilité déjà fondée sur l'observation, se trouvera bien plus solidement établie quand elle sera éclairée du flambeau de notre théorie : bien plus, cette espece de concert de l'observation avec la théorie que j'adopte, pour appuyer l'utilité des ventouses, fournit des raisons victorieuses qui doivent faire donner la préférence à notre doctrine sur celle des écoles.

Pourquoi ne pas admettre des principes qui conduisent à des méthodes de traitement employées avec succès par les anciens, & négligées cependant de nos jours? Telles sont les taillades, ou ces grandes incisions pratiquées pour déplacer des douleurs, qui, en devenant fixes & permanentes dans des parties trop sensibles & nécessaires à la vie, pourroient avoir des suites funestes.

C'est sur ces mêmes principes qu'est fondée cette opinion, qu'il est utile pour rendre moins dangereux les violens coups de tête, d'y établir à l'extérieur de grandes & larges plaies par le moyen d'incisions.

Cette maniere de considérer l'économie animale est une source vive d'où partent des traits de lumiere, qui servent à mettre dans le plus beau jour des faits de pratique, lesquels étant inexplicables dans la théorie Boerrhaavienne, fixent à peine l'attention des Médecins, n'obtiennent la croyance que d'un petit nombre, & font naître les doutes de la multitude.



CHAPITRE VIII.

De l'Epilepſie.

XLIV. Thèſe. 1761. *AN epilepſiæ rara venæ ſectio ?* « Faut-» il rarement ſaigner les perſon-» nes épileptiques » ? Le nombre des cauſes de l'épilepſie eſt fort grand, elles ont quelquefois leur ſiége dans les ventricules du cerveau. L'épilepſie alors eſt idiopathique ; ſes autres cauſes ſont des exoſtoſes dans les os du crâne, des concrétions ſquirrheuſes, des polypes, on y peut ajouter le gonflement de la glande pituitaire, les varices & les anévriſmes, les ſquilles d'os, les tumeurs vénériennes.

L'eſtomac, par ſes indiſpoſitions, produit quelquefois auſſi l'épilepſie : les vers, les poiſons, la goutte, la petite vérole, la gale, les dartres, & les paſſions en ſont des cauſes éloignées.

Toutes les fois que l'épilepſie eſt cauſée par des tumeurs véroliques, par la gourmandiſe, par les vives affections de l'ame, par de profondes méditations, par une fracture du crâne ou

ſa dépreſſion, la ſaignée ne peut être d'aucune utilité.

Une femme avoit des accès d'épilepſie ; le Chirurgien chargé du traitement la ſaignoit à chaque fois ; elle ſe retira dans un hôpital, où abandonnée aux ſeuls ſoins de la nature, elle n'en eut aucune attaque. Quand elle fut retournée chez elle, elle en eut de nouveaux accès pour leſquels on réitéra les ſaignées ; elle en mourut.

Il paroît aſſez évident, dit l'auteur, que ſes attaques avoient été rendues plus fréquentes par l'uſage de la ſaignée, qui quelquefois a l'inconvénient de provoquer les convulſions ; il en arrive à preſque tous les animaux que l'on égorge.

Les ſaignées peuvent faire beaucoup de mal, en détruiſant les forces de l'eſtomac, ou pour mieux dire, celles de toute la machine. Le ſang, après les ſaignées, circule moins librement ; ſon mouvement en eſt fort ralenti ; la ſaignée qui peut détruire la pléthore ne la prévient pas. Quelquefois la ſaignée trop répétée rend les perſonnes plus graſſes ; les forces s'épuiſent par le trop grand nombre de ſaignées ; l'auteur

croit qu'une pléthore réelle produiroit l'apoplexie plutôt que l'épilepsie.

REMARQUES.

L'épilepsie paroît être de toutes les maladies la plus nervale ; elle est une maladie vraiment convulsive ; tous les accidens en sont effrayans, & les suites en sont terribles.

Hippocrate, comme je l'ai dit dans mes Recherches, a observé qu'elle attaque souvent les enfans qui n'ont pas eu leur gourme. J'ai rapporté l'observation d'une jeune fille âgée de sept ans, qui pour n'avoir pas éprouvé cette heureuse révolution, étoit sujette à des mouvemens épileptiques qui se répétoient fort souvent.

Hippocrate avoit encore observé, que les effusions de sang qui se font par les parties inférieures, sont salutaires aux personnes épileptiques : Duret en dit à-peu-près autant. *Sunt item hæmorrhoides epilepticis salutares, ab humore melancholico correptis, quia melancholici fiunt epileptici, & epileptici melancholici, quod fit pro diversâ ratione partis in quam movetur humor.*

Il semble qu'Houlier confonde l'épi-

lepſie avec la néphrétique, la ſciatique, la mélancolie, & d'autres maladies de ce genre, car il la met, ainſi que toutes celles-là, dans la claſſe des maladies contre leſquelles le *hiera logadii* peut être de quelque utilité. *Valetius* regarde comme très-rares les épilepſies ydiopathiques.

S'il eſt vrai que la goutte, les hémorrhoïdes, la gale, & les dartres rentrées ſoient des cauſes éloignées de l'épilepſie, il eſt aſſez naturel de conclure qu'elle peut dériver de la même ſource, elle doit provenir d'une humeur mélancolique contenue dans les entrailles, ou pour mieux dire, elle eſt l'effet de leur embarras : cette idée d'ailleurs paroît fondée ſur l'obſervation de tous les tems ; n'eſt-elle pas confirmée par ce qu'Hippocrate, Duret, Valetius, & Houlier ont remarqué ſur l'épilepſie ?

Dein notabile eſt, dit Hoffman, *quod morbi, qui ſtatos ſervant periodos, plerumque fundamentum habeant in abdominis viſceribus.* L'épilepſie a des tems marqués, elle eſt périodique. Le paſſage d'Hoffman autoriſe donc à croire qu'elle provient d'une cauſe dont le ſiége eſt dans les entrailles.

Duret, lorſqu'il dit que l'on devient mélancolique ou épileptique, ſelon la partie vers laquelle ſe porte l'humeur, ne donne-t-il pas à entendre que ces deux maladies dépendent de la même cauſe, & qu'elles ont un fond commun?

Le genre nerveux eſt fortement irrité dans l'épilepſie; ſes mouvemens ſont extraordinaires & irréguliers, le ſpaſme eſt violent, ſur-tout aux entrailles: c'eſt ſans doute là la cauſe qui fait refouler les humeurs vers les parties ſupérieures.

Mais l'effort ſe porte-t-il ſeulement ſur les parties externes de la tête, ou le cerveau devient-il le terme aboutiſſant des traînées d'oſcillations, qui ſemblent s'élancer des entrailles? Les convulſions de la mâchoire, l'écume de la bouche, les yeux tournés, tout ſemble annoncer que l'extérieur de la tête reçoit preſque lui ſeul tout l'effort.

Le cerveau pourroit-il y réſiſter? ne ſeroit-il pas accablé ſous le poids de l'action & par le torrent des humeurs? l'apoplexie n'en ſeroit-elle pas un effet plus naturel? au-moins eſt-il certain que beaucoup d'épileptiques meurent

meurent d'apoplexie? Cet accident pourroit bien n'être qu'une erreur de la nature, qui conſervant ſa pente vers la tête, pourroit diriger ſes forces ſur le cerveau, au-lieu de les porter vers les parties externes, les yeux, la mâchoire, & les glandes ſalivaires.

En général les vomitifs font du bien aux perſonnes épileptiques; d'où il faut conclure que l'eſtomac & les organes qui l'environnent ſont ſouvent le ſiége de la cauſe de l'épilepſie. J'ai connu un enfant ſujet à cette maladie, dont les accès ſe terminoient par le vomiſſement de matieres bilieuſes.

C'eſt donc un travail extraordinaire des entrailles, qui eſt la cauſe la plus commune des accès d'épilepſie. Wanhelmont, dans ſon *Duum viratus*, eſt favorable à cette opinion.

Beaucoup d'auteurs penſent qu'il exiſte des épilepſies idiopathiques dépendantes de l'état malade du cerveau, ſoit qu'elles ſoient cauſées par des varices, des anévriſmes, & des tumeurs ſquirrheuſes, ſoit qu'elles dépendent du gonflement de la glande pituitaire ou d'exoſtoſes à la ſurface des os du crâne; quoi qu'il en ſoit de l'exiſtence

de ces épilepſies, elles ne doivent pas faire l'objet de nos recherches, attendu qu'elles ſont incurables, & qu'il n'eſt pas poſſible d'en deviner la vraie cauſe.

Il n'en eſt pas ainſi de l'épilepſie qui eſt cauſée par l'embarras des entrailles, ou l'humeur mélancolique; s'il n'eſt pas poſſible d'en déraciner la cauſe, du-moins peut-on y apporter quelque adouciſſement. Il arrive quelquefois que les révolutions de l'âge la font diſparoître pour toujours. L'âge de puberté eſt celui qui opere cette guériſon : elle eſt auſſi l'effet du changement d'air & d'un changement dans le genre de vie, *epilepticis pueris mutationes maximè ætatis & regionis, & vitarum liberationem faciunt*. Hipp.

L'âge de puberté eſt le tems où commence à agir l'organe qui conſtitue l'homme, & le rend intéreſſant pour l'autre moitié de l'eſpece humaine. Juſqu'au développement de l'action de cet organe, deſtiné à la génération, il étoit un être imparfait: il ſemble qu'il y puiſe ſa force & ſa vigueur. Le jeu de cet organe bien établi, change la marche de la nature; il occaſionne la plus grande révolution dans ſes mouvemens.

Cette nouvelle action fait éprouver à l'homme des ſenſations délicieuſes qu'il ignoroit, & dont il n'avoit nulle idée. On peut donc conſidérer cet organe comme celui d'un nouveau ſens, & comme un nouveau centre où vont aboutir les efforts de la nature. C'eſt à ce changement dans l'ordre des mouvemens, qu'eſt dûe la guériſon des épilepſies, & les troubles qui rendent fort orageux l'âge de puberté.

Quelquefois l'effort des mouvemens ſe porte ſur une ſeule partie, & excite la convulſion; l'épilepſie, pour lors, s'appelle épilepſie partiale.

Tous ces faits ne peuvent-ils pas fournir des vues pour la cure de l'épilepſie: il eſt certain qu'une vie ſobre & tempérée peut en rendre les accès moins fréquens. L'exemple des perſonnes qui étant ſujettes à la goutte, ſont parvenues à s'en garantir, tant qu'elles ont conſenti à ne faire uſage que du lait, cet exemple, dis-je, peut faire croire qu'à l'aide du même régime, on éloigneroit au moins les attaques d'épilepſie.

Je donne pour exemple la goutte; parce que je crois que ces deux mala-

dies dérivent de la même ſource. Le danger qui fait leur différence, naît de ce que dans l'une l'effort ſe porte à la tête, & que dans l'autre il va aboutir aux extrémités. L'auteur de la Thèſe des eaux d'Aquitaine, a bien ſenti le danger des maladies qui attaquent les parties ſupérieures. *Nempe morbi ad ſupernas partes tendentes toleratu difficiles.*

La révolution que produit le développement de l'action dans l'organe de la génération; la remarque d'Hippocrate, que les effuſions de ſang qui ſe font par les parties inférieures, ſont ſalutaires aux épileptiques; l'utilité des hémorrhoïdes, annoncée par *Duret*; l'efficacité du *hiera logadii*, vantée par Houlier, toutes ces conſidérations font croire que s'il étoit du reſſort de l'art de pouvoir déterminer les mouvemens de la nature en en-bas, on pourroit prévenir les attaques d'épilepſie; au-moins encouragent-elles à tenter ces différentes voies de guériſon: ainſi il ſera ſage d'employer les purgatifs de tems en tems, de provoquer les hémorrhoïdes; la ſaignée même du pié peut être miſe en uſage, ſur-tout aux équinoxes.

Il a été dit à l'article de la peſte, que les maladies nervales ou convulſives étoient moins funeſtes aux perſonnes qui portoient habituellement un cautere, parce que tous les mouvemens extraordinaires & peu réguliers, alloient y aboutir & s'y perdoient, pour ainſi dire. Pourquoi n'en pas faire uſage, pour prévenir les attaques d'épilepſie ?

Il y a des exemples de l'utilité dont ils ſont pour prévenir l'apoplexie, qui eſt, ainſi que l'épilepſie, l'effet d'un ſpaſme violent des entrailles : telle eſt l'opinion d'Hoffman. *Recidivant quoque aſthmata, affectus apoplectici, paralytici, capitis dolores, qui ex raptu ſanguinis ad caput ob violentos in imo ventre ſpaſmos producuntur.*

Le mariage, conſidéré ſous le même point de vue, pourroit encore être utile, parce qu'il fixeroit d'une maniere plus décidée, l'action dans les organes de la génération, qui quelquefois, preſſés de deſirs, s'agitent extraordinairement, & cauſent des accidens dont on eſt bien éloigné de ſoupçonner la vraie cauſe.

CHAPITRE IX.

De Chorea sancti Viti ou *Danse de saint Vit.*

XLV. Thèse. 1763. *AN choreæ sancti Viti, evacuantia narcoticis & cardiacis interpolata ?* « Les évacuations, heureusement com» binées avec les narcotiques & les » cordiaux, peuvent-elles être effica» ces contre la danse de saint Vit » ?

Cette maladie, dit l'auteur, est une maladie convulsive, propre aux jeunes filles qui ne sont pas encore réglées. Il la fait dépendre de la saburre de l'estomac & du duodenum, qui se portant sur les nerfs, les irrite, & occasionne une irrégularité dans leurs mouvemens. La gloutonnerie ordinaire aux enfans, & la vie sédentaire que menent les jeunes filles, l'ont conduit à cette idée. Il croit nécessaire de faire trois ou quatre saignées; cependant la saignée n'est pas le remede le plus propre à procurer l'évacuation des impuretés contenues dans le duodenum.

L'auteur se retourne du côté d'Hip-

pocrate, qui n'admet que deux causes des convulsions ; la réplétion & l'inanition. Il dit que les convulsions des enfans viennent toujours de plénitude. Sydenham étoit dans la persuasion que la méthode de traitement utile pour la danse de saint Vit, réussiroit pour la guérison des épileptiques. Il rejette celle de Chaine, qui consiste à faire vomir avec le tartre stibié, mêlé à l'ipécacuanha ; Chaine donne ensuite l'æthiops minéral avec les eaux de Bath : il finit son traitement par l'usage d'un électuaire composé d'écorce d'orange, de gland pulvérisé, & de safran de Mars.

REMARQUES.

La danse de saint Vit est une maladie convulsive, une espece d'épilepsie, propre aux enfans de l'un & l'autre sexe, depuis dix ans jusqu'à l'âge de puberté.

Comme cette maladie est fort rare, nous mettrons sous les yeux le tableau qu'en a retracé Sydenham. Quand elle commence, ceux qu'elle attaque ont peine à marcher, & s'appuient difficilement sur l'une de leurs jambes,

qu'ils traînent après eux : la main du même côté leur tremble; & quelque effort qu'ils fassent pour la contenir dans la même place, ils ne peuvent y parvenir : ils gesticulent beaucoup; quand ils veulent boire, le mouvement convulsif dont leur main est agitée, éloigne de leur bouche le verre au moment même qu'ils le touchent avec leurs levres : leurs mouvemens sont si singuliers, que l'on croiroit qu'ils le font dans l'intention de faire rire ceux qui les regardent.

Tout est singulier dans cette maladie, soit qu'on la considere par rapport à ses accidens, ou par rapport à l'âge auquel elle paroît propre. Peut-on imaginer qu'elle soit l'effet du simple embarras des entrailles, occasionné par la gloutonnerie si ordinaire aux enfans? L'utilité des purgatifs & des saignées, que l'on a coutume d'employer dans son traitement, peut le faire penser ainsi.

Mais l'âge auquel elle arrive, ne pourroit-il pas faire soupçonner un premier effort dans les organes destinés à la génération? La nature n'auroit elle pas en vue de s'en faire une voie de décharge? J'ai connu des jeunes filles

qui, quoiqu'elles n'aient été réglées qu'à l'âge de quatorze ans, avoient éprouvé, dès l'âge de onze ans, les premieres tracasseries de l'appareil des regles; lesquelles tracasseries n'étoient, si je puis m'exprimer ainsi, que les premiers caprices de la matrice : une entr'autres, a eu des fleurs blanches plus de trois ans avant ses regles.

Il faut conclure de-là, que l'appareil des regles est quelquefois fort long; & qu'elles se mitonnent long-tems. Tous ces accidens peuvent être l'effet d'une action incertaine & peu soutenue de la matrice, qui n'agit, pour ainsi dire, que par fougades, & ne fournit qu'un travail incomplet.

Les calmans & les purgatifs me paroissent devoir être fort utiles; les premiers rendent l'action des nerfs plus réguliere; pour les purgatifs, ils évacuent la matiere de l'embarras, & reportent sur toute la longueur du canal intestinal, une action à laquelle la matrice n'est sans doute pas encore assez disposée. C'est peut-être le même cas que celui des femmes qui touchent au moment de perdre leurs regles. La matrice reste quelquefois inactive pendant

plusieurs mois, puis se réveille tout-à-coup, & agit d'une action si vive qu'elle paroît tenir de la fureur : elle cause souvent des pertes. Pour calmer ces mouvemens, & repartir l'action à toutes les parties organiques, l'on est obligé de faire usage des calmans & des purgatifs.

Cette maladie me semble être plutôt du genre des maladies bilieuses humorales, que du genre des sanguines : ce qui me fait penser que la saignée a peut-être été trop célébrée par Sydenham, qui, quoiqu'il n'en fît pas un abus énorme, lui donnoit souvent cependant un trop grand prix.

CHAPITRE X.

De la Convulsion.

XLVII. Thèse. 1763. *AN convulsioni purgatio?* « La convulsion requiert-elle la purgation »?

La convulsion est un violent effort de la nature, qui sans cesse occupée de sa conservation, met en jeu, lorsque quelque chose l'incommode, toutes les facultés animales : elle recueille toutes ses forces, & les dirige contre son ennemi.

La cauſe de la convulſion eſt quelque choſe de matériel, ſoit bile, ſoit mélancolie, ſoit une ſéroſité âcre & piquante, une vapeur maligne, ou la morſure de quelques animaux.

L'épilepſie, continue l'auteur, eſt l'effet d'une matiere âcre, qui s'eſt introduite dans le cerveau, dont elle irrite les membranes : la convulſion, en un mot, eſt l'effet d'une vive irritation. La convulſion, qui ſuccede à de grandes évacuations, eſt plus dangereuſe que celle qui naît de la réplétion ; car il eſt poſſible d'évacuer la matiere morbifique.

Les maladies ne ceſſent pas, à-moins qu'au préalable la nature n'ait détruit ce qui les cauſe, & ſouvent elle a beſoin d'être aidée. . . . . Un accès d'épilepſie ne ſe diſſipe que par l'effet de la ſaignée & des ſternutatoires. On peut conſeiller, pour calmer les convulſions, la ſaignée, les ventouſes avec ſcarification, & les purgatifs.

An infantium dentitioni, convulſionibus, vel ſoporibus repetitus carthaticorum uſus? « Convient-il de faire uſage des » purgatifs dans la dentition des en» fans, dans leurs convulſions, & XLVII. Thèſe. 1757.

» dans leurs affections soporeuses » ?

Les convulsions, chez les enfans, proviennent de la réplétion : elles sont occasionnées par la pression du cerveau, qui dépend elle-même de l'embarras des entrailles. Pour peu que les enfans regorgent d'humeurs, elles forment bien-tôt un engorgement. Les vaisseaux mols & flexibles, qui arrosent leur cerveau, n'ont qu'une action bien foible ; ils poussent avec peine les liqueurs qu'ils charrient.

Les humeurs trop abondantes dans le bas-ventre, empêchent le cerveau de se dégorger, il faut purger : pour enlever cette pléthore, il n'est pas nécessaire de recourir à la saignée. . . . . Le tissu mol des parties, la lymphe épaisse & grossiere, l'inertie des vaisseaux contre-indiquent son usage ; les purgatifs débarrassent plus surement le bas-ventre, & y déterminent le flot des humeurs.

Comme il est question de convulsion dans ces deux Thèses, j'ai cru devoir les renfermer dans le même chapitre.

REMARQUES.

De nécessité il faut, ou l'action de

quelque cauſe irritante pour exciter une convulſion, ou le déplacement de quelque organe, qui trouble l'action des nerfs par le déſaccord qu'il met dans leur mouvement.

C'eſt ainſi que la vapeur du charbon, la contagion de la peſte, celle de la petite vérole, la réplétion du ventre, ou un noyau formé dans quelque organe, occaſionne des mouvemens convulſifs.

Le dérangement ou le déplacement des organes, eſt le plus ſouvent un effet des paſſions vives: une colere violente dégénere quelquefois en convulſion. Le déplacement d'un organe vient auſſi de ſa propre action organique. Une matrice capricieuſe, ou preſſée des deſirs les plus ardens, détermine ces convulſions qui conſtituent les accès de vapeurs hiſtériques.

Toujours eſt-il certain que les perſonnes les plus ſujettes aux convulſions, ſont celles qui ont les nerfs fort irritables; il ſemble même qu'elles dépendent du degré de ſenſibilité dont eſt pourvu le centre phrénique. Le diaphragme, ſenſible par ſon centre, actif par ſes bords, eſt la premiere roue de notre

machine; c'eſt lui qui dirige le mouvement de tous nos organes; il eſt leur antagoniſte à tous; il reçoit l'impreſſion faite à chacun; la régularité de ſon mouvement tient pour beaucoup à celle de l'action de chaque partie organique: c'eſt donc avec raiſon qu'on le conſidere, lui & la région épigaſtrique, comme le ſiége des paſſions, tant phyſiques que morales.

De même qu'une matrice agitée par un mouvement déſordonné, empêche la liberté du mouvement du diaphragme, & y détermine de légeres ſecouſſes; de même auſſi l'effort du ſpaſme qui accompagne un accès de colere, en ſe terminant dans ſon centre, précipite & confond ſon mouvement. J'imagine donc que la convulſion dépend moins de l'action irréguliere du cerveau, que du mouvement mal ordonné du diaphragme, & du trouble qui en naît dans l'action des nerfs.

Ce n'eſt pourtant pas que je ne croie qu'un noyau formé dans le cerveau, ne puiſſe faire naître des convulſions; mais elles ſe feront toujours par le moyen du diaphragme, avec lequel le

cerveau a une correſpondance établie, ainſi que toutes les autres parties organiques.

Le jeu irrégulier du diaphragme, peut donc être l'effet & la cauſe de la plupart des maux qui nous affligent; il devient cauſe, quand il eſt le premier déconcerté dans ſes mouvemens: ce premier trouble naît des paſſions.

Il eſt effet, quand quelque organe contenu dans la capacité du ventre, ceſſe de remplir ſes fonctions avec aiſance, & qu'il devient le ſiége d'une maladie qui bouleverſe l'économie animale. C'eſt ce qui arrive quand la matrice, le foie, la rate, les reins, le pancréas, ou quelques portions du canal inteſtinal ont des affections graves.

Que le diaphragme puiſſe être déconcerté dans ſes mouvemens, à raiſon de l'affection de ces divers organes, c'eſt une vérité fondée ſur l'obſervation.

XCIV. OBSERVATION.

Vers la fin de l'année mil ſept cent ſoixante & deux, je fus appellé pour aſſiſter à l'ouverture du cadavre d'une femme morte dans un fort accès de

vapeurs qui la suffoqua. Le poumon fut trouvé adhérent à la plevre; la matrice étoit grosse comme les deux poings, elle étoit squirrheuse; la vésicule du fiel contenoit une pierre de la grosseur d'un petit œuf de poule.

Cette femme avoit été grande mangeuse; elle avoit été rongée de vapeurs pendant les dernieres années de sa vie; elle en avoit éprouvé en différens tems des accès qui faisoient craindre la suffocation dont elle mourut. Elle avoit été dévorée de cuisans chagrins, que lui avoit causés la mort de trois filles, qui étoient mortes à peu de distance l'une de l'autre.

L'ouverture de cette dame présentoit deux noyaux, dont l'un placé dans la matrice, & l'autre dans la vésicule du fiel. Ces deux noyaux étoient vraisemblablement la cause des vapeurs, dont elle avoit éprouvé tant d'attaques: ce furent eux qui déterminerent le spasme violent du diaphragme qui la suffoqua.

XCV. OBSERVATION.

J'ai assisté à l'ouverture du cadavre d'un homme, mort d'une hydropisie de poitrine; la jambe, & la moitié droite

de la langue étoient gangrenées ; les reins & le cœur avoient un volume extraordinaire ; le volume de l'oreillette droite étoit considérablement augmenté, elle contenoit une concrétion polypeuse, qui s'étendoit jusque dans le ventricule auquel elle est adossée ; le poumon du côté droit étoit pourri, & il y avoit beaucoup d'eau épanchée dans la poitrine du même côté ; la vésicule du fiel contenoit une pierre qui bouchoit son conduit ; le pancréas étoit squirrheux ; le foie, qui pendant la vie du mort s'étendoit presque jusqu'au nombril, étoit à-peu-près dans l'état naturel, il s'y rencontra seulement quelques hydatides remplies d'eau ; il ne pouvoit respirer, quoique sur son séant, ce qui fit soupçonner au Médecin que le cœur étoit affecté ; il avoit été sujet à une dartre qui disparut. Un accident extraordinaire de cette maladie, est que le pouls du côté le plus affecté, battoit avec aisance, de maniere à faire concevoir l'espérance d'une heureuse révolution ; celui du côté gauche, au contraire, n'étoit pas sensible, ou du-moins il étoit fort serré.

Où placera-t-on le noyau qui le premier détermina le désordre qui survint dans la santé de cet homme ? La poitrine ne s'étoit prise que depuis que la dartre étoit rentrée; mais la dartre fait supposer elle même un premier embarras : d'où l'on pourroit inférer que tous ses maux avoient pris leur source, soit dans le pancréas, soit dans la pierre de la vésicule du fiel. Par rapport à la concrétion polypeuse, il est vraisemblable qu'elle avoit été causée par le spasme du diaphragme, qui s'étoit souvent répété par un effet des causes que je viens d'indiquer.

J'ai vu des gourmands mourir suffoqués : il y en a un grand nombre qui meurent d'hydropisie de poitrine. L'eau qui la forme, ne s'épanche-t-elle pas pour l'ordinaire dans le tems d'une violente convulsion du diaphragme ?

Les causes de ces accidens ont toujours leur siége dans le bas-ventre ; ce sont des empâtemens des différens organes, lesquels bouleversent l'économie animale, & font naître le spasme du diaphragme.

La nature a sans doute un objet, quand elle se livre à ces grands mou-

vemens qui forment la convulſion; elle voudroit détruire un embarras qui la gêne, & chaſſer un ennemi qui la trouble: de-là il arrive que l'éruption de la petite vérole & celle de la rougeole, les attaques de goutte, l'appareil des regles, & les évacuations bilieuſes, ſont quelquefois précédées de convulſions. Comme l'on a obſervé qu'elles ceſſoient, ſoit par la ſortie des boutons, ſoit par celle des matieres bilieuſes, on s'eſt décidé en faveur des purgatifs, comme ſouverains dans la convulſion.

Hippocrate a pourtant eu ſoin de nous prévenir, que quelquefois l'uſage des purgatifs excitoit des convulſions; il le dit expreſſément dans cet aphoriſme. *Purgationi immodicæ convulſio aut ſingultus ſuperveniens malum.* Combien y a-t-il d'exemples de perſonnes qui ſont mortes de convulſions cauſées par l'action des purgatifs?

Toutes ces conſidérations nous apprennent à être fort circonſpects ſur leur uſage: il ne convient de les employer que quand on y a bien préparé, & qu'il ſe préſente quelques ſignes d'un commencement de coction.

Les ventouſes & les cauteres pro-

duisent de très-bons effets dans les maladies convulsives : dans le cas de ces sortes de maladies, que l'on peut regarder comme incurables, il est fort sage d'avoir recours au cautere, qui peut prévenir ces sortes de convulsions, ou en devenir le terme aboutissant.

Par rapport aux maladies des enfans, leurs nerfs sont si actifs & si sensibles, qu'elles sont, pour la plupart, accompagnées de convulsions. Il n'est pas de maladie au reste, où elles s'observent si fréquemment, où elles soient autant à craindre, que dans la dentition. Les dents sont obligées de se faire jour à-travers des membranes douées d'une grande sensibilité, & d'écarter des os recouverts d'une enveloppe très-irritable; que l'on juge à quel bouleversement expose la douleur qui doit accompagner ce travail : plus il est prompt & pénible, plus les suites en sont à craindre; c'est un grand bonheur quand il se partage.

Il est d'observation que le dévoiement est salutaire aux enfans lors de ce travail. Il ne faut pas croire que ce soit seulement à raison de la matiere dont il se fait une évacuation; il ne produit

un aussi bon effet, que parce qu'il annonce un effort d'action dans toute la longueur des intestins: d'où il arrive que l'effort ne se porte pas dans un seul point; les mouvemens en sont moins précipités, & plus réguliers.

Le bon effet d'une diarrhée dans la dentition, est sans doute ce qui a fait naître l'idée de l'efficacité des purgatifs. Ce sont-là les cas où l'art n'imite la nature qu'avec beaucoup de danger; il faut en user avec bien du ménagement: j'aimerois mieux l'application d'un vésicatoire ou d'une ventouse.

J'ai vu périr un enfant, à la suite d'une convulsion qui avoit duré sept heures. Il lui avoit d'abord poussé quatre dents; ce premier travail fut accompagné d'un dévoiement: quatre autres firent effort pour percer huit jours après; ce second travail occasionna un vomissement continuel. Il rendoit tout le lait à mesure qu'il l'avoit tetté; il ne goûtoit aucun repos; il vomit moins pendant la nuit qui précéda sa mort. L'on commençoit à concevoir quelque espérance de guérison, lorsqu'il fut attaqué de mouvemens spasmodiques qui le conduisirent au tombeau.

Il eſt certain que les convulſions naiſſent des douleurs qu'occaſionne le travail pénible de la ſortie des dents ; mais cette ſortie ne ſeroit-elle pas difficile par une cauſe de maladie qui auroit précédé ?

Ce qui arrive aux adultes, répandra peut-être quelque lumiere ſur les cauſes qui rendent ce travail ſi orageux. Un Dentiſte fort habile, & plein de reſſources dans cette partie de la Chirurgie qu'il exerce avec diſtinction, M. le Monnier, m'a dit qu'il avoit obſervé que la ſortie des dents de ſageſſe, qui viennent aux adultes dans un âge plus ou moins avancé, cauſoit ſouvent aux perſonnes auxquelles elles arrivent des accidens fort graves, tels que les convulſions.

XCVI. OBSERVATION.

Il m'a fait l'hiſtoire d'une femme qui avoit éprouvé un ſpaſme ſi conſtant & ſi violent dans la mâchoire, qu'elle ne pouvoit ouvrir la bouche pour prendre des alimens. Il attribua ce ſpaſme aux efforts que faiſoit la nature pour procurer la ſortie des quatre dents de ſageſſe. Après avoir examiné la mâchoi-

re, il propoſa d'arracher les quatre dents qui étoient voiſines des endroits par où les nouvelles vouloient ſe faire jour. Il jugea que les efforts de la nature n'avoient rien produit juſques-là, parce qu'il n'y avoit pas un eſpace ſuffiſant pour la ſortie des dents. Il annonça que la femme mourroit, ſi l'on ne faiſoit pas l'opération qu'il propoſoit. Elle ne fut pas faite, parce que des gens aſſez mal-aviſés s'y oppoſerent; mais la malade mourut quelque tems après, ſans jamais avoir pu ouvrir la mâchoire : il ne propoſoit cet expédient que parce qu'il lui avoit réuſſi un grand nombre de fois en pareil cas.

XCVII. OBSERVATION.

Voici une autre obſervation qu'il m'a communiquée. Il fut appellé chez une févreuſe, pour y voir un enfant qui avoit mal aux dents. Il y en avoit un autre que l'on avoit abandonné, parce qu'on le croyoit mort : on lui dit que ſa mort avoit été occaſionnée par le travail trop difficile des dents. Curieux de voir ce qui ſe paſſoit dans les alvéoles, lors de cette opération de la nature, il fit une grande inciſion ſur les gencives;

il dilata enſuite l'alvéole. L'enfant, qui n'avoit paru mort que parce que le ſpaſme porté au plus haut degré, avoit ſuſpendu toute action, l'enfant, dis-je, recouvra la faculté d'agir; il fit quelques mouvemens, peu-à-peu l'action ſe rétablit, enfin il recouvra la ſanté, & il a vécu.

J'ai dit qu'il étoit utile qu'un enfant, à qui les dents percent, eût un dévoiement, parce qu'il annonce que l'effort ſe partage à différentes parties : il faut pourtant qu'il ſe détermine plus d'action du côté des alvéoles, pour procurer la ſortie des dents, autrement elles ne perceroient pas. Une femme, dont les forces ſont épuiſées, ou dont il ne s'en dirige pas une quantité ſuffiſante vers la matrice, n'a que de foibles douleurs, qui font que le travail de l'enfantement eſt plus long.

Au reſte, les obſervations de M. le Monnier ſont très-utiles; elles apprennent à ne pas négliger les reſſources de l'art, auxquelles il eſt d'autant moins pardonnable de ne pas avoir recours, que les cas ſont plus déſeſpérés. Quant à la douleur qui naît de l'opération, l'enfant malade, ou ne la ſent pas, ou elle n'eſt

que

que momentanée ; elle ne fait pas courir les riſques d'une convulſion mortelle, telle que l'excite la douleur des dents.

CHAPITRE XI.

Du Scorbut.

AN à diverſa virûs ſcorbutici ſede & indole diverſi morbi? Le ſcorbut, dit l'auteur, eſt une maladie qui ſe préſente ſous mille formes différentes ; il regne dans tous les lieux, & il attaque toutes ſortes de perſonnes ; il n'épargne ni les jeunes, ni les vieux, ni les grands, ni les petits ; une bonne ſanté, une conſtitution forte ne mettent pas à l'abri du ſcorbut, elle ne donne que plus de priſe à ſon action. XLVIII. Thèſe. 1754.

Le nom de ſcorbut imprime la terreur. Le ſcorbut, quoique auſſi ancien que le monde, n'a jamais été bien connu ; les modernes n'en ont qu'une idée confuſe : il nous manque une deſcription exacte de cette maladie ; parce que, comme il emprunte la forme des diverſes affections, on l'a toujours confondu

avec elles : il eſt endémique, ſporadique, épidémique, héréditaire, aigu & chronique. Le ſcorbut eſt un vice dans les ſolides & les fluides, produit par une humeur d'une eſpece particuliere ; il ſe gagne par la contagion ; ſouvent nous l'apportons en naiſſant, ou bien il ſe développe en nous naturellement.

Quand il ſe développe avec fureur, il cauſe des inflammations ; il a des retours périodiques ; il occaſionne toutes ſortes de fievres. Le ſcorbut & la vérole, qu'on peut conſidérer comme l'éphantiaſis des anciens, ont beaucoup de rapport entr'eux ; ils excitent des douleurs nocturnes ; ils font naître tous les accidens poſſibles : ces deux maladies ont leur ſiége dans les mêmes parties. Le ſcorbut n'eſt pas plus familier aux habitans du nord, qu'il ne l'eſt à ceux du midi : la ſeule différence qui s'y rencontre, eſt qu'il devient chronique chez les premiers, & qu'il prend un caractere aigu chez les derniers.

L'auteur imagine que les maladies propres à chaque pays, dérivent du ſcorbut, comme de leur vrai principe ; tels ſont le *plica Polonica* des Polonois, le cholera & les goëtres des Eſpagnols,

les rhumatiſmes & les catharres des Pariſiens, la conſomption des Anglois, & la dyſſenterie des Hongrois : leur ſource commune, dit-il, eſt dans les viſceres.

Il attribue au ſcorbut les maladies des différentes ſaiſons, des différens ſexes, & des différens âges.

La diverſité de ſes effets provient du degré de préparation qu'il ſubit, ſoit par ſon mélange avec les humeurs, ſoit par l'action des vaiſſeaux ; comme il circule avec le ſang, il ſe diſtribue dans toutes les parties auxquelles il peut communiquer ſon mauvais caractere.

Il porte ſon impreſſion ſur toutes les humeurs ; il ſe tranſmet des peres aux enfans ; il ſe développe par l'effet d'un dérangement durable dans les fonctions du corps, ou bien il nous vient du dehors par la contagion. Les fievres rouges, les pourprées, la petite vérole, & la peſte ſont des branches du ſcorbut : ſa marche differe ſelon l'état des ſolides & des fluides. Nous ne contractons le ſcorbut, qu'autant que nous y ſommes diſpoſés ; tous les vices poſſibles dans les ſolides & les fluides, y diſpoſent.

Il met au nombre des cauſes du ſcor-

but, les lieux bas & marécageux ; les maisons nouvellement bâties, enduites de plâtre, tournées vers l'orient, & revêtues de marbre ; le charbon de terre ; la vapeur qui s'exhale des lieux souterreins ; les immondices des rues ; les cadavres laissés sans sépulture ; la pluie ; le froid ; le vent du midi ; le voisinage des eaux acidules ; les tremblemens de terre ; une eau bourbeuse, chargée de différentes parties hétérogenes, en tant qu'elle rend la digestion difficile ; les vins blancs, doux, acides & tartareux ; les liqueurs chaudes ; le cidre ; la biere ; l'ivrognerie ; les légumes, & les farineux trop, ou trop peu fermentés ; la disette ; la mauvaise qualité des grains ; les soupers copieux ; les viandes des animaux qui contiennent trop d'acide, & de parties glaireuses ; le beurre ; le fromage ; ce qui est salé & doux ; les purgatifs ; les vomitifs trop violens ; l'usage des huileux à l'extérieur ; la cohabitation avec les vieilles personnes ; l'usage du cheval par un tems pluvieux, ou trop chaud ; les odeurs ; une abstinence absolue des plaisirs de l'amour, ou leur usage immodéré ; toutes les passions ; la saignée ; la pléthore, *&c.*

Un panaris, une engelure causent souvent la fievre, dit l'auteur; la fievre peut donc avoir une cause qui réside ailleurs que dans les entrailles : pourquoi n'en pourroit-on pas dire autant du scorbut? L'ouverture des cadavres a prouvé qu'il avoit son siége dans toutes les parties. Il pense que le scorbut dépend de cette répartition qu'en fait la nature; il suppose une affinité entre le suc des organes, & le virus scorbutique; il croit qu'il en a davantage avec la lymphe, qu'avec la bile : d'où il conclut, qu'il affecte plus les membranes du foie, que les conduits biliaires. Le scorbut ne fait pas de progrès tant que les divers organes font bien leurs fonctions; il produit des effets différens; selon son activité, il dissout ou il épaissit.

REMARQUES.

Une opinion, qui n'a d'autre fondement que les rêveries d'un homme encore préoccupé des idées qu'il a puisées dans l'école, ne peut avoir un regne durable; il arrive presque toujours, pour le bonheur de l'humanité, que de bons esprits s'occupent du soin de dé-

truire les erreurs populaires qu'elle fait naître, & que cherche à entretenir l'intérêt d'une réputation naissante. Tel est le sort qu'ont eu les idées folles, dont s'étoit prévenu le public, au sujet du scorbut. Des Médecins habiles, zélés pour le bien, n'ont rien négligé pour le désabuser; leurs efforts ont eu le succès qu'ils desiroient: les prestiges se sont dissipés; le public a reconnu son erreur, il est tranquille.

Je vais essayer de lui faire connoître le vrai caractére d'un ennemi, qu'il ne redoutoit tant que parce qu'il croyoit qu'il naissoit avec lui, & qu'il étoit sans cesse dans son sein. Il étoit l'esclave malheureux d'un préjugé, dont on voit que beaucoup de Médecins n'avoient pu secouer le joug.

Le scorbut n'est pas, comme le porte l'opinion commune, le fruit d'une disposition acide ou alkaline de nos humeurs. Cette idée, à laquelle a conduit l'efficacité des plantes cruciferes, pour en détruire les accidens, tombe d'elle-même, quand on réfléchit, que pour en rendre l'usage plus heureux, il convient de les mêler aux plantes acescentes; qu'il est bon de les tempérer les unes par les autres.

Le maréchal de Saxe n'a-t-il pas, à l'exemple des Romains, recommandé l'uſage du vinaigre, pour prévenir les maladies dans les armées, auxquelles l'on ſait que le ſcorbut eſt plus funeſte que le fer même des ennemis.

Huxam, dans ſa méthode pour conſerver la ſanté des gens de mer dans les voyages de long cours, attribue au jus de citron & au vinaigre les plus grandes vertus; il conſeille de ſuppléer aux citrons par l'uſage du cidre, qui peut produire un effet auſſi ſalutaire.

Il n'entre que des plantes alkalines dans le vin de Démorette, tant vanté pour guérir le ſcorbut. Que réſulte-t-il de l'efficacité de ces remedes qui paroiſſent d'une nature ſi oppoſée? Elle appuie & renverſe chaque opinion, ou, pour mieux dire, l'efficacité de ces de différens remedes oblige à reconnoître d'autres cauſes du ſcorbut, que les qualités acides ou alkalines du ſang.

Ces plantes ne guériſſent pas, en changeant la nature de nos humeurs: l'idée de ce changement eſt illuſoire. Sthaal a dit qu'il étoit impoſſile, & que la guériſon étoit une ſuite du rétabliſſement des mouvemens excrétoires. Leur

bon effet dépend du ton qu'elles impriment à nos ſolides; elles agiſſent comme ayant une vertu tonique. J'en pourrois donner pour preuve les bons effets du vin antiſcorbutique de Démorette, dans lequel il entre, outre les plantes cruciferes, une diſſolution de ſel ammoniac; or ce ſel eſt un ſel neutre, il n'a par conſéquent qu'une vertu tonique.

XCVIII. OBSERVATION.

Je donnerai encore pour complément de preuve, l'obſervation d'un enfant déclaré ſcorbutique par pluſieurs Médecins, dont l'avis me paroiſſoit aſſez bien fondé. Cet enfant avoit les gencives gonflées, blaffardes & ſaignantes; il ne pouvoit marcher, quoique parvenu à l'âge de quatre ans. Les remedes qu'employa le Médecin qui fut chargé de ſon traitement, n'étoient que de puiſſans toniques; c'étoit une combinaiſon de muſc, de réſine de gayac, d'une préparation cuivreuſe, & du beurre d'antimoine, à l'uſage de laquelle l'on ajouta les bains de vapeur à l'eſprit-de-vin: ces différens remedes opérerent la guériſon du petit malade.

Perſonne, je crois, ne ſuppoſera dans ces remedes une vertu deſtructive des acides, ou des alkalis. Quelques perſonnes antichées du ſcorbut, ſe ſont bien trouvées auſſi de l'uſage du lait, que la préſence de ces différens principes auroit peut-être rendu dangereux.

Le ſcorbut ſurvient, quand les mouvemens excrétoires, en qui Sthaal fait conſiſter la vie & la ſanté, ne s'exécutent plus. Le ſcorbut, pour le dire en un mot, eſt l'effet d'une mauvaiſe dépuration du ſang, qui eſt née d'un déſaccord dans le jeu des organes; il prend ſa ſource dans la réplétion du ventre; ſon ſiége me paroît être dans les entrailles. C'eſt l'opinion de l'auteur de la Thèſe des eaux d'Aquitaine: *Eſt igitur*, dit-il, *in viſceribus abdominis incuneata & impacta labes ſcorbutica*. La racine du ſcorbut eſt donc dans les entrailles. Il appuie ſa concluſion d'un paſſage d'Aretée, qui eſt conçu en ces termes. *Sic omnium vitiorum converſio cachexia; inteſtinorum adeſt difficultas continua, cauſa eſt ab exercitationibus quies, ab ingentibus laboribus otium; nutricatio non perficitur, neque optimus, neque boni coloris ſanguis*

procreatur; malo habitu usque ad ventriculum grassante.

J'ai déjà fait observer que cette maladie étoit connue des anciens, sous le nom de *tumefactio lienis*, ou *magni lienes*. Que l'on consulte l'*opusculum aureum* de Lomnius; que l'on compare les accidens qui s'observoient chez les personnes affligées de cette maladie, qu'on les compare, dis-je, avec les signes du scorbut, l'on verra s'ils ne sont pas de même nature, & s'ils ne dérivent pas du même principe.

Tels sont les symptomes du *magni lienes;* la bouche & l'haleine ont une mauvaise odeur; les gencives sont malades, elles deviennent livides & noirâtres, & souvent, pour peu que l'on y touche, elles saignent, elles se détachent des dents qu'elles laissent chancelantes; la tête & les entrailles sont douloureuses; il survient un dégoût pour tous les alimens: tous ces accidens augmentent à mesure que la maladie fait des progrès; il paroît ensuite des taches livides & noirâtres sur toutes les différentesparties du corps, elles s'impriment principalement aux jambes, aux bras & sur le coxis, souven

toute la surface du corps en est couverte; ces accidens sont acccompagnés d'une grande foiblesse, les jambes chancelent.

Les jeunes gens, entr'autres, ont de fréquens saignemens de nez, qui, quand ils n'arrivent pas, sont remplacés par des taches, ou des ulceres aux jambes. Cette maladie, continue l'auteur, est très familiere aux Hollandois, & aux personnes qui habitent des lieux bas & environnés de marais.

Il n'est personne qui ne puisse appercevoir la ressemblance parfaite de cette maladie avec le scorbut; il faut donc les considérer sous le même point de vue. *Lienosis dysenteria bonum*, a dit Hippocrate. « La dyssenterie est salu» taire aux gens dont la rate est affec» tée ». C'est comme si un Médecin de nos jours, à qui le nom de scorbut est familier, eût dit, la dyssenterie est salutaire aux scorbutiques. Mais *Ronsæus*, en parlant du scorbut, a dit à-peu-près la même chose. *Non paucos novimus, quos profusio sanguinis ex hæmorrhoïdibus à scorbuto præservavit.* « J'ai » connu beaucoup de personnes qu'un » flux hémorrhoïdal a garanties du scor-

» but ». Ce dernier paſſage indique aſſez que la vraie cauſe du ſcorbut eſt un ſuperflu d'humeurs, qui met le trouble dans l'action des organes.

L'ouverture des cadavres a appris que la rate & le foie étoient, pour ainſi dire, pourris dans les perſonnes qui étoient mortes du ſcorbut. Ces deux organes paroiſſent ſpongieux, fort mols & très-gonflés ; ils ſe déchirent aiſément : il paroît donc que la molleſſe des gencives, les taches livides & noirâtres, ne ſont que l'image de l'état dans lequel ſe trouvent ces deux principaux organes, ou, pour mieux dire, ils ne ſont que l'effet de leur corruption : la ſource du mal eſt donc dans les entrailles.

L'utilité dont ſont les hémorrhoïdes, ſoit pour ſoulager les ſcorbutiques, ſoit pour prévenir cette maladie, fait bien ſoupçonner une cauſe matérielle, un ſuperflu d'humeurs ; le gonflement du foie & celui de la rate, ajoutent un nouveau degré de force à cette opinion.

Il convient, pour fixer les idées ſur cet objet, d'examiner les cauſes qui diſpoſent au ſcorbut ; elles ſont de même nature que celles qui diſpoſent à la mé-

lancolie : la matiere des hémorrhoïdes, ou la mélancolie, eſt donc auſſi la cauſe du ſcorbut.

Le ſcorbut vient ſouvent à la ſuite de longs chagrins ; il afflige les perſonnes qui ōnt été détenues long-tems dans des priſons ſituées dans des lieux bas & humides : les habitans des lieux marécageux y ſont fort ſujets ; il eſt auſſi le fruit des voyages de long cours ſur mer. Une conſtitution humide de l'air, qui ſuccede ou accompagne une diſette de grains, le rend quelquefois épidémique. Enfin il eſt endémique chez quelques nations ſeptentrionales : l'uſage des alimens groſſiers, joint à quelqu'une des cauſes ci-deſſus, produit auſſi le ſcorbut : il attaque les enfans naturellement voraces & gourmands.

Le détail de toutes ces cauſes du ſcorbut, la couleur livide & terreuſe des gens qui en ſont attaqués ; la bouffiſure, ou les marques d'empâtement qui s'obſervent ; la molleſſe des organes, qui s'offre à l'ouverture des cadavres, toutes ces choſes me ſont croire que le *colluvies ſeroſa* de Piſon, joue un grand rôle dans cette maladie ; le tiſſu muqueux ſe trouve imbibé du mélange

confus de toutes les humeurs, l'organe extérieur, ou le ſyſtème poreux, reſte ſans action.

Il eſt très-vraiſemblable que c'eſt ſur cet organe que les cauſes du ſcorbut portent leur premiere impreſſion; c'eſt en le rendant inactif, ou bien, ce qui revient au même, c'eſt en le tenant dans un état de ſpaſme qu'elles produiſent leur effet: il eſt demeuré tranſi, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

Ce que les cauſes extérieures font ſur le tiſſu cellulaire de la peau, les alimens groſſiers & le chagrin le font auſſi ſur l'organe intérieur; ils troublent ſon action, & bouleverſent l'économie animale.

Le ſcorbut doit faire les plus grands ravages, quand ces cauſes ſe trouvent réunies; auſſi manque-t-il rarement d'attaquer les équipages des vaiſſeaux qui tiennent long-tems la mer. L'air, chargé des humidités qui s'en élevent, agit ſur la peau; tandis que l'eſtomac, les inteſtins & le foie ſont fatigués par la nourriture groſſiere dont font uſage les matelots.

L'air des priſons eſt humide, il eſt rarement échauffé par l'ardeur du ſo-

leil, dont les rayons n'y pénetrent pas: les alimens que l'on donne aux perſonnes qui y ſont détenues, ſont difficiles à digérer. Si à ces deux cauſes, l'on ajoute le chagrin & l'ennui de ces malheureux, on ne ſera plus étonné que ces maiſons de douleur ſoient ſouvent infectées du ſcorbut, & ſur-tout du ſcorbut aigu, qui conſtitue les fievres malignes lentes nerveuſes, ſi bien dépeintes par Huxam.

Je ne peux me refuſer à l'idée que ces deux maladies ſont de même nature, & qu'elles proviennent du même principe, quand je conſidere 1°. que les ſaignées & les purgatifs ſont également nuiſibles dans l'une & dans l'autre: 2°. que les mêmes remedes y deviennent utiles; car Huxam recommande, pour les fievres malignes, la ſemence de moutarde, le quinquina, le camphre, le ſel ammoniac, & le vinaigre; or ces remedes ſont les plus puiſſans antiſcorbutiques: 3°. enfin, que le ſang que l'on tire aux perſonnes affligées de ces deux différentes maladies, offre la même conſtitution, ſes principes ſont mal unis, il n'a nulle conſiſtence, il ne forme pas de *coagulum*, il n'eſt pas re-

couvert de la couenne qui le couvre ordinairement, ou bien, elle est si mince, qu'il suffit de remuer le vase qui la contient pour la déchirer, la couleur du sang est verdâtre, il dépose une espece de lie de vin.

Ce sang n'annonce pas, comme on le croit communément, la corruption; il n'est pas l'effet d'une dissolution, il indique seulement un engourdissement dans toutes les parties organiques; il fait supposer encore un défaut de suc nourricier, qui est destiné à en lier toutes les parties, ou du-moins la matiere muqueuse est inégalement distribuée. Les mauvaises qualités que contracte le sang, résultent du mauvais mélange qui s'est fait de tous ses principes. On ne peut s'en former une meilleure idée, qu'en se représentant le mélange qui se fait du vin & de la lie, quand on remue un tonneau qui les contient. *Et adest*, dit l'auteur des eaux d'Aquitaine, *sanguinis partium integrantium pejor miscela quæ fieri potest, quasi dolium vino plenum agitaretur, fexque vino misceretur.*

Il se fait un mauvais mélange des parties intégrantes du sang, parce que les

organes étant troublés dans leur action, & sur-tout les organes excrétoires, la dépuration du sang ne se fait pas, il reste chargé des humeurs excrémenticielles, qui, en augmentant sa masse, dérangent les efforts de la nature: c'est la matiere de la transpiration supprimée qui fait le plus grand mal. Ce qui me le fait juger ainsi, c'est que j'ai observé que vers la fin des hivers humides, les gencives de quelques personnes étoient plus gonflées, & devenoient plus mollasses. Ajoutons que le scorbut est endémique chez les peuples du Nord, qui transpirent peu, & qu'il est le fléau des armées navales, qui sont sans cesse exposées à l'action d'un air rendu froid & humide par les vapeurs de la mer.

Non-seulement les organes excrétoires sont troublés dans leur action, mais encore l'estomac digere mal, il repompe peu, ou presque point de la matiere muqueuse qui forme le suc nourricier; c'est ce qui fait que le sang est privé de sa consistance, & que ses principes paroissent mal unis. D'ailleurs le travail des organes destinés à la sanguification étant suspendu, le sang est mal

préparé, & ne forme plus le *coagulum*. *Expoliatio hæc*, dit l'auteur des eaux d'Aquitaine, *in ſcorbuto effectus erit male digeſtione fungentis ſtomachi, vel labes venarum lactearum, quæ chylum male ſugunt.*

Par une pente aſſez naturelle, le torrent des humeurs doit ſe porter aux entrailles; c'eſt-là que ſe fait le grand dépôt; c'eſt-là où doit ſe faire le plus grand travail; le foie & la rate doivent être agités de mouvemens plus violens que toutes les autres parties, dont quelques-unes même ſemblent ne pouvoir agir. Ce ſont ſans doute ces mouvemens extraordinaires qui rendent mollaſſes, ſpongieux, & ſi ſuſceptibles de déchiremens ces deux organes. C'eſt l'opinion de l'auteur de la Thèſe des eaux d'Aquitaine, qui, pour lui donner plus de poids, rapporte l'obſervation de Kerkreingius, qui aſſure avoir trouvé dans un état voiſin de la putréfaction, le foie d'un cheval qui étoit mort après une courſe forcée. Des parties qui ont été le ſiége de violentes convulſions, ne deviennent-elles pas d'une tendreté & d'une ſenſibilité exceſſives?

Il exiſte, pour le répeter, un déſac-

cord général dans le jeu des organes; les uns éprouvent une action forcée, tandis que les autres sont engourdis: il se fait des tiraillemens & des étranglemens dans différentes parties; les unes deviennent mollasses, les autres se resserrent selon le siége de l'effort d'action; c'est à ces causes que doivent se rapporter les accidens du scorbut, tels que les gencives mollasses, les taches aux jambes, les hémorrhagies.

Le scorbut, quand il a jetté d'anciennes & profondes racines, est très-difficile, pour ne pas dire impossible à guérir.

Il est inutile de s'occuper de la recherche des remedes propres à opérer cette guérison; les antiscorbutiques sont connus de tout le monde, je ferai seulement observer qu'ils contiennent les principes propres à remplir les indications que fournit le scorbut, considéré sous le point de vue sous lequel je viens de le présenter.

L'action est inégalement distribuée dans les organes, quelques-uns même sont engourdis; il faut donc l'usage de remedes actifs, qui, en fournissant des causes d'irritation, remettent en jeu les

organes qui n'agissent pas assez; les organes de la digestion entr'autres, ont besoin d'être animés pour extraire des alimens ce mucus qui doit former la liaison des principes du sang mal unis & mal combinés; les nerfs dépouillés du suc nourricier, qui est leur envoloppe naturelle, sont devenus très-sensibles; il est donc utile de donner des médicamens qui ne soient pas trop irritans: il est évident que les médicamento-alimenteux méritent, pour le traitement de cette maladie, la préférence sur tous les autres remedes. De-là naît l'utilité des plantes cruciferes, qui contiennent du mucus uni aux principes actifs dont elles sont chargées.

Les scorbutiques ont besoin d'une nourriture douce, qui ne soit pas trop substancielle, laquelle réveille agréablement le jeu des organes digestifs, sur-tout celui du canal intestinal. Tous les fruits doivent leur être conseillés; le lait même, joint à l'usage de ces sortes de médicamens, peut être salutaire aux personnes qui ont les nerfs très-irritables.

Les acidules méritent d'occuper une place parmi ces médicamens, ils sont

principalement utiles dans le cas où les entrailles ſont très-ſenſibles, & ont beaucoup de chaleur; mais quand il y a des ſignes d'un engourdiſſement exceſſif, c'eſt alors que l'on peut avoir recours à la ſemence de moutarde, au ſel ammoniac, au camphre, au quinquina, comme plus actifs, & capables de faire une plus forte impreſſion.

Il ne faut jamais perdre de vue l'uſage des végétaux, ils doivent faire la baſe de la nourriture du malade; il faut qu'ils faſſent une partie du régime.

L'exemple de l'enfant, pour qui l'on fit uſage des bains de vapeur à l'eſprit-de-vin, & l'idée que l'organe extérieur eſt le premier affecté, me font penſer que l'uſage de ces ſortes de bains pourroit être pratiqué avec avantage.

Les ſinapiſmes, appliqués à l'extérieur, ne doivent pas être rejettés; ils peuvent remplir les vues qui me font juger que les bains de vapeur peuvent être utiles.



CHAPITRE XII.

Du Rachitis ou Nouement des Enfans.

XLIX. Thèse 1758 *AN rachitidi rubia tinctorum?* « La » garence convient-elle dans le » rachitis »? L'auteur attribue le ramolliſſement des os, en qui conſiſte cette maladie, à l'action d'un acide. Il prouve par ſes propres expériences, & par l'autorité de quelques auteurs, que les acides ont la propriété de ramollir les os...... Les enfans des grandes villes, qui ne ſont nulle eſpece d'exercice, ou ceux qui ſont nés de parens épuiſés, ſoit par la débauche, ſoit par les fatigues d'un long travail, ſont les plus ſujets à cette maladie.

Les humeurs, dans les enfans qui ne ſont pas exercés, tournent facilement à l'acide. Une abondance de ſéroſité acide imbibe le tiſſu des parties, pénetre les lames oſſeuſes, & détruit leur étroite liaiſon.

Les remedes toniques ſont les plus efficaces contre cette maladie; ceux

que l'expérience a appris qui portoient leur action sur les os, sont les plus efficaces. Conduit par toutes ces raisons, il conclut, que la garence est efficace contre le rachitis.

Utrum deformitates à rachitide oriundæ, dum ipsa rachitis curatur, thoracibus, ocreis, & aliis machinamentis corrigi debeant? L. Thèse 1762.

« Doit-on avoir recours, pour corriger les difformités qui naissent du rachitis, aux corps, aux bottines, & à d'autres machines de cette espece » ?

Le rachitis est le nouement des enfans, dit l'auteur; il provient de la dépravation du suc nourricier, ou du mauvais mélange des principes qui le composent. Il suppose que le principe aqueux y domine, & que l'alkali n'est pas en assez grande quantité pour embrasser tout l'acide; celui-ci qui n'a pas d'entraves, attaque les parties osseuses, qui ramollies, se courbent & donnent lieu à ces difformités dont il est question. Le poids du corps peut seul causer ces courbures; elles dépendent des diverses inflexions auxquelles les enfans s'accoutument.

L'auteur a observé que les enfans,

chez qui ces difformités commençoient à se former, avoient été guéris ou redressés par le soin que l'on avoit eu de les pendre par la tête; mais le plus sûr moyen de les détruire, est de fournir aux os un point d'appui, en se servant des différentes especes de machines.

REMARQUES.

Si je classois les maladies, je ferois entrer le scorbut & le rachitis dans la même famille; ils sont l'un & l'autre familiers aux enfans; ils leur tiennent lieu de gourme, ou du-moins ils se déclarent dans l'âge où celle-ci devroit paroître.

Il est même assez rare qu'ils ne se trouvent pas réunis; presque toujours les enfans rachitiques éprouvent des accidens qui sont de la tribu scorbutique; tels sont le gonflement des gencives, la fievre lente, & la difficulté de marcher; les malléoles, les poignets se nouent chez quelques enfans scorbutiques, & grossissent de même. Ces deux maladies viennent de la même cause; elles sont les suites de la gourmandise & de l'inaction: car l'on doit observer

observer qu'elles sont le fléau des enfans des grandes villes, où le concours de ces deux causes n'a que trop souvent lieu.

Le rachitis est, ainsi que le scorbut, plus commun chez les peuples du nord, que chez ceux du midi : les froids humides de l'hiver contribuent aussi à ses progrès. Les glandes du mésentere, le foie, la rate, & les autres organes du ventre sont ordinairement affectés dans les enfans rachitiques, c'est-à-dire, qu'ils sont les véritables noyaux du rachitis.

Cet état des entrailles conduit à l'amaigrissement, en tant qu'il trouble l'action des organes digestifs, & qu'il empêche le pompement du suc nourricier. Il fait naître dans les nerfs cette sensibilité qu'annonce toute la vivacité d'esprit dont sont doués ces malades : il en naît une irrégularité dans le jeu des organes, & un spasme dont les entrailles paroissent être le siége principal, ou une espece de centre.

C'est dans les entrailles que se fait le grand travail ; c'est de ce point que partent, comme autant de rayons, les traînées d'oscillations qui vont aboutir

aux os, dont la sérosité qu'elles portent avec elles, cause & augmente le ramollissement.

Les os se ramollissent donc par l'abondance de la sérosité qui les imbibe ; il se détermine vers eux un flux séreux qui les pénetre & les rend œdémateux ; d'où l'on pourroit conclure que le rachitis est une hydropisie, ou un œdeme des os.

Il est aisé de faire sentir en quoi consiste la différence qu'il y a entre le scorbut & le rachitis. Dans le scorbut, ce sont les différentes portions du tissu cellulaire qui reçoivent l'abord des oscillations & le torrent des humeurs ; dans le rachitis au contraire, ces courans se portent sur les os : d'où il faut conclure qu'il a dû précéder dans les os un état de relâchement qui a permis au torrent d'y aborder ; & dans les entrailles, un état d'effort, un spasme, un serrement qui l'a déterminé. C'est ce qui a fait dire à l'auteur de la Thèse des eaux d'Aquitaine, qu'il n'y a presque pas de maladie où le *strictum* & le *laxum* n'existent en même tems ; mais ils occupent des parties qui sont antagonistes les unes des autres. *Vix autem morbus ad-*

eſt, in quo ſolum ſtrictum, ſolumve laxum reperiatur; ſœpius una vigent in omni morbo, partes antagoniſtas obſident.

L'on trouve dans le troiſieme paragraphe de cette même Thèſe les plus belles idées & les plus grandes vues ſur le *ſtrictum* & le *laxum* des Méthodiſtes; on y trouve encore l'explication d'un grand nombre de phénomenes, dont la difficulté avoit embarraſſé les Médecins.

XCIX. OBSERVATION.

J'ai vû une petite fille, âgée de trois ans, dont les poignets & les chevilles commençoient à ſe nouer: ſes jambes ſe courboient un peu; elle avoit peine à ſe ſoutenir; ſes dents ne perçoient pas: je conſeillai à ſa mere de la baigner à l'eau froide tous les matins, & je lui preſcrivis une maſſe de pilules compoſée de remedes toniques, à qui j'ajoutai quelques purgatifs. Ces moyens empêcherent les progrès du rachitis; elle eſt devenue plus graſſe, plus agile, & ſon viſage qui étoit couvert de boutons, commence à ſe nettoyer.

CHAPITRE XIII.

De la Jaunisse.

LI. Thèse, 1753. *AN suus in ictero venæ sectioni locus?* « Peut-on saigner dans la jaunisse » ?

L'auteur établit plusieurs sortes de jaunisse ; l'une accompagne le cholera morbus ; l'autre est l'effet d'une révolution critique ; la morsure de la vipere en produit une troisieme espece ; la quatrieme enfin & la plus commune est celle qui dépend de l'obstruction du foie.

Chaque espece exige un traitement différent, il en faut cependant excepter celle qui est critique, car elle exclut l'usage des remedes.

Par rapport à celle qui dépend de l'obstruction, c'est l'épaississement du sang & le serrement des vaisseaux qui la produisent ; l'unique objet doit être de fournir un libre passage à toutes les humeurs, il faut que le sang circule librement.

Les bouillons amers, la racine de chélidoine, dit l'auteur, mettent sou-

vent trop de ton dans les ſolides; ils augmentent par-là l'obſtruction : une ſoif ardente & la fievre, ont été quelquefois l'effet de leur uſage; les eaux minérales & les préparations martiales ayant le même inconvénient, ils doivent n'être employés que quand l'obſtruction eſt en train de guérir; l'auteur cite un paſſage d'Hippocrate, qui rend ſuſpect l'uſage des purgatifs, dans le cas où la bile miſe en mouvement ſe répand par tout le corps; il en conclut qu'il faut bannir les purgatifs du traitement de la jauniſſe: il ſe décide en faveur de la ſaignée, parce qu'Hippocrate a dit qu'il falloit humecter par le moyen des bains, les parties extérieures & la veſſie. *Viſcerum morbi, & qui onere nocent, venæ ſectionem expoſtulant,* dit Celſe. L'auteur conclut encore de ce paſſage, qu'il faut ſaigner dans la jauniſſe, parce que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux capillaires, & la bile qui croupit dans les conduits biliaires, rendent le foie lent, pareſſeux, & inactif, ils le rendent plus volumineux, plus peſant par conſéquent; la jauniſſe rend donc la ſaignée néceſſaire.

REMARQUES.

Je ne parlerai pas ici de la jaunisse qui survient au septieme, au neuvieme, ou à l'onzieme jour d'une maladie aiguë, elle est l'effet d'un effort critique, elle est une espece de débordement bilieux, ou de l'humeur critique qui s'épanche dans tout le tissu cellulaire; cette jaunisse est d'un heureux présage, pour le dire en un mot, elle est salutaire.

La jaunisse se distingue, par les causes qui la produisent, en trois especes; l'une est un des accidens de la morsure de la vipere; une autre accompagne le cholera morbus; la troisieme enfin dépend de toutes les causes qui sont autres que celles-ci.

J'entrerai dans quelque détail sur les deux premieres especes, parce que j'imagine que les recherches sur la maniere dont agissent les causes d'où elles dépendent, peuvent fournir des vues utiles pour l'histoire de la troisieme espece, qui est la plus commune.

Le cholera morbus me paroît être une maladie de l'estomac & des intes-

tins; c'eſt un vomiſſement continuel, accompagné de déjections; l'homme qui en eſt affligé eſt éprouvé par des douleurs cruelles dans les entrailles.

Il eſt hors de doute que ce vomiſſement douloureux eſt le fruit d'une vive irritation de l'eſtomac; il ne paroît pas cependant que ce viſcere, quoiqu'il ſoit le plus affecté, ſoit ſeul le ſiége de l'irritation: les déjections annoncent le travail des inteſtins; la jauniſſe indique un étranglement dans le foie.

Il paroît donc que la jauniſſe, qui ſe remarque dans le cholera morbus, eſt, ainſi que le vomiſſement, l'effet d'un ſpaſme qui occupe toutes ces parties; tous leurs nerfs ſont dans une grande criſpation; ils ſont quelquefois fortement agités.

On ſait à quoi s'en tenir ſur la maniere dont agit le poiſon de la vipere: ſa premiere impreſſion ſe fait ſur les nerfs du tiſſu de l'endroit qui eſt mordu; c'eſt en troublant leur mouvement & en ſuſpendant l'action des différens organes, qu'il cauſe la mort: l'on peut conſulter à ce ſujet le chapitre où il eſt queſtion de la morſure de la vipere, on y trouvera tous ces faits éclaircis.

Dans les deux premiers cas la jaunisse paroît dépendre de l'étranglement des conduits biliaires, d'une grippe dans le foie, ou d'un défaut de liberté dans son jeu. Il n'y a pas d'apparence qu'elle puisse dépendre de l'épaississement du sang ou de celui de la bile.

Ces deux jaunisses forment ou accompagnent une maladie aiguë; celle dont il doit être question est chronique, c'est la seule différence qu'il y ait entre elles; c'est-à-dire que les premieres sont déterminées par une cause dont l'action est vive & forte: l'autre au contraire vient à la suite de mille dérangemens, elle s'est préparée de loin; elle dépend de causes dont l'action est moins vive.

La jaunisse ordinaire, je veux dire celle qui n'accompagne pas le cholera morbus, & n'est pas causée par la morsure de la vipere; cette jaunisse, dis-je, peut encore être distinguée en aiguë & en chronique.

L'aiguë dépend d'un étranglement dans le foie, qui se fait subitement, & qui est suivi d'une trop vive action de cet organe; elle est accompagnée de fievre, de difficulté de respirer, &

d'une douleur vive dans cette région, qui augmente considérablement quand on presse avec la main, ou seulement quand on y touche, ces syptomes annoncent un état inflammatoire. Cette espece de jaunisse exige un traitement particulier, les saignées y deviennent utiles ; j'en ai vû de cette nature qui n'ont pas eu une longue durée.

Cette espece de jaunisse peut naître de la suppression des hémorrhoïdes; mais le plus souvent elle est occasionnée par les vives passions de l'ame. Tout le monde sait qu'un mouvement violent de colere produit quelquefois la jaunisse.

Tout ce qui peut troubler l'action organique du foie est capable de causer une jaunisse ; il n'est donc pas étonnant qu'elle se déclare après de violens chagrins, qui ont duré long-tems : *Cura*, dit Hippocrate, *in visceribus*, *veluti spina est atque illa pungit.* Les grands mangeurs en sont quelquefois attaqués; elle prend aussi sa source dans l'étude de la philosophie.

Le foie est soumis à la pression du diaphragme, auquel il est attaché par différens ligamens ; le mouvement ir-

régulier de ce dernier organe peut donc troubler l'action ou le jeu du premier.

Le serrement & les angoisses dont sont accompagnés les chagrins dévorans, sont des signes non équivoques du spasme qui occupe le diaphragme : ce spasme concentre non-seulement le mouvement dans cet organe, mais il le rend encore irrégulier ; il lui fait prendre un caractere convulsif.

Cette espece de mouvement occasionne dans le foie des tiraillemens & le déplace ; de-là l'irrégularité de son action : le spasme s'établit sans doute dans quelques points de sa substance, ou plutôt dans quelques points des membranes qui lui servent d'enveloppe ; ces points deviennent autant de centres où se portent les différens courans d'oscillations : l'action dès-lors s'y concentre, ou bien le diaphragme, en recevant tout l'effort, prive le foie d'une partie de son action : de quelque maniere, au-reste, que la chose arrive, la bile ne sera ni préparée ni séparée par cet organe, elle restera mêlée au sang, & imprimera une teinte jaune au corps muqueux.

Si on refuse d'admettre la nécessité

du jeu de toute la masse intestinale & des autres organes du ventre pour le méchanisme de la réflexion ; au-moins conviendra-t-on que le colon par son effort, contribue à l'élévation du diaphragme : ainsi dans les grandes méditations ; le foie est pressé & par le colon & par le diaphragme ; qui le tiraille & l'agite ; ce peut être là, si je ne me trompe, une nouvelle cause de son dérangement.

L'estomac est environné de toute l'étendue du foie : aussi l'action de ces deux organes paroît-elle être étroitement liée, car la bile coule plus abondamment dans le tems de la digestion, & la jaunisse cause la perte de l'appétit, & fait que l'on digere mal : l'irritation que les alimens produisent sur l'estomac attireroit-elle l'effort dans ces deux organes? ou bien l'action de l'estomac exciteroit-elle la réaction du foie? Quoi qu'il en soit, un excès habituel dans le manger peut occasionner la jaunisse : l'estomac trop plein ou comprimera le foie, ou y déterminera un effort qui peut dégénérer en spasme ; dans les deux cas le mouvement organique ne peut plus être régulier.

La ſuppreſſion des évacuations tant ſanguines que bilieuſes, eſt une cauſe très-fréquente de la jauniſſe : il eſt mille exemples d'hémorrhoïdes & de regles ſupprimées, qui ont fait naître cette maladie.

Il eſt vraiſemblable qu'il en réſulte une réplétion du ventre, qui met le déſaccord dans le jeu ou le mouvement des différens organes. Le foie devient lui-même le lieu du dépôt du ſuperflu des humeurs & le ſiége d'un ſpaſme violent; ou bien comprimé & reſſerré par l'action irréguliere des organes qui l'avoiſinent, il n'agit plus librement, le ſuc muqueux s'y accumule, s'épaiſſit, & forme le noyau des ſquirrhes.

Le foie partagé en pluſieurs lobes, peut n'être affecté que dans une de ſes portions, d'où il peut arriver qu'un homme qui n'a qu'une portion du foie ſquirrheuſe, n'ait pas une jauniſſe complette ou bien décidée.

Un étranglement dans les conduits cholédoque & ciſtique peut occaſionner la jauniſſe, quoique la perſonne du foie elle-même ne ſoit pas affectée ; la bile s'arrête & s'épaiſſit dans ces con-

duits, & forme des concrétions pierreuses qu'il n'est pas rare de rencontrer à l'ouverture des cadavres; souvent cette jaunisse est dûe à la convulsion des intestins ; les gens malades de cette espece de jaunisse ressentent de tems-en-tems de vives douleurs dans les endroits qui répondent à la vésicule du fiel & aux conduits dont nous avons parlé ; ces malades guérissent quelquefois en rendant par les selles une prodigieuse quantité de concrétions pierreuses.

La jaunisse requiert un traitement différent, suivant la cause qui l'a produite ; quand elle provient de la suppression des hémorrhoïdes, la saignée peut être utile : on travaillera cependant avec plus d'efficacité, si on s'occupe de les rappeller en appliquant les sangsues : si les hémorrhoïdes supprimées peuvent causer la jaunisse, celle-ci peut à son tour procurer un flux hémorrhoïdal, mais il n'est rien moins que salutaire ; il est symptomatique, il est déterminé par un spasme dans le foie, qui fait refluer le sang dans les veines hémorrhoïdales : si ce reflux se faisoit aussi bien par les veines des par-

ties placées au-dessus du diaphragme, il surviendroit ou un crachement de sang ou un saignement de nez.

Les adoucissans sont très-utiles dans la jaunisse, ils aident à détruire ce fond de spasme dont elle est accompagnée: l'usage des fruits, des légumes, & du lait peut produire des effets plus heureux que ces drogues irritantes, qui sont décrites dans tous les dispensaires, & en faveur desquelles la plûpart des Médecins ne sont malheureusement que trop prévenus. Il en est de la jaunisse comme de toutes les autres maladies, il faut qu'elle ait sa marche naturelle, il ne faut pas la vouloir guérir trop tôt; une méthode trop active ne sert souvent qu'à la rendre incurable.

Dans le cas où les toniques peuvent être indiqués, je crois plus utile d'employer d'abord ceux que fournit le régne végétal; l'on en vient ensuite, & avec beaucoup de précaution, à l'usage des martiaux, que l'expérience a appris que l'on pouvoit marier sans inconvénient avec le lait: l'observation qui suit prouve qu'il est une espece de jaunisse où le lait est efficace.

XCIX. OBSERVATION.

Un jeune homme, âgé de vingt-ſept ans, né avec un caractere vif, fut obligé de ſe donner beaucoup de mouvement pour une affaire très-intéreſſante : il eſſuya de grandes fatigues qui le rendirent malade.

Sa maladie fut une jauniſſe qui débuta de la maniere qui ſuit : il reſſentit une douleur fort vive accompagnée de toux. Cette douleur, qui occupoit d'abord tout le côté droit de la poitrine, ſe fixa dans la région du foie ; l'hypocondre droit étoit douloureux quand on le preſſoit avec la main : je fus appellé dans ces circonſtances ; le détail de ces accidens, & plus encore le pouls qui étoit ſerré, ſautillant & inégal, me firent ſoupçonner que le foie étoit affecté ; je voulus m'en aſſurer par le toucher ; mais les muſcles du ventre ſe trouverent ſi tendus, qu'il me fut impoſſible d'y rien reconnoître. Je priai pour-lors le malade de ſortir la tête de ſon lit, placé dans un endroit ſombre, afin de voir quelle étoit la couleur de ſon viſage ; à la faveur d'un plus grand jour j'apperçus dans les yeux & ſur

tout le corps une teinte jaune très foncée, qui convertit mes ſoupçons en certitude.

Je l'exhortai à continuer l'uſage du lait qu'il avoit déjà commencé, de l'avis d'un parent qui le lui avoit conſeillé, parce qu'il l'avoit cru indiqué par la toux & la vive douleur qu'il avoit reſſentie dans la poitrine; je le réduiſis, pour ſa nourriture ordinaire, aux ſubſtances végétales.

J'étois perſuadé que le lait lui ſeroit d'autant plus ſalutaire, que ſa maladie ſembloit être l'effet de vives inquiétudes & de grandes agitations: la douleur fixée pour le moment dans l'hypocondre, me fit ſoupçonner un ſpaſme & une tenſion conſidérable dans le foie, en conſéquence j'imaginai que la médecine la plus douce ſeroit la plus convenable. L'événement fut favorable à toutes mes idées; au neuvieme jour il ſurvint une diarrhée bilieuſe; l'action d'un doux purgatif fit rendre au malade, le onzieme jour, beaucoup de matiere critique; la douleur s'étoit aſſoupie dès le ſixieme jour; la teinte jaune s'effaça peu-à-peu; le malade recouvra ſon appétit, ſes forces ſe rétablirent;

enfin il fut guéri sans autre secours que celui du lait.

La jaunisse qui a été causée par un chagrin violent, ne souffre que difficilement les remedes actifs : d'abord il faut procurer au malade des distractions agréables, lui conseiller des exercices modérés qui lui fassent oublier l'objet de son souci, le faire voyager ; ces moyens réussissent, & doivent mieux réussir que toutes les différentes especes de médicamens ; il faut surtout ne lui prescrire que des remedes doux, & ne pas tracasser par l'usage des purgatifs trop souvent répétés ; il faut qu'il paroisse avant de les donner quelques signes de coction, alors les forts purgatifs font du bien.

CHAPITRE XIV.

De l'Hydropisie.

AN à frequenti venæ sectione hydrops ? « Les saignées fréquentes peuvent-elles occasionner l'hydropisie » ? LII. Thèse. 1754.

L'auteur dit que l'hydropisie est l'effet du refroidissement du foie ; il croit

que la trop grande quantité du ſang peut éteindre la chaleur de cet organe, comme il arrive qu'en verſant trop d'huile dans une lampe, on en éteint la lumiere; la ſaignée évacue le ſang épais, groſſier, & trop abondant : elle peut donc prévenir l'hydropiſie, il faut faire de petites ſaignées : ne remarque-t-on pas tous les jours, continue l'auteur, que la ſaignée tient lieu des hémorrhoïdes & des menſtrues, & qu'elle empêche la formation de l'hydropiſie, à laquelle conduit leur ſuppreſſion.

REMARQUES.

Un ſquirrhe au foie, les glandes du méſentere obſtruées, ſont des cauſes ordinaires de l'hydropiſie; ſans doute que c'eſt en cauſant de pareils dérangemens, qu'une maladie aiguë mal jugée, rend quelquefois hydropiques ceux qu'elle a affligés. Toujours ces dérangemens ſont précédés & accompagnés d'un vice de reſſort dans l'organe affecté : il eſt trop concentré, il eſt trop roide, il y détermine un ſpaſme qui s'étend & va aboutir à différens endroits; ces eſpeces de rayons

ſpaſmodiques portent avec eux les humeurs, & les dépoſent dans les parties où ils ſe terminent.

La ſuppreſſion des hémorrhoïdes eſt encore une cauſe de l'hydropiſie, c'eſt ce qu'a appris l'obſervation de tous les tems. Hippocrate avertit de cet inconvénient dans l'aphoriſme 12. de la ſection vj. *Hæmorrhoides curanti diuturnas, niſi una ſervata fuerit, periculum eſt ne hydrops ſuperveniat aut tabes.* Beaucoup de femmes, quand elles perdent leurs regles, ſont expoſées à cet accident; la ſuppreſſion du flux menſtruel produit le même effet.

L'empâtement des entrailles, & le déſordre dans le mouvement des organes, naiſſent de la ſuppreſſion de ces évacuations: le ſpaſme, qui ſurvient, a ſon ſiége principal dans quelque organe, dont il gêne l'action; le reſſort s'y concentre, & ne permet pas la liberté des mouvemens des autres organes; l'action du tiſſu cellulaire eſt troublée par cet effort irrégulier; la ſanguification, à laquelle elle contribue pour beaucoup, reſte imparfaite, & le ſang ſe convertit en une eſpece de féroſité.

Cette sérosité abondante, qui infiltre tout l'organe cellulaire, va se déposer dans l'endroit qui est devenu l'aboutissant du courant des oscillations ou des rayons spasmodiques, & fournit ces dépôts séreux qui constituent les différentes especes d'hydropisie.

Quand la sérosité ne se dépose dans aucune cavité, qu'elle infiltre seulement le tissu muqueux, elle le rend mollasse, s'étend dans toutes ses parties, & cause l'infiltration connue sous le nom de leucophlegmatie. Dans tous les cas le tissu muqueux reste inactif, ou du-moins il est fort gêné dans ses mouvemens. La peau d'un hydropique n'est-elle pas séche, aride, & d'une couleur terreuse? Ce sont-là, ce me semble, des signes non équivoques de son défaut d'action, qui provient peut-être d'un serrement spasmodique.

Le pouls des hydropiques est un vrai pouls d'irritation, il est convulsif; il peut donc servir à asseoir l'opinion que j'embrasse, que le fond de cette maladie est nerveux, & qu'elle dépend de l'affection de quelque organe essentiel au libre exercice des fonctions de la nature.

Un aſthme dégénere ſouvent en hydropiſie de poitrine ; quoiqu'à dire vrai, tout accès d'aſthme puiſſe être conſidéré comme une attaque convulſive, cependant on en diſtingue deux eſpeces, l'une s'appelle aſthme humide, l'autre aſthme ſec, ou bien aſthme convulſif ; c'eſt cette derniere eſpece qui cauſe le plus ſouvent l'hydropiſie de poitrine.

Le diaphragme eſt ſingulierement agité dans l'aſthme, ſon mouvement ſemble une vraie convulſion ; pour en prendre une juſte idée, il faut examiner avec attention la reſpiration d'un aſthmatique dans le fort de l'accès, l'on remarque des mouvemens très-précipités dans le creux de l'eſtomac, qui ſemblent partir des entrailles & s'élever juſqu'au diaphragme, qui paroît en être le terme aboutiſſant.

C'eſt donc en partie dans l'effort ſpaſmodique de cet organe que conſiſte l'aſthme ; ce ſpaſme eſt déterminé par une cauſe matérielle, qui gêne & trouble les opérations de la nature, & l'oblige à cet état d'effort ; la cauſe primordiale eſt la même que celle de la goutte & des hémorrhoïdes ; ce qui

me fait concevoir cette idée, c'eſt que l'aſthme a, ainſi que ces deux maladies, des retours périodiques, qui deviennent d'autant plus fréquens, que les perſonnes qui y ſont ſujettes en renouvellent plus ſouvent les cauſes par leurs excès.

Un accès d'aſthme ſe termine ordinairement par une abondante expectoration; ce ſont des crachats abondans qui mettent la vie du malade en ſureté, les purgatifs y deviennent utiles pour procurer des évacuations, qui quelquefois ſe préparent & ſe font d'elles-mêmes.

Les perſonnes aſthmatiques ont une conſtruction de poitrine qui leur eſt propre; c'eſt ſans doute cette forme qui détermine vers elle l'effort du ſpaſme; l'oppreſſion qui accompagne toutes les affections du poumon, & précede les abondantes expectorations, fait voir combien le jeu du diaphragme eſt lié à leur action.

L'hydropiſie de poitrine ne ſe forme que parce que le ſpaſme occupe tellement les canaux excrétoires du poumon, & toutes les membranes pulmonaires, que la matiere qui doit être

évacuée, ne trouve pas d'endroit par où elle puiſſe ſortir ; elle infiltre alors toute la ſubſtance des poumons, d'où elle exſude dans la cavité de la poitrine.

Ces conſidérations ſur le méchaniſme de l'hydropiſie de poitrine, peuvent faire concevoir l'idée de ce qui arrive dans toutes les autres eſpeces d'hydropiſie : à l'occaſion d'un ſpaſme qui naît dans un organe, il ſe détermine un courant d'oſcillations vers une ou pluſieurs parties ; ce courant entraîne avec lui les humeurs, & les fait s'arrêter dans l'endroit où il aboutit : ſi ces oſcillations ſe perdent dans la ſurface des membranes qui tapiſſent quelque grande cavité, il en naît l'hydropiſie aſcite ; ſi c'eſt dans la ſubſtance de quelque organe, l'humeur épanchée y forme une poche qu'on déſigne par le nom de *kiſte*, c'eſt l'hydropiſie enkiſtée.

Toujours eſt-il certain que tous ces empâtemens, toutes ces diverſes eſpeces d'hydropiſies ont leur cauſe principale dans les entrailles : elles proviennent de l'affection de quelque organe qui trouble l'économie animale.

Cet organe le plus ſouvent eſt placé dans le côté où elles s'obſervent, c'eſt ce qu'a fait remarquer l'auteur de la Thèſe des eaux d'Aquitaine, *demum omnia fere œdemata viſceris cujuſdam affectum denotant, & ſæpius in illo latere quod occupant.*

C. OBSERVATION.

Je fus appellé pour voir une femme qui avoit une fievre lente, & avoit abſolument perdu l'appétit ; elle avoit ſur la clavicule du côté gauche une eſpece de tumeur graiſſeuſe, groſſe comme les deux poings ; la jambe du même côté étoit enflée ; elle étoit innondée de fleurs blanches, qui avoient ſuccédé à une perte en rouge, laquelle avoit duré beaucoup de tems : tous ces accidens, qui étoient l'effet du plus grand déſordre, me firent ſoupçonner que toutes les entrailles étoient empâtées : j'annonçai que la tumeur du côté gauche n'étoit que l'image de quelque tumeur placée dans le même côté du ventre ; ce ſoupçon étoit d'autant mieux fondé, que le pouls gauche étoit dur, ſerré, & très-convulſif : je fis enviſager cette maladie comme incurable.

curable. Ayant tâté le ventre de cette malade, je trouvai dans le côté gauche plusieurs tumeurs, dont l'une étoit très-volumineuse : la malade mourut au bout de six semaines : cette observation ne dépose-t-elle pas en faveur de la remarque qu'a faite l'auteur de la Thèse des eaux d'Aquitaine ?

D'après ce qui vient d'être dit des causes de l'hydropisie, il est facile de sentir combien l'on doit peu compter sur les différentes méthodes de traitement employées pour guérir cette maladie. Il y a des observations d'hydropisies contre lesquelles la saignée avoit été employée avec beaucoup de succès : mais malheureusement les Médecins, qui nous ont donné ces observations, ne se sont pas assez occupés de faire connoître les circonstances qui leur avoient fait prendre le parti de faire saigner leurs malades, ou, ce qui revient au même, ils n'ont pas dit sur quel fondement ils l'avoient jugée utile.

Il est assez naturel de penser, que s'il y a quelques hydropisies, où cette méthode de traitement puisse être tentée & avoir quelque succès, ce ne peut

être que celles qui ſont cauſées par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes ou des regles.

Quoi qu'il en ſoit de l'utilité de la ſaignée dans l'hydropiſie provenant de ces cauſes, il n'en eſt pas moins vrai que pour l'ordinaire elle eſt nuiſible, & que trop répétée, elle peut elle-même diſpoſer à l'hydropiſie, en ce qu'elle peut empêcher l'effort critique qui doit terminer les maladies: les hémorrhagies trop abondantes ne cauſent-elles pas l'hydropiſie ?

L'hydropiſie n'auroit-elle pas la marche de toutes les autres maladies? Quand on réfléchit ſur ſes cauſes, on eſt quaſi forcé d'admettre cette idée ; mais elle ſemble bien mieux fondée, quand on conſidere que les plus puiſſans diurétiques & les hydragogues les plus actifs, donnés dans un certain tems de la maladie, n'ont produit aucun effet, tandis que des remedes plus doux ont procuré des ſelles & des urines abondantes, lorſqu'ils ont été placés plus tard ou plus à propos.

L'hydropiſie n'eſt qu'un effet de l'embarras des entrailles, ou d'un vice de reſſort qui s'eſt établi dans quelque

organe. Ces cauſes doivent être détruites auparavant que l'on puiſſe eſpérer la guériſon de l'hydropiſie ; mais ces maladies ont leur marche : la matiere de l'embarras doit ſe préparer & s'évacuer ; il faut que le travail de la coction ſe faſſe : l'hydropiſie qui dépend du caractere ou de la nature de cet embarras, doit donc ſuivre ſes révolutions : il ne ſuffit pas, pour guérir un hydropique, de lui faire rendre beaucoup d'eau, il faut qu'il ſurvienne l'évacuation d'une matiere critique : les eaux, quand elle a paru, & qu'elle eſt complette, ne tardent guére à s'écouler : le pouls indique ces efforts, quand la révolution critique eſt près de ſe faire, il ſe développe, & prend le rithme que lui donne l'organe, par lequel doit ſe faire l'évacuation : le pouls peut donc guider le Médecin dans l'application qu'il doit faire des remedes actifs.

Il paroît aſſez vraiſemblable qu'une hydropiſie doit ſe mûrir, ainſi que les autres maladies ; mais comme elle naît d'un deſordre dans l'action des organes, & qu'elle dépend d'un fond de ſpaſme, ou qu'elle eſt de la tribu ner-

veuse, ne peut-on pas craindre, qu'abandonnée à elle-même, elle ne puisse pas acquérir ce degré de maturité? Que doit-on faire, pour lui faire prendre une tournure heureuse ?

Il y a des auteurs qui rapportent des observations d'hydropisies guéries par l'usage du lait ; beaucoup de Médecins n'élevent aucun doute sur son utilité dans les enflures qui surviennent à la phthisie pulmonaire. Quelques-uns conseillent l'usage du lait caillé, dans le dessein, disent-ils, de brouiller le ventre.

L'usage du lait s'accorde assez bien avec l'idée que le fond de cette maladie est nerveux : il n'est pas de médicament, ou, si l'on aime mieux, il n'est pas d'aliment plus propre à calmer le spasme des entrailles qu'il adoucit ; il peut donc favoriser le travail de la coction. Son usage d'ailleurs n'exclut pas celui des remedes toniques ; par rapport à la préférence que quelques-uns donnent au lait caillé, elle me paroît fondée, il porte avec lui une fraîcheur qui réveille, & il a un goût d'ascesence qui est assez ami des entrailles ; il console sur-tout celles qui sont

échauffées & fatiguées par un mouvement ſpaſmodique habituel.

Un ancien Médecin, qui me paroît avoir eu de fort bonnes vûes en Médecine, m'a aſſûré avoir guéri une femme affligée d'un flux dyſſentérique, qui lui duroit depuis beaucoup de tems, en lui faiſant manger du fromage à la pie, qui eſt une eſpece de lait caillé, & en lui faiſant boire d'excellent vieux vin de Bourgogne.

Les indigeſtions qu'il paroît cauſer, revertiſſent au profit du malade ; au fond elles ne ſont autre choſe qu'une diarrhée ſalutaire : une preuve qu'il peut faire du bien, c'eſt que les ſelles, par ſon uſage, acquierent une belle couleur jaune ; ce ſont les premieres marques de ſon bon effet : il convient de purger, quand elles arrivent, & il ne faut pas ménager la doſe des médicamens. Des Médecins emploient la gomme gutte juſqu'à ving-cinq grains ſans aucun inconvénient, pourvû qu'on ait ſoin de la bien incorporer avec une diſſolution de manne.

Il en eſt des autres médicamens, comme de celui-là : le nitre, par exemple, peut ſe donner avec avanta-

ge, jusqu'à la dose de six gros dans deux verres d'eau : je l'ai employé à cette dose avec succès, il devenoit purgatif : au reste, il est nécessaire, pour que ces remedes operent selon nos desirs, que leur application soit heureuse ; dans certains cas ils ne font aucun bien. J'ai déja fait observer qu'un lavement fait avec une décoction de gratiole, avoit déterminé une diarrhée critique qui sauva le malade : il est assez vraisemblable que, si j'étois arrivé quinze jours plûtôt, mon lavement n'auroit pas eu le même succès.

L'usage des fruits peut contribuer à la guérison des hydropiques : les cerises, les groseilles, les pommes, les poires, le raisin, chacun dans sa saison, doivent leur être recommandés : on ne doit pas négliger de leur prescrire l'usage des végétaux, soit en salade ou autrement : j'ose dire qu'ils doivent faire la base de la nourriture de ces sortes de malades.

Les jus d'herbes y sont d'une grande efficacité : ils ont une vertu tonique, qui les rend propres à rappeller l'action dans les intestins ; il vaut mieux les employer passés simplement à-tra-

vers un linge, qne de les donner épurés : leur marc augmente leur vertu laxative ; leur efficacité eſt plus grande encore, quand on ajoute à leur uſage celui des pilules de *Bontius* ; ces pilules preſcrites à des doſes modérées, entretiennent & rétabliſſent le mouvement du canal inteſtinal, & y déterminent un effort d'action, le ſpaſme devient pour lors moins conſidérable dans l'organe affecté, ſon reſſort ſe développe, il devient plus ſouple ; il gêne moins par conſéquent le jeu des autres organes : l'effort d'action devenant plus général, le travail de la coction s'en fait mieux : c'eſt alors que l'on peut concevoir quelques eſpérances de guériſon.

CHAPITRE XV.

Du Cancer.

AN cancer ulceratus cicutam eludat? « L'uſage de la ciguë ne devient-il » pas inutile pour la guériſon d'un « cancer ouvert » ? Ce qui eſt poiſon pour une eſpece d'animanx, dit l'au- LIII. Thèſe 1763.

teur, ne l'eſt pas pour d'autres . . . les cancers ont naturellement leur ſiége dans les glandes deſtinées à la ſécrétion de quelque humeur groſſiere ; tels ſont le foie, les mammelles, &c.

Le cancer dépend de deux genres de cauſes : les unes ſont extérieures, ce ſont les chûtes, les coups & le froid ; les autres ſont intérieures, & conſiſtent dans la qualité acide de certains alimens groſſiers : dans la ſuppreſſion de certaines évacuations, dans des fermens & la mélancolie.

Le ſquirrhe devenu douloureux, s'appelle cancer occulte ; quand il s'ouvre, ſes bords ſe retournent, & répandent une odeur fétide : le ſeul remede efficace contre ces maux cruels eſt le fer, encore n'eſt-ce que pour les cancers qui proviennent de cauſes extérieures ; car ceux qui naiſſent de cauſes intérieures, ſont ſans aucune reſſource, il faut ſeulement s'occuper à calmer & à adoucir.

Il n'y a pas une ſeule obſervation faite à Paris, qui ſoit favorable à l'uſage des pilules de ciguë : d'où il faut conclure qu'elle n'eſt pas un remede efficace contre les cancers.

Utrum in cancro bellæ donæ usus tum internus, tum externus? « L'usage du « bella dona, tant interne qu'externe, » convient-il dans le cancer »? LIV. Thèse 1759.

Quoiqu'il puisse se former un cancer dans toutes les parties du corps, il faut pourtant convenir que les parties qui sont douées d'une grande sensibilité & arrosées par la lymphe, y sont les plus exposées. Toutes les causes du cancer sont celles du squirrhe; car le cancer, dans son commencement, n'est rien autre chose qu'un squirrhe devenu douloureux.

Un squirrhe ne se change en cancer que par l'effet de l'inflammation: elle cause la rupture des vaisseaux & l'épanchement des humeurs, qui après s'être corrompues, excitent tous les accidens du cancer.

Les causes propres à agiter les humeurs, & à leur faire contracter de l'acrimonie, sont des alimens d'une mauvaise qualité, l'usage des médicamens irritans, un air chargé d'impuretés, les exercices & les veilles immodérées, & la suppression d'une évacuation périodique: c'est ainsi que les cancers se forment chez les femmes, vers

le tems que leurs regles les quittent : les causes extérieures du cancer sont les coups, les compressions, l'application de certains topiques.

Les indications que fournit le cancer, sont de résoudre l'humeur qui cause l'inflammation, & de rétablir la liberté dans le mouvement des liqueurs, & d'engourdir les nerfs, pour empêcher les vives douleurs ; le remede efficace contre le cancer est donc celui qui joint aux vertus fondante & anodine la qualité antiphlogistique.

La bella dona possede toutes ces vertus ; Gallien & Avicenne assurent qu'elle a la propriété de guérir les cancers : Dioscorides, & tous les Médecins, qui en ont écrit après lui, la mettent au nombre des plantes marcotiques & anodines ; beaucoup d'autres auteurs la présentent comme un excellent remede contre un grand nombre de maladies.

L'auteur fondé sur un si grand nombre d'autorités, n'hésite pas de la qualifier du titre de plante émolliente & résolutive, vertu qu'il fait d'autant moins de difficulté de lui accorder qu'elle est narcotique : il cite des exem-

ples de cancers & de ſquirrhes guéris par l'uſage du bella dona : elle avoit été adminiſtrée ſous les yeux & par les ordres de deux Médecins ; l'un appellé M. de Lainberghen, l'autre M. d'Arluc.

REMARQUES.

Un cancer eſt une maladie, où les ſecours de l'art ſont pour l'ordinaire plus pernicieux qu'utiles. Cette vérité annoncée par Hippocrate, n'empêche pourtant pas l'application des emplâtres, ni l'uſage des pilules & des élixirs de toutes les eſpeces ; les eſſais que l'on a faits des poiſons mêmes, ne l'ont ſans doute été, que parce que l'on s'eſt flatté de rencontrer un ſpécifique aſſuré contre cette maladie. Cependant, quand Hippocrate a dit que le vrai moyen de prolonger les jours des malades affligés d'un cancer occulte, étoit de ne leur faire aucun remede, il rendoit public, ou il énonçoit ce que lui avoient appris ſes obſervations : *Quibus occulti cancri fiunt, eos non curare melius eſt, curati enim citò pereunt, non curati verò longius tempus perdurant.*

L'auteur de la Theſe des eaux d'A-

quitaine espéroit, après les grandes & merveilleuses cures qu'il leur avoit vû opérer, qu'il parviendroit à guérir avec elles les cancers; mais l'expérience l'a détrompé. Il déclare qu'il n'en a observé aucun effet heureux : *Carcinomati aquas nostras, quolibet morbi tempore, proficuas olim sperabam, minora nunc promitterem.* Il se réduit à douter si ces eaux employées dans le premier tems du cancer, ne pourroient point le détruire; *an si primo tempore aquæ adhiberentur, ex arte morbus hic oppugnari posset?*

Quiconque s'est formé une juste idée de ce qui constitue le cancer, n'a garde de se promettre de pouvoir jamais le guérir. Le cancer ne dépend pas, comme beaucoup de gens l'imaginent, de l'action d'un virus, qui infecte la masse des humeurs. Si telle étoit sa cause, pourquoi n'auroit-on pas plusieurs cancers à la fois?

Pourquoi, après l'extirpation d'un sein cancéreux, la maladie se reproduit-elle dans le même endroit? pourquoi se place-t-il ordinairement dans le côté droit? pourquoi occupe-t-il par préférence les parties supérieures, se-

ſon la remarque qu'en ont fait Celſe & Hippocrate ? *Carcinoma in ſuperioribus partibus, ut plurimum reperiri Celſus habet : ſic Hippocrates ſummas partes occupare cancros ait.*

L'auteur des eaux d'Aquitaine fait mention d'une femme qui mourut d'un cancer placé à la mammelle droite. Son corps ayant été ouvert, l'on trouva la partie droite de la matrice toute ſquirrheuſe : *Sic bareges aperto cadavere mulieris, cancro in mamma dextra jamdiu laborantis, pars dextra uteri ſchirrodea fuit.*

Ce ſiége qu'affectent les cancers du côté droit, contredit l'opinion de ceux qui imaginent qu'ils ſont l'effet d'un virus, qui mêlé avec la lymphe, l'épaiſſit, & la fait ſéjourner dans les parties qui n'ont pas aſſez d'action pour la faire mouvoir, & empêcher qu'elle ne ſéjourne. N'eſt-il pas avoué qu'en général les parties droites ſont plus actives & plus fortes que les parties gauches ?

Cette ſupériorité de force & d'énergie dans les organes ſitués dans le côté droit, ſeroit-elle la cauſe des ſquirrhes & des embarras qui ſemblent s'y former de préférence ?

Cette ſingularité ne viendroit-elle point de la grande diſpoſition qu'a le foie à s'engorger? Ce viſcere dérangé dans ſes fonctions, peut, par la grande étendue de ſon département, troubler l'action des autres organes, & ſurtout des organes placés dans le coté droit, attendu que les parties organiques de la même région & du même département, ont entre elles une correſpondance plus directe & une union plus intime: la diviſion du tiſſu cellulaire en deux grandes régions principales ne peut-elle donc pas ſervir à trouver la raiſon de tous ces phénomenes?

Il réſulte de ce qui vient d'être dit, que le cancer eſt une maladie organique, ou, pour mieux dire, qu'il dépend de l'affection de quelque organe principal. Il faut bien obſerver que la partie qui eſt devenue le ſiége d'un cancer placé ainſi à l'extérieur, n'eſt pas pour l'ordinaire la ſeule affectée: ſa maladie n'eſt que l'effet d'un dérangement qui s'eſt fait dans les fonctions de quelqu'un des organes qui forment la maſſe des entrailles. Cette idée eſt fondée ſur bien des obſervations, & ſur

celle entr'autres de cette femme morte d'un cancer, dont parle B. dans ſa Theſe des eaux d'Aquitaine.

Les femmes ſont plus ſujettes aux cancers que les hommes : cette cruelle maladie leur arrive dans le tems où elles ceſſent d'être réglées, ou bien elle eſt le fruit des couches peu heureuſes. Dans tous les différens cas, le jeu de la matrice n'eſt pas régulier, ſon mouvement eſt troublé, c'eſt ce qui la fait devenir ſquirrheuſe.

Un cancer à la mammelle eſt un effet aſſez naturel d'une maladie de la matrice : n'eſt-il pas vrai que ces deux organes ont entr'eux la correſpondance la plus directe ? Elle eſt établie ſur mille faits certains. Que ne peut-on ſavoir au juſte l'étendue du département de chaque organe, ou, ce qui eſt la même choſe, que ne connoît-on les parties qui ſympathiſent avec le foie, la rate, le pancréas, le rein, & les autres organes du ventre ! L'hiſtoire de ces correſpondances étant bien connue, la vûe d'un cancer nous apprendroit quel eſt l'organe qui eſt en ſouffrance Au reſte, il eſt fort douteux que l'on en fût plus avancé pour la cure de la maladie.

Des femmes affligées d'un cancer, avoient de tems en tems un flux hémorrhoïdal, mais elles n'en éprouvoient aucun ſoulagement; il ne changeoit rien à leur état. Sans doute il provenoit de la même cauſe que le cancer. Ce qui le produiſoit, étoit un ſerrement ſpaſmodique dans quelque organe du ventre, qui, en ſe portant ſur le gros tronc de la veine-porte, faiſoit refluer le ſang vers le ſiége des hémorrhoïdes.

Le cancer paroît donc être l'effet d'un effort ſpaſmodique, qui prenant ſa ſource dans les entrailles, va ſe terminer dans une autre partie organique, dont il détruit, en s'y fixant, l'organiſation. Cet effort y détermine le courant des humeurs; le ſuc nourricier s'y dépoſe, s'y épaiſſit, & y forme des calloſités, qui deviennent autant de cauſes d'irritation. Les veines ſe gonflent: le jeu de la partie, quoiqu'irrégulier, s'anime, l'inflammation ſurvient; la douleur conſtante y attire le flot des humeurs, tant excrémentitielles que recrémentitielles, qui, par le ſéjour qu'elles y font, contractent de l'acrimonie & une odeur fétide. Le ſang

qui s'y mêle, leur donne une couleur rousse ; elles prennent un caractere ichoreux.

Le cancer, quoique dépendant d'une cause enracinée dans les entrailles, n'en est pas moins une maladie idiopathique, dont on ne peut pas dire, *sublatâ causâ tollitur effectus* : elle forme un second noyau qu'il n'est guere possible de détruire. Le ton d'irritabilité qu'il met dans le genre nerveux, & le bouleversement qu'il occasionne dans l'économie animale, augmentent même l'incurabilité de la premiere maladie : les nerfs deviennent si sensibles, que les plus fortes doses d'opium suffisent à peine pour assoupir les douleurs.

Il faudroit, pour déraciner un mal aussi funeste, qu'il pût s'établir dans la partie malade une louable & abondante suppuration ; mais l'expérience a démontré qu'elle étoit impossible. En effet, le spasme général qui regne, & sur-tout celui qui s'est établi dans l'organe affecté, les callosités qui s'y sont formées, le défaut de suc nourricier, & l'abord trop abondant des humeurs, & sur-tout des humeurs excrémentitiellles, toutes ces circonstances

y forment le plus grand obſtacle.

Ces réfléxions peuvent mettre à portée de juger juſqu'à quel point l'on peut donner ſa confiance au rapport de ces cures merveilleuſes tant vantées dans un pays, où l'on oſe aſſurer que la petite vérole ne devient mortelle que quand elle eſt mal traitée.

L'auteur de la theſe des eaux d'Aquitaine a retracé un tableau exact du cancer, que je vais mettre ſous les yeux : *In parte quadam glandula, v. g. ſuppone fluxum varicoſum cum calloſitatum copia : prœterea dolorem exquiſitiſſimum, pars hœc ad ſe tranſpirationem evocet, nec deſint inflammationis, ſuppurationis atque cicatricis imperfectæ conamina neque maraſmoïdea diſpoſitio, cancer erit, vix definiendus morbus, inſolubilis ſtricti & laxi turbo, effrænus mali hujus utriuſque vortex, maxima quæ poteſt haberi in parte adhuc vivente complicatio, magis aut minus evidens aut occulta.*

Cette peinture trop fidelle n'aide pas à nourrir nos eſpérances ; elle n'augmente pas la confiance pour les remedes.

Les ferremens eux-mêmes n'y ſont

pas de grande reſſource. Il eſt peu d'exemples de leur uſage qui ait été heureux ; on voit ſe féconder plus ou moins long-tems après l'opération, les germes d'un nouveau cancer, qui ne ſe termine que par la mort la plus affreuſe.

La cauſe de cette reproduction eſt que le ſpaſme continue toujours de ſe diriger vers le même endroit, qu'il y cauſe le même dérangement, & qu'il y fait refouler le torrent des humeurs.

On pourroit eſſayer, ſoit pour en prévenir le retour, ſoit pour s'oppoſer aux progrès du cancer qui n'eſt pas encore ulcéré, l'application de pluſieurs cauteres dans le même côté où eſt placé le cancer. On fourniroit pluſieurs égouts aux humeurs, on détourneroit, & on partageroit dans pluſieurs points différens l'effort du ſpaſme, qui en deviendroit moins dangereux. C'eſt ce que propoſe l'auteur des eaux d'Aquitaine : *Cauteria duo vel tria ad latus corporis affectum, quæ tranſpirationis evacuationi faverent, num hic emolumenti aliquid præſtarent ?* Ils deſſécheroient la partie, & diminueroient le feu de l'inflammation.

CHAPITRE XVI.

Des Eaux d'Aquitaine.

UTrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis? « Les eaux d'A-» quitaine ſont-elles efficaces dans les » maladies chroniques » ?

Cette theſe eſt, à proprement parler, un traité de Médecine. L'auteur y propoſe de grandes vûes théoriques, qu'il a toutes puiſées dans l'obſervation.

Le corps vivant, dit l'auteur, eſt un aſſemblage de pluſieurs organes, qui vivent, ſe meuvent & agiſſent chacun à leur maniere. Ces organes, liés entre eux par le moyen d'une ſubſtance muqueuſe, ſemblent n'être que l'épanouiſſement des nerfs qui contiennent le germe de toutes les parties.

La vie générale conſiſte dans une ſuite & un ordre réglé des mouvemens, qui ſe portant ſucceſſivement dans les différentes parties, déterminent l'exercice de leurs fonctions. Il eſt un ordre de mouvemens propre à chaque âge, à chaque ſexe, & à chaque individu,

qui, quand il eſt régulier, conſtitue la ſanté; mais elle eſt difficilement parfaite, attendu qu'une régularité exacte de ces mouvemens n'eſt qu'idéale.

La ſanté particuliere qui réſulte de ces différens ordres de mouvemens, eſt l'effet d'une action vive ou foible de quelques organes : la différence des tempéramens eſt cette ſanté particuliere : comme il y a des degrés dans l'effort d'action de ces organes, il arrive que les perſonnes qui ſemblent être nées avec le même tempérament, différent cependant encore entr'elles.

Il y a des fonctions générales & néceſſaires pour tous les tempéramens, telles ſont l'action du cœur, celle du cerveau & des nerfs, la reſpiration & la digeſtion : c'eſt par elles que les êtres conſervent leur exiſtence.

L'eſtomac, aidé de l'action de tous les organes, exprime des alimens le ſuc nourricier; lorſqu'il eſt ainſi préparé, les forces digeſtives qui ſe portent ſur les inteſtins & juſqu'au méſentere, le ſéparent des matieres fécales & le mêlent au ſang.

Le chyle ſe change en ſang par le moyen des mouvemens que ſervent à

répandre par tout le corps, l'action du cœur & la respiration : il se transforme ensuite en une matiere gélatineuse, qui, en s'attachant au tissu cellulaire, se concret, & contribue par les lames qu'il forme à l'accroissement & à la force des corps.

Le genre nerveux, qui peut être comparé à un polype, étend ses racines, non seulement aux organes des sens, mais encore à toutes les autres parties : l'activité & le goût qu'elles ont, la sensibilité dont elles sont douées, différent suivant la liaison & la disposition des branches nerveuses entr'elles.

Le cerveau, le cœur & l'estomac sont trois centres, d'où partent & où viennent se terminer l'action & le mouvement qui favorisent le jeu des autres organes : ils forment une espece de triumvirat.

Il se fait donc une circulation de mouvement ; c'est d'elle que dépend la régularité des sécrétions & excrétions ; elle regle aussi le mouvement musculaire, l'usage des sens extérieurs, le sommeil & la veille : cette circulation peut être dérangée par les passions de l'ame.

L'action des nerfs n'est pas la même dans tous les individus : les lames du tissu cellulaire se forment différemment, & toutes les parties du corps ne contribuent pas à la digestion dans le même rapport ; telle est la cause des différentes constitutions.

C'est en vain que les Chymistes travaillent à former une liqueur qui ressemble au sang ; ils n'y reussiront pas plus que les Méchaniciens, à faire une machine semblable au cœur : ils ne détermineront jamais, ni les uns ni les autres, les vraies causes de la vie.

L'observation seule, & non pas des préceptes de Chymie & de Méchanique, peut nous faire connoître les loix & les phénomenes de la vie.

L'espece d'action propre à chaque organe, ses rapports, l'ordre des fonctions, & le tems auquel elles doivent se faire, les mouvemens qui les accompagnent, sont les seuls & vrais guides dans la recherche des loix de l'économie animale.

La maladie est un desordre survenu dans les fonctions du corps, à l'occasion de la trop vive action d'un organe ou de son inertie ; il s'établit un nou-

vel ordre de mouvemens, qui n'étant pas conforme aux vûes de la nature, constitue un état de maladie.

Il n'est personne qui jouisse d'une santé parfaite : d'où l'on peut considérer comme des especes de maladies, les nuances de santé propres à chaque tempérament, à l'âge & au sexe.

La digestion, les profondes méditations, les passions de l'ame, & les autres changemens qui surviennent, suspendent & dérangent l'ordre des mouvemens : ce sont donc de légeres maladies.

Le travail de la digestion entr'autres, fournit une image des premieres traces des maladies : l'estomac irrité, excite des secousses de tout le corps, il détermine les forces au-dedans, qui se réfléchissent ensuite au-dehors : d'où il résulte une action non-interrompue des forces centripetes & des forces centrifuges : une digestion un peu laborieuse ne differe pas d'un accès de fievre.

Plus les maladies sont enracinées, plus elles sont opiniâtres ; elles sont aussi, suivant la nature des causes qui les produisent, longues, courtes, mortelles,

telles, ou d'une heureuſe términaiſon : quelquefois, quoiqu'elles ne tuent pas ſur le champ, elles ſont inguériſſables, & elles changent la nature du tempérament.

Chaque maladie a une marche fixe & déterminée : un obſervateur attentif peut appercevoir, 1°. le tems auquel elle ſe prépare; 2°. celui où elle eſt formée; 3°. enfin les phénomenes, & tous les mouvemens qui accompagnent ſa tournure heureuſe ou malheureuſe. Ces trois tems s'obſervent conſtamment dans toutes les maladies longues, courtes, fortes, ou légeres.

Quelques-uns conſiderent la maladie comme un effort que fait la nature pour détruire un embarras qui la gêne; d'autres la regardent comme un deſordre dans les mouvemens, qui tend à bouleverſer la machine : cette double maniere de conſidérer la maladie, a fait naître différens ſyſtèmes de pratique : dans l'un, le Médecin attend tout de la nature, & reſte inactif; dans l'autre, il a pour objet de la redreſſer; il la tracaſſe ſans ceſſe. Un Médecin ſage, tâche d'éviter l'écueil de ces deux méthodes extrêmement dangereuſes : poür

pouvoir s'y livrer ſans inconvénient, il faudroit en être venu au point de pouvoir diſtinguer une maladie guériſſable d'avec celle qui ne l'eſt pas.

Pour donner une idée de la marche que ſuit une maladie, prenons pour exemple une maladie ſimple, que nous comparerons à une fonction excrétoire. On remarque les dérangemens du corps, qui l'annoncent, les phénomenes qui l'accompagnent, quand elle exiſte, & le changement qui ſe fait en bien ou en mal : quand, à l'occaſion d'une irritation, une partie eſt affligée de maladie, ſon action devient plus vive & plus forte ; c'eſt le tems de l'irritation, qui répond aſſez à l'érection d'une glande, qui ſe diſpoſe au travail de l'excrétion.

Le mouvement de la partie, quand elle en eſt ſuffiſamment pourvûe, change d'objet, il produit des phénomenes, qui ont beaucoup de reſſemblance avec le mouvement d'excrétion : c'eſt le ſecond tems de la maladie, ou celui de ſa maturité : enfin, quand la maladie s'eſt terminée, la partie, ainſi que la glande, reſte en repos, c'eſt le troiſieme tems de la maladie, ou celui de l'excrétion terminée.

Toutes ces révolutions ne ſe font pas dans un individu malade, ſans une commotion plus ou moins grande, ſans un deſordre dans les mouvemens : c'eſt-là ce qu'on appelle fievre. Il paroît donc que la fievre naît d'une diſtribution inégale & irréguliere des forces ; d'où il arrive que certaines parties, comme le cœur, en ſont ſurchargées, ce qui trouble & augmente leur action, tandis que d'autres en ſont preſque dépourvûes.

Pour bien entendre ce que c'eſt que la fievre & en quoi elle conſiſte, il faut viſiter les malades ; la définition qu'en donnent la plûpart des auteurs, peut également s'appliquer à toutes les maladies qui ſont accompagnées de fievre, ſoit qu'elle ſoit ſenſible ou imperceptible, générale ou particuliere.

Toute fievre a ſes trois tems marqués ; dans le premier l'organe affecté, l'eſtomac, par exemple, ſe livre à un travail extraordinaire ; dans le ſecond le mouvement ou l'action du même organe s'étend aux parties avec leſquelles il ſympathiſe ; dans le troiſieme enfin l'organe ſe rétablit dans ſon premier état ; ce dernier effort eſt ſouvent

accompagné d'une évacuation ; l'on peut donc compter trois especes de fievre ; la fievre d'irritation, la fievre de coction, & celle d'excrétion : ces trois fievres viennent quelquefois à des intervalles égaux & assez éloignés ; quelquefois aussi elles se suivent de si près, qu'elles ont l'air de se confondre.

C'est l'ordre & la régularité avec laquelle elles marchent qui a fait naître la distinction des maladies en régulieres, en compliquées, en simples, en intermittentes, *&c.* Une maladie chronique a, ainsi qu'une maladie aiguë, ses trois tems marqués ; leur longueur dépend de la partie affectée, du tempérament & de l'âge : la division des anciens ne peut être exacte, & les tems sont difficiles à déterminer, attendu que le commencement d'une maladie est quelquefois accompagné d'accidens plus graves que ceux qui paroissent lorsqu'elle est dans ce qu'ils appellent *son état* ; ils se réveillent quelquefois tous vers la fin.

CI. OBSERVATION.

Je fus appellé pour voir une femme qui étoit près d'entrer dans le septieme

jour de ſa maladie : elle avoit commencé (ſa maladie) d'une maniere vive ; elle avoit des accidens graves, qui ne durerent que juſqu'à la fin du neuvieme jour, ou du neuvieme redoublement : la malade fut d'abord priſe d'un friſon très-violent : elle ſe plaignoit d'une grande foibleſſe : elle avoit un grand mal de tête : le ventre, & ſurtout l'épigaſtre étoit fort douloureux : le moindre attouchement y augmentoit la douleur qui étoit jointe à un ſentiment de peſanteur & à un ſerrement, lequel gênoit la reſpiration : elle avoit des envies de vomir continuelles. Quand j'arrivai, ſon mari me montra le ſang de la derniere ſaignée qui lui avoit été faite, il étoit entierement couenneux : j'augurai bien de cet état du ſang, qui me dénotoit une abondance du ſuc nourricier, abſolument néceſſaire pour former cette matiere critique, dont l'évacuation ſeule indique la guériſon des maladies.

Je preſcrivis une légere doſe d'émétique, qui fit diſparoître ces envies de vomir, dont la malade étoit tourmentée. Les accidens augmenterent dans le ſeptieme redoublement : il ſe joignit

aux premiers un léger transport, qui reparut encore dans le neuvieme : la malade cessa enfin d'éprouver ces vives secousses, la maladie ne se termina cependant que le vingt-un : les évacuations ne commencerent à devenir critiques qu'à la fin du dix-septieme redoublement qui étoit à peine sensible.

Cette observation est un exemple des maladies, dont le commencement est accompagné d'accidens plus graves que ceux qui paroissent, lorsqu'elles sont dans leur état.

Il est mille exemples de celles qui ne sont effrayantes, que dans le tems même où elles sont près de se terminer : j'ai vû des personnes qui n'avoient presque pas paru être malades jusqu'au dix-huitieme de leur maladie.

Il seroit fort utile de bien connoître l'inflammation & ses effets ; quoiqu'elle soit la cause & l'effet de beaucoup de maladies, elle ne les accompagne cependant pas toutes. Il est fort douteux si le systême des anciens sur l'inflammation n'étoit pas plus raisonnable & plus heureux que celui de quelques modernes, dont les vûes sur l'inflammation ont conduit à excéder les bor-

nes d'une pratique ſage, & à empêcher de reconnoître les vraies indications qu'elle nous fournit. Le ſyſtème de l'inflammation a fait bien du mal en Médecine : il eſt dû au trop pompeux étalage qu'ont fait de leurs principes les Vieuſſens & les Chirac, & à la trop grande importance qu'ils y ont attachée.

L'inflammation dépend d'une vive action de la partie où elle réſide : le torrent des humeurs, qui ſuit le courant des oſcillations, s'y trouve déterminé comme vers un centre ; ce centre eſt le lieu où pluſieurs lames du tiſſu cellulaire entortillées, ſont, ainſi qu'une épine enfoncée dans les chairs, une cauſe continuelle d'irritation.

Dans une inflammation, il peut y avoir un ou pluſieurs noyaux formés par les lames du tiſſu cellulaire collées dans un ou pluſieurs endroits : ce collement aſſez facile des lames du tiſſu muqueux entr'elles, rend impoſſible la réſolution parfaite d'une inflammation.

La ſimple dilatation des vaiſſeaux, telle qu'elle s'obſerve dans les anévriſmes, ne conſtitue pas plus l'inflammation qu'un œdeme : ainſi les échimoſes & les taches qui ſe rencontrent à l'ou-

verture des cadavres, ne ſont pas des indices d'une inflammation: l'exiſtence ſeule des calloſités peut prouver l'inflammation, pourvû que d'ailleurs le mort, lorſqu'il vivoit, en eût éprouvé les accidens: ſouvent la dilatation des vaiſſeaux & leur engorgement ne ſont que l'effet d'une ceſſation de mouvement dans les parties où l'un & l'autre ſe rencontrent.

Le tiſſu cellulaire eſt le vrai ſiége de l'inflammation: la rareté des tumeurs dans les parties membraneuſes, annonce aſſez que lui ſeul eſt capable de prêter à l'abord de la matiere muqueuſe, qui forme les calloſités, & de s'en laiſſer diſtendre. Cette ſubſtance muqueuſe eſt le ſuc nourricier, qui, lorſqu'il ne ſert pas à former de nouvelles lames, nage & abonde dans le ſang, ainſi que la bile, quand elle n'eſt pas ſéparée dans le foie.

Comme l'inflammation du foie ne produit pas toujours d'ictere, de même un éréſipele, qui eſt une maladie de la peau, ne procure pas conſtamment une pléthore du ſuc nourricier; c'eſt lui qui forme par ſon abondance, ces couennes qui recouvrent le ſang de quel-

ques malades : elles ne ſont pas plus le produit de la fievre que d'une humeur morbifique, dont on ne peut ſuppoſer l'exiſtence dans une inflammation occaſionnée par une ligature dans un corps ſain.

Il y a pléthore de la ſubſtance muqueuſe dans preſque toutes les maladies : le noyau des inflammations, les cicatrices, les calloſités, les ſquirrhes, les concrétions polipeuſes, ſont formés de ce ſuc : les concrétions polipeùſes ſe forment ſur-tout, lorſque des ſaignées multipliées à l'excès, ont détruit le ton des vaiſſeaux.

Les humeurs hétérogenes, qui s'évacuent à la fin des maladies par les urines, les crachats, les ſueurs & les abſcès, ne ſont autre choſe que ce ſuc bien travaillé : il prend quelquefois la forme de pus, quoiqu'il n'en ſoit pas réellement, attendu que la chair entre dans la confection du pus, & que le ſang ſeul ne forme, dit Hippocrate, que des matieres purulentes.

N'eſt-ce pas-là la raiſon pour laquelle le pus ne peut ſe mêler parfaitement avec les urines ? Pour l'ordinaire, ces humeurs hétérogenes s'éva-

cuent à la fin des maladies. Le ſuc nourricier fournit encore la matiere de la gangrene : celle-ci eſt l'effet d'un travail qui ne reſſemble pas parfaitement à celui de la putréfaction ; car l'odeur qui s'exhale d'une partie gangrénée, n'a pas plus de reſſemblance avec l'odeur de la pourriture, que n'en a celle des matieres fécales : d'où il réſulte que tout ce qui a été dit des antiſeptiques conſidérés comme ſpécifiques contre la gangrene, eſt démontré faux par l'obſervation : ces différentes tournures que prennent les humeurs, dépendent de l'état des ſolides.

Pour ſe bien convaincre de la reſſemblance des maladies chroniques avec les aiguës, il ſuffit d'examiner leurs cauſes prochaines & immédiates : les cauſes éloignées, telles que les variations de l'air, ne ſont guere du reſſort du Médecin ; vouloir s'en occuper, c'eſt s'écarter de ſon objet principal ; il ſuffit qu'il connoiſſe ſes effets.

Au reſte, tout ce qui concerne un certain canton, n'eſt pas bien difficile à apprendre. L'uſage peut faire connoître aux payſans ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir ſur le climat, ſur le ſol

ſec ou humide, froid & chaud, ſur l'air & les eaux des lieux que l'on habite. Le peuple eſt à portée d'obſerver, & il a obſervé mille fois ce qu'Hippocrate a ſi fidellement expoſé : en cela donc il faut plus s'en fier aux rapports des vieillards, & à l'uſage, qu'à un million d'expériences, qui ſont très-ſouvent fautives.

Quant aux miaſmes & aux poiſons répandus dans l'air, il eſt certain qu'il en exiſte ; mais, 1°. on ne connoît pas, & peut-être ne connoîtra-t-on jamais leur nature ; 2°. il eſt d'expérience qu'ils ne produiſent leur effet que ſur les corps qui y ſont diſpoſés ; d'où il faut obſerver que le miaſme qui eſt nuiſible à une partie, produit ſouvent un effet ſalutaire dans une autre ; 3°. enfin la guériſon d'un corps infecté de ces miaſmes eſt toujours ſubordonnée à l'action de la vie, elle dépend des mouvemens reglés de la nature, & les phénomenes qui la précedent ſont relatifs au mouvement des parties affectées, à leur ſenſibilité & à leurs fonctions : il ſuit de-là, 1°. que les raiſonnemens ne peuvent nous fournir les moyens de les détruire ; 2°. que la diſ-

poſition néceſſaire aux corps pour recevoir l'impreſſion des miaſmes, eſt un objet digne des recherches des Médecins; 3°. qu'il ſeroit néceſſaire de connoître par quels mouvemens la nature ſe débarraſſe de ces parties étrangeres, afin de diriger ou de calmer les mouvemens contraires, & d'exciter ceux qui ſont favorables.

Prenons pour exemple le miaſme de la petite vérole qui ſe propage & ſe répand dans certaines ſaiſons. Pourquoi reſte-t'il ſans effet, par rapport à ceux qui ont eu cette maladie? Cependant, ſoit qu'il entre par les voies de la reſpiration, ou qu'il ſe confonde avec leur ſalive ou les alimens, il ſe mêle au ſang. Pourquoi n'agit-il pas ſur ceux mêmes qui ſont à la fin d'une petite vérole? il n'eſt pas poſſible de dire qu'il a des entraves, puiſqu'il produit la petite vérole, quand, par le moyen de l'inſertion, on le communique à un corps ſain; il paroît donc que ce miaſme doit trouver, pour agir, le corps dans une diſpoſition convenable, laquelle n'exiſte plus dans ceux qui ont eu la petite vérole; c'eſt cette aptitude, les changemens que produit le

virus, dont elle favoriſe l'action, & tous les phénomenes qui l'accompagnent, qui devroient fixer l'attention des Médecins.

L'aptitude à recevoir l'impreſſion des miaſmes, dépend, ainſi que la fécondité, d'une certaine diſpoſition des corps : quand on eſt attaqué d'une maladie, les accidens que l'on éprouve, ont beaucoup de rapport avec les phénomenes de la génération. Le corps reçoit différentes ſecouſſes ; les mouvemens ſont déterminés vers un nouveau centre ; & la nature ne ſe rétablit dans ſes premieres fonctions qu'après une excrétion.

Il ſe trouve des corps ſi ſingulierement diſpoſés, que quelle que ſoit l'eſpece d'épidémie, ils ont toujours la même maladie, ſoit goutte, aſthme, ou pleuréſie ; il y a des conſtitutions ſi vigoureuſes, qu'elles réſiſtent à l'action de toutes les eſpeces de miaſmes ; c'eſt notre tempérament qui nous rend propres aux maladies, dont le germe eſt dans l'air, les eaux, *&c.*

Les Turcs & les Anglois ont une conſtitution de corps, qui les rend ſuſceptibles les uns de la peſte, les autres de

la ſuette : il importe donc moins aux Médecins de ſavoir quelle eſt la conſtitution de l'air qui produit les épidémies, que de connoître la conſtitution des différens corps. *Omnis medicus ſciat quid eſt homo ad ea quæ comeduntur ac bibuntur, & non ſimpliciter, quod malum edulium eſt, caſeus nam & alia multa mala ſunt; ſed caſeus non omnes homines lædit, eorum enim naturæ differunt, juxta hoc quod eſt in corpore, caſeo contrarium, ſi enim toti humanæ naturæ malus eſſet, omnes utique læderet.* Hipp.

Il n'eſt pas d'organe qui ſoit la ſource d'un auſſi grand nombre de maladies que l'eſtomac, & il en eſt peu où il ne joue un rôle, ſoit comme premier ou ſecond acteur; ſon département s'étend à toutes les parties du corps. Les Médecins, dans le traitement des maladies, s'occupent preſque toujours de l'état de ce viſcere; la convaleſcence ſuit conſtamment ſon rétabliſſement.

Comment peut-il ſe faire enfin, qu'une partie devienne malade, à l'occaſion d'une affection de l'eſtomac? Hippocrate attribuoit cet effet à l'in-

fluence des eſprits ; d'autres parlent des vapeurs qui s'élevent des entrailles. Vanhelmont a produit ſon archée qui a ſes caprices, ſes fureurs & ſes mouvemens de gaieté. Les Chymiſtes & les Anatomiſtes ont mis en avant les fermens, auxquels l'on peut rapporter la ſaburre & l'épaiſſiſſement des humeurs propre à cauſer des obſtructions : ces différentes opinions ſont ſujettes aux plus grandes difficultés.

M. Hequet nioit que les matieres épaiſſies & viſqueuſes puſſent paſſer des inteſtins dans le ſang par le moyen des veines lactées : M. Andry ſoutenoit au contraire que ces mêmes conduits permettoient le paſſage de certaines humeurs très-tenues, qui mêlées à la maſſe du ſang, l'épaiſſiſſoient ou la diſſolvoient. Sans doute que ces humeurs tenues n'épaiſſiſſent que par leur acrimonie. Qui peut enfin leur faire contracter cette qualité ? Si l'on ſuppoſe que le chyle en eſt imprégné ; comment ces pointes âcres ne ſe ſont-elles pas arrêtées dans les veines lactées beaucoup moins larges que les vaiſſeaux, dans leſquels on ſuppoſe qu'elles s'arrêtent ? comment peut-il ſe faire

qu'elles ſe portent directement ſur la partie enflammée ?

L'aridité de la peau & la ſéchereſſe de la langue annoncent un ſerrement de tous les conduits dans les fievres aiguës ; cependant l'on ſuppoſe que les redoublemens n'arrivent que parce qu'une matiere morbifique paſſe des premieres voies dans le lit de la circulation : il n'eſt pourtant pas poſſible d'imaginer que ce paſſage ſoit réel, attendu que les veines lactées ſont dans un ſerrement convulſif, ce qui eſt aſſez prouvé par la diarrhée que procure l'abondante boiſſon, dont on fait uſage dans ces maladies ; des matieres âcres ne peuvent donc pénétrer dans ces conduits. En un mot, quoiqu'il puiſſe arriver qu'il paſſe avec le chyle des matieres qui lui ſoient étrangeres, il n'en eſt pas moins vrai que des humeurs âcres & cauſtiques ne peuvent entrer dans les veines lactées fermées par le ſpaſme.

Le plexus ſtomachique envoie des nerfs à toutes les parties du corps : c'eſt ſur leur action qu'eſt fondée la correſpondance de l'eſtomac avec tous les organes ; c'eſt par les nerfs que les

plus éloignés se ressentent de son état malade. Cette vérité est appuyée sur des observations de pratique qui sont sans nombre. Si une convulsion des intestins, produite par quelque cause irritante, empêche la liberté de leurs mouvemens, ou ceux des autres organes du ventre, il est nécessaire que les autres parties qui sympathisent avec eux, se ressentent de ce désordre.

La cause, qui, après l'irritation des nerfs, produit le plus de ces maladies sympathiques, est le déplacement des organes de l'abdomen, ou leur refoulement vers le diaphragme; ce déplacement peut arriver à l'estomac, au foie, à la rate, à l'intestin colon, à tous les intestins enfin, qui ont la faculté de se mouvoir, & de se porter, comme un animal vivant, vers différens endroits; le mouvement irrégulier de la matrice produit souvent les plus grands maux; quand ces organes se portent en en-haut, ils repoussent le diaphragme; ils le compriment, & gênent la respiration. La gêne du diaphragme se reporte jusques sur les poumons, qui comprimés à leur tour se meuvent difficilement, & favorisent la

congeftion des humeurs, les lames du tiffu muqueux fe collent & deviennent le noyau de quelque cruelle inflammation.

C'eft ainfi que beaucoup de pleuréfies & de péripneumonies font produites par des caufes enracinées dans le bas-ventre : c'eft de même par l'action des nerfs, ou par l'effet de cette impreffion qui fe communique de proche en proche, que la tête & les extrémités deviennent l'aboutiffant de l'effort d'un travail, qui fe fait dans les entrailles. Tous les différens facs formés par le tiffu cellulaire, n'ont-ils pas l'un fur l'autre une action réciproque, foit du dedans au-dehors, ou du dehors au-dedans ? la plévre & le péritoine agiffent fur la tête & les extrémités ; c'eft par le moyen de ces facs que s'exercent les compreffions.

Ces caufes ne font pas imaginaires ; elles ne font pas de pures poffibilités ; l'obfervation a démontré leur exiftence. Avec de l'attention auprès des malades, l'on en peut venir au point de reconnoître les phénomenes qui proviennent de la compreffion qu'exercent fur le diaphragme les organes.

Souvent l'ouverture des cadavres nous a appris que des échimoſes, & des gangrenes placées dans le poumon, le diaphragme, les inteſtins, & la peau, n'étoient dues qu'à ces ſortes de compreſſions.

Je puis bien dire, en paſſant, que rien n'eſt plus difficile que de bien faire l'ouverture d'un cadavre, laquelle puiſſe y faire découvrir les cauſes du mal que l'on recherche ; l'on réuſſit ſouvent mieux à faire une opération ſur le vivant.

Une autre cauſe des maladies eſt le vice de quelqu'un des viſceres contenus dans le ventre. Ce vice ſe communique à toutes les parties, par le moyen de la correſpondance établie entr'elles & l'organe affecté, ſoit que leur action augmente ou diminue; c'eſt ſur ce rapport d'action que ſont fondées l'utilité du dévoiement dans certaines maladies des yeux, l'efficacité du vomiſſement dans la migraine.

Le vomiſſement qui ſurvient à un coup reçu à la tête, prouve bien que la migraine n'eſt pas cauſée par l'abord des matieres âcres qui ſe portent de l'eſtomac, ſoit aux yeux, ſoit dans les

ſinus. *Hinc quibus in febre, dolore lateris oboriente, alvus multa aquoſa biliosa egerit, hi allevantur.*

L'heureux uſage de l'émétique dans un crachement de ſang & dans un point de côté, eſt principalement fondé ſur le calme, ſur l'eſpece d'ordre qu'il met dans le mouvement des inteſtins, & ſur la ſortie qu'il procure des matieres contenues dans leur cavité; c'eſt par l'action des nerfs que des vers placés dans l'eſtomac excitent des convulſions, des douleurs, & d'autres accidens dans des parties très-éloignées.

Il y a des maladies, dont les accidens ſe bornent au ventre; telles ſont les indigeſtions, les fievres ſtomacales: elles ſe terminent par le ſeul effort des parties de l'abdomen, ou bien elles vont ſe placer dans d'autres endroits. Il eſt aſſez difficile de diſtinguer les trois tems d'une maladie purement ſtomacale; un ſeul eſt ſenſible, c'eſt celui de la criſe, attendu qu'il arrive preſque toujours qu'elle eſt l'effet d'un effort général.

Le tems où une fievre, qui a pris ſa ſource dans l'eſtomac, ſe change en une autre maladie, eſt l'inſtant, où

commence le ſecond tems de la maladie, ſoit qu'elle ſoit inflammatoire ou non, elle parcourt ſes deux autres tems plus ou moins vîte, & avec des accidens plus ou moins graves, ſelon le caractere de la partie qui en eſt devenue le ſiége, & ſelon ſon degré de force; ainſi une fievre ſtomachale peut devenir une fievre ventrale, pectorale, capitale, articulaire & cutanée, ſelon la partie où l'effort va aboutir. Un Médecin doit s'occuper ſérieuſement de ces vûes générales ſur la cauſe & la diſtribution des maladies.

Le principal objet du Médecin dans le traitement d'une maladie, doit être de la ſimplifier au point qu'elle ait une marche à-peu-près ſemblable au travail d'une glande, qui s'occupe de quelque opération excrétoire, ou à celui de la digeſtion; ce ſeroit un grand avantage s'il pouvoit faire prendre un caractere de bénignité à une fievre maligne; il doit tâcher auſſi de changer, ſi les forces du malade & la nature de la maladie le permettent, celle qui eſt chronique en aiguë, & rendre générales celles qui ne ſont que particulieres.

Il y a des maladies dépendantes du tempérament, qui sont incurables, & dont il ne faut pas entreprendre la guérison : un point fort important, pour un Médecin, seroit de pouvoir distinguer une maladie guérissable d'avec celle qui ne l'est pas, & d'avoir des signes assez certains pour pouvoir dire, voilà une fievre pectorale au tems de l'irritation, de la coction ou de l'expectoration.

En comparant une maladie à un travail excrétoire, il est constant que son dernier tems est celui de l'excrétion ; il est d'observation qu'il se fait toujours une évacuation à la fin de toutes les maladies qui guérissent. Les anciens appelloient cette excrétion la crise, & la fievre qui la prépare, *turbatio critica.*

Il y a des crises qui sont précédées & accompagnées de mouvemens tumultueux ; d'autres sont insensibles. Il y a des évacuations critiques imparfaites, & même nuisibles au corps ; l'on observe par rapport aux excrétions critiques, les mêmes différences, que celles que présentent les différentes excrétions naturelles. L'excrétion de la semence, par exemple, est ac-

compagnée d'une légere convulſion ; de même certaines criſes ſe font avec beaucoup d'appareil & par de grands mouvemens.

Toute excrétion ſuppoſe une préparation des humeurs qui réſulte de l'action des ſolides : quand dans l'état naturel, une excrétion doit ſe faire, l'organe qui lui eſt deſtiné entre dans une ſorte d'éreɥion ; il ſemble attirer à lui toutes les forces. Cet effort d'action y détermine le torrent des humeurs, & ſur-tout l'abord de celles qu'il ſépare.

Quand la criſe ſe fait par le même organe, l'on remarque à-peu-près les mêmes phénomenes que ceux du travail de la ſécrétion : la plûpart des ſécrétions ont un tems qui leur eſt marqué dans l'eſpace de vingt-quatre heures ; c'eſt ſur ce plan peut-être que ſont réglés les heures & les jours de criſe. Il eſt vraiſemblable que l'ordre des ſécrétions eſt dirigé par le travail & le tems de la digeſtion : pour la criſe, elle dépend du caractere de la fievre, du période & de la force des redoublemens.

La principale diviſion des maladies eſt eſſentiellement fondée ſur la facili-

té, ou la difficulté de la crise; il faut, pour que l'excrétion soit parfaite, qu'elle se fasse à son tems, avec aisance, & de maniere sur-tout que le corps reste en état de remplir ses fonctions; il en est de même pour les crises. Rien ne trouble tant le travail des organes sécrétoires dans l'état naturel, que le trouble & la trop grande sensibilité du genre nerveux. Ainsi, quand dans une maladie les nerfs sont trop irrités & troublés dans leur action, elle marche difficilement; elle s'appelle alors maladie nervale; elle est humorale, au contraire, quand le méchanisme critique est facile: ce sont les divers états du systême nerveux qui rendent les maladies bénignes ou malignes, courtes ou longues.

L'art guérit les maladies, en préparant & en excitant le méchanisme critique, soit que la fievre ou les autres symptomes qui en tiennent lieu, soit augmentée, comme il arrive dans le vomissement, dans une forte purgation ou la sueur, soit qu'on détermine quelque excrétion lente: cette espece de crise étoit appellée fluxion par les anciens; quiconque a la faculté de procurer

curer une excrétion lente ou prompte, ſelon que l'une eſt vraiment préférable à l'autre ; celui-là, dis-je, eſt un grand & vrai Médecin.

Il eſt encore au pouvoir de l'art de prévenir des maladies par des évacuations qu'il fait procurer à propos ; il étrangle par-là la maladie, & empêche le mouvement critique qui pourroit être funeſte ; il faut cependant avouer que ces expédiens ſont dangereux, & qu'à tout prendre, il vaut mieux laiſſer à la maladie ſuivre ſa marche naturelle ; car dit Baillou, *quod ars uno impetu ageret, id natura cunctando ac tardando felici ſucceſſu conſequitur*. Enfin, le Médecin par excellence ſeroit celui qui pourroit prévoir les ſuites d'une maladie ainſi étranglée, & définir juſqu'à quel point on pourroit ſe ſervir de cette méthode.

Comme le tems plus ou moins long que parcourent les maladies, & les accidens qui les accompagnent, ne mettent pas entr'elles une différence eſſentielle ; il paroît que les maladies aiguës & les maladies chroniques, ſemblables quant au fond, ſont un effort excrétoire qui finit néceſſairement par une

évacuation, à-moins que le malade ne meure. Toute maladie parcourt ſes trois tems. Une maladie chronique eſt celle, dont la criſe ne ſe fait que très-tard & très-difficilement: elle eſt quelquefois formée d'une maladie aiguë, dont on a arrêté les progrès, ou que l'on a étranglée, & qui par conſéquent n'a pas été bien jugée.

Peut-être ſera-t-on aſſez heureux un jour pour découvrir la marche que ſuivent les maladies chroniques, & les différens degrés par où elles paſſent.

Le changement d'âge n'eſt-il pas une criſe, ou du-moins ne procure-t-il pas une révolution critique? La puberté paroît être la criſe de l'enfance & de toutes ſes maladies. Hippocrate n'a-t-il pas dit qu'il y avoit des maladies de jours, de mois, & d'années? La Médecine ſera parvenue preſque au dernier degré de perfection, quand elle aura donné les ſignes propres à faire diſtinguer les maladies qui doivent durer des années, des mois, & celles qui peuvent ſe terminer dans l'eſpace de quelques jours, & qu'elle aura indiqué en même-tems la vraie méthode curative.

§. II.

L'auteur après avoir rapporté quelques obſervations de maladies guéries par les eaux d'Aquitaine, déclare que toutes ces maladies ſont ſtomachales ſimples. La premiere obſervation apprend qu'elles naiſſent de l'échimoſe de l'eſtomac & de ſes parties environnantes, ou bien d'une diſtribution inégale des humeurs qui ſe fait dans leur tiſſu; qu'elles peuvent dépendre de l'effort irrégulier de ces parties & de l'irritation qu'elles éprouvent.

Il réſulte des obſervations 2. 3. 7. que quelquefois les maladies chroniques ſe guériſſent en ſe changeant en aiguës.

Il eſt d'autres maladies qui ſont occaſionnées par un déſordre qui arrive dans le mouvement des inteſtins. Il ſeroit bien à deſirer que l'on pût connoître un jour les mouvemens généraux ou particuliers des inteſtins, & diſtinguer ceux qui naiſſent de ſa trop forte tenſion & de ſon relâchement.

Quand la rate & le foie ſont légerement dérangés, & quand ſur-tout ils ne ſont pas gonflés, on vient facile-

ment à-bout de guérir leur affection. L'obſervation 17. démontre l'action du foie ſur l'eſtomac ; les 14. & 16. la correſpondance de cet organe avec la rate & le foie.

Les affections hémorrhoïdales ont un tems à parcourir différens degrés ; des obſervations prouvent qu'il eſt poſſible de les guérir de pluſieurs manieres, ſoit par la réſolution, ſoit en procurant un flux hémorrhoïdal habituel, ſoit en le ſupprimant, quand il dépend de la maladie de quelque organe : il en eſt du flux hémorrhoïdal, comme des ſaignemens de nez ; quelquefois il eſt critique ; d'autrefois il n'eſt que ſymptomatique : eſt-il des ſignes qui puiſſent indiquer ſurement une hémorrhagie ſalutaire, & la faire diſtinguer de celle qui ne l'eſt pas ? L'eſtomac eſt toujours plus ou moins dérangé dans une affection hémorrhoïdale.

La matrice en fureur, comme ayant un département de la plus grande étendue, produit toutes ſortes de maux : faute d'être développée dans la jeuneſſe, elle eſt ſans action ; dans la vieilleſſe, elle perd ſon jeu & devient un poids inutile : dans le moyen âge elle

eſt dans un mouvement continuel. *Media ætate indeſinenter loquitur*, dit Wanhelmont, *monarchiâ ſingulari potitur, leges præſcribit : pollet & quodam brutali intellectu, unde furit, fremitque, partes ſtringit, ſtrangulat, non aliàs quam furore in illas concitatus ;* c'eſt une erreur que de croire que l'exercice de ſes fonctions dépend de la pléthore du ſang ; elle eſt active ; elle ſent à ſa maniere, *menſium enim*, dit Baillou, *eruptionem orgaſinus qui præcedit, & multa ſymptomata quæ perturbationem à motu naturæ aut conatu in ciendis menſibus ſignificant.*

Quand la matrice ſe développe, comme il convient, & que ſon jeu eſt régulier, elle opere la criſe des maladies de l'enfance : elle emploie environ depuis vingt juſqu'à trente jours pour faire toute la révolution : ſon travail ſuit la marche d'une fievre périodique : l'évacuation à laquelle elle eſt deſtinée, eſt une image, & peut faire concevoir l'idée des évacuations critiques.

Les femmes mariées ſont ſujettes aux pâles couleurs ; elles peuvent les avoir, quoique leur matrice ne ſoit pas mala-

de. Cette maladie eſt une fievre abdominale qui tient le milieu entre les maladies aiguës & les chroniques ; elle parcourt exactement ſes trois tems ; elle ſe termine fort ſouvent d'elle-même ; les remedes ne font quelquefois que l'irriter. Quand elle eſt parvenue à ſon troiſieme degré, elle ſe guérit aſſez facilement, pourvu qu'elle ne ſoit pas entretenue par le vice de quelque organe : les ſecours de l'art employés dans le ſecond tems, ont moins de ſuccès ; il faut craindre que donnés dans le premier tems, ils ne faſſent prendre à la maladie une mauvaiſe tournure ; il faut faire tous ſes efforts pour la conduire juſqu'au tems de l'excrétion.

Les pâles couleurs, ainſi que les autres maladies ventrales, qui, quand elles ont jetté de profondes racines, s'appellent hypocondriacie, fourniſſent la preuve, qu'il faut pour qu'une maladie chronique ſoit plutôt guérie, qu'elle ſe change en maladie aiguë : il réſulte de beaucoup d'obſervations que la fievre aide à détruire le ſpaſme, & que de particuliere qu'elle étoit, elle devient ſouvent générale.

Ne peut-on pas conclure de tous ces

ſaits, que les adouciſſans ſont contraires aux hypocondriaques, qu'ils peuvent tout-au-plus calmer & adoucir la maladie & non la détruire : leur uſage fait naître ſouvent pluſieurs maladies, au lieu d'une ſeule qui exiſtoit auparavant : pourquoi enfin redoute-t-on tant les remedes actifs? Pourquoi voit-on avec crainte certains ſymptomes vifs à la vérité, mais qui n'annoncent qu'une nature active & forte, un effort excrétoire, qui doit être bientôt ſuivi d'une abondante excrétion? Le vrai moyen de guérir parfaitement une maladie, eſt de la conduire par tous ſes tems juſqu'à celui de l'excrétion, ſi on le juge poſſible.

Un vrai Médecin n'eſt pas effrayé de quelques ſecouſſes importunes qu'éprouve un malade; tous les remedes propres à diminuer les forces ne peuvent qu'entretenir la maladie; les échauffans augmentent les forces; ils cauſent ſouvent moins de chaleur que les rafraîcihaſſans. Pour bien calmer & rafraîchir, il faut guérir : or la guériſon eſt l'effet des mouvemens febriles; il ne faut pourtant pas abuſer des échauffans.

Les maladies de l'abdomen, dont

nous parlons, se terminent ordinairement par les hémorrhoïdes, les menstrues & la sueur, ou bien encore par l'évacuation d'une matiere muqueuse nichée dans les intestins. Toutes ces maladies sont de vrais efforts excrétoires qu'il faut quelquefois aider.

Occupons-nous de la colique de Poitou; les uns emploient pour la guérir de forts purgatifs, & croient les adoucissans nuisibles; d'autres au contraire, ont recours à la saignée & aux huileux. L'observation seule peut mettre fin à ces disputes: cette maladie a une marche réguliere, elle parcourt ses trois tems. On peut donner dans le premier les huileux, qui, s'ils ne guérissent pas, ne donnent pourtant pas lieu à la récidive, ils suppléent aux calmans; quelquefois l'on guérit des maladies, en paroissant reculer.

Les purgatifs employés à la fin du second tems guérissent les coliques; leur effet est encore plus certain, quand on ne les prescrit qu'au troisieme: donnés dès le premier tems, ils peuvent étrangler la maladie, ainsi que les huileux, qui énervent l'action des intestins: souvent l'usage qu'on en fait dans ce tems, devient inutile.

Il eſt toujours néceſſaire, ce qui ſe pratique ſans inconvénient, d'attendre un certain nombre de jours : ſouvent cette maladie augmente par degrés, malgré l'uſage des purgatifs, juſqu'au douzieme jour, & au-de-là ; au bout de ce tems il ſe fait de bonnes évacuations.

Les huileux, en tant qu'ils empêchent le méchaniſme excrétoire, ſont nuiſibles au ſecond & au troiſieme tems ; les purgatifs ſont moins dangereux, quand même on les preſcriroit dès le premier ; il ne faut pas traiter cette maladie empiriquement & en aveugle.

Il y a beaucoup de malades qui guériſſent de cette colique, ſans avoir été ſaignés, dans les hôpitaux où l'on n'a confiance qu'aux purgatifs : d'un autre côté, cette maladie traitée par les plus forts purgatifs, a eu ſouvent des récidives ; il reſte donc, comme on voit, bien des choſes à éclaircir ſur cette matiere ; d'abord il faudroit pouvoir déterminer les ſignes qui indiquent la purgation, l'opium, la ſaignée, les véſicatoires, l'expectation, & les ſudorifiques : je crois qu'à l'aide de l'obſer-

vation on pourra venir à bout de les connoître; cette maladie eſt l'image de quelques-autres qui ont leur ſiége dans les hypocondres; elle doit être conſidérée ou comme maladie humorale, ou comme maladie nervale.

Le hoquet, que l'on peut rapporter quelquefois ſoit à l'œſophage, ſoit à l'eſtomac, eſt un ſoubreſaut du diaphragme excité par ſon irritation même, ou par celle des autres viſceres. Cette irritation, cette compreſſion, ne dépend-elle pas d'une fauſſe poſition des parties? Ayant été chargé concurremment avec un autre Medecin, du traitement d'un malade qui avoit un hoquet, nous employâmes envain tous les remedes que l'expérience, la raiſon & la lecture des meilleurs auteurs nous avoient ſuggérés, il ne ceſſa, au bout de plus de quinze jours, qu'en ſerrant fortement avec une ſerviette les hypocondres, le dos & l'épigaſtre du malade.

Ce fait ne peut-il pas faire croire que la Médecine méchanique, qui conſiſte dans les ligatures, les compreſſions, les pincemens, eſt trop négligée de nos jours? N'eſt-ce pas avec trop de légereté que Freind a dit: *Topica admo-*

vere, quid eſt aliud, quam nugas agere?

L'auteur, après avoir rapporté des obſervations qui indiquoient une eſpece de combat entre le diaphragme & les inteſtins, dit : J'ai vû le ventre s'affaiſer entierement dans une jeune fille vigourenſe, après une ſaignée du bras qui lui fut faite, dans le tems que ſes regles étoient prêtes à paroître : les muſcles du bas-ventre touchoient l'épine ; & l'on ſentoit ſous le nombril le battement de l'aorte : le diaphragme s'étant porté vers les côtes ſupérieures, cauſa l'étranglement du poumon, du cœur & une apopléxie, qui tua la malade en trois jours.

Il ne faut pas négliger la diviſion qu'a donnée Hippocrate, des maladies qui ſont au-deſſous & au-deſſus du diaphragme : il y a beaucoup de maladies que l'on regarde comme placées au-deſſus de cet organe, & qui ont cependant leur cauſe au-deſſous ; c'eſt ce qui a ſouvent lieu dans les affections du poumon : ne pourra-t-on jamais connoître préciſément les cas où le diaphragme s'enfonce trop dans la poitrine ? l'émétique applanit le diaphragme ;

n'eſt - ce pas ce qui le rend ſi ſouvent utile ?

Il eſt certain que la plûpart des palpitations doivent être miſes dans la claſſe des maladies abdominales. Tous les praticiens ſavent que le cœur ſympathiſe avec l'eſtomac. Plût à Dieu que la théorie du pouls pût répandre quelque jour ſur ces queſtions importantes !

Le cœur éprouve à ſa maniere les effets des changemens qui ſe font dans le ventre : outre que le pouls varie dans le tems de la digeſtion, le mouvement du cœur devient ſouvent irrégulier, quand l'eſtomac digere mal ; puiſque l'action des inteſtins influe juſques ſur le mouvement du cœur, il faut croire que l'eſtomac peut, par ſes diverſes affections, produire un effet ſemblable ſur toutes les parties du corps.

Il y a beaucoup de malades qui ſe plaignent de leur poitrine, quoique leurs maux ſoient réellement cauſés par le refoulement de l'eſtomac, ou de quelque autre viſcere de l'abdomen dans la cavité de la poitrine : c'eſt-là la cauſe de l'utilité des lavemens dans les

angoiſſes : ils rappellent en en-bas le colon, pourvû que d'ailleurs il ſoit plein de matieres fécales, car autrement ils feroient du mal.

Il arrive quelquefois dans ces maladies, que des malades ſentent un mouvement de preſſion qui ſe porte de bas en-haut ; il ſemble qu'on faſſe effort pour les enlever : alors les Médecins voient clairement que beaucoup de choſes, qui doivent ſuivre le trajet des inteſtins, ſemblent être contenus dans la poitrine : ces faits, qui s'obſervent dans les maladies aiguës mêmes, mettent en défaut les raiſonnemens, & ſervent à expliquer pourquoi les émétiques y ſont ſi ſouvent utiles.

La toux, la difficulté de reſpirer, les accès d'aſthme, tous phénomenes d'une fievre pectorale, ſe guériſſent aſſez ſouvent par les crachats ; enfin, quelle que ſoit l'action des adouciſſans dans les cathares, ils ne procurent pas toujours une guériſon parfaite, quoique les crachats ſurviennent ; il ſe fait dans le ventre certains changemens qui ſont apperçus par le malade même, & rendus au Médecin : ces mouvemens extraordinaires déterminent ſouvent l'ex-

crétion : les enfans ſont fort ſujets à des toux ſtomachales.

Il y a beaucoup de maladies du larynx & du pharynx, qui ne ſont que ſymptomatiques, ſoit qu'elles dépendent de l'eſtomac, ou de la matrice. Baillou a dit, que certains changemens qui arrivent à la voix, proviennent de l'affection des hypochondres. Les menbranes du ventre, de la poitrine, de la tête, & de toute la peau, vont ſe réunir au col, où elles ſe confondent. Cette réunion le rend le ſiége de beaucoup de maladie. Bien des Médecins ont conſidéré l'extinction de la voix comme un poids de l'eſtomac : il y a des convaleſcens à qui la faim, accompagnée d'un ſentiment de douleur dans l'épigaſtre, fait perdre la voix : ne ſeroit-ce pas-là la cauſe du changement qui ſe fait dans la voix à l'âge de puberté ? la langue, dans la pratique, apprend à connoître l'état des entrailles : la continuité des membranes peut ſervir à rendre compte de ces faits : les oſcillations ſe portent, par ce moyen-là, facilement en en-haut.

La migraine vient ſouvent de l'eſtomac : ceux qui en ſont affligés, diſent

qu'une diarrhée, ou un vomiſſement accompagné de fievre, les guerit entierement.

Il ſeroit impoſſible de prouver que cette maladie eſt produite par l'irritation que font ſur les membranes de la tête des matieres âcres ſorties des premieres voies, & parvenues-là par la circulation, après avoir enfilé les veines lactées : elle eſt cauſée ou par l'irritation des nerfs gaſtriques, dont quelques rameaux ſe diſtribuent à la membrane pituitaire, ou par la ſecouſſe des membranes qui ſe prolongent juſques-là. Une migraine vient donc de l'affection de l'eſtomac, rempli d'une bile âcre, qui irrite principalement la portion de ce viſcere qui correſpond à la tête : ce que dit Hippocrate, *ubi dolor, ubi ſudor, ibi morbus*, n'eſt donc pas toujours vrai.

Il eſt bon de remarquer qu'une migraine n'eſt que le redoublement d'une maladie chronique, dont il ſeroit difficile, & même dangereux de déranger la marche : cette maladie eſt périodique, elle parcourt ſes tems : la migraine eſt un de ſes accidens ; elle dépend ſouvent des révolutions de l'âge : en un

mot, la migraine eſt une maladie aiguë entée ſur une maladie chronique : il ne faut donc pas s'étonner ſi les hommes hémorrhoïdaires, les femmes qui n'ont pas leurs regles, ſi les perſonnes enfin, affligées de maladies lentes, ſont ſujettes à la migraine..

Elle ſe change auſſi d'elle-même en une autre maladie, ou bien elle lui ſuccede, quoiqu'au premier coup d'œil elle paroiſſe n'avoir pas un caractere bien décidé : il eſt cependant vrai qu'elle doit être miſe dans la claſſe des maladies ſymptomatiques.

Il n'eſt pas étonnant que la tête & la poitrine ne puiſſent ſe reſſentir du dérangement des organes ſitués dans le bas-ventre ; la tête & la poitrine peuvent être conſidérées comme une maſſe qui a pour baſe le diaphragme : mais comme l'eſſence de cette baſe eſt la mobilité, ſon mouvement naturellement doux & régulier, peut être troublé par l'action irréguliere des inteſtins, d'où il ſuit que les impreſſions qu'il reçoit, doivent ſe porter à la tête & à la poitrine : leurs membranes doivent être quelquefois tiraillées, irritées, & quelquefois auſſi relâchées.

L'expérience a appris que les maladies des parties ſupérieures, tant aiguës que chroniques, ſont difficiles & dangereuſes ; car, quoiqu'elles paroiſſent n'intéreſſer qu'une partie, l'œil, par exemple, la bouche ou le goſier, il arrive cependant aſſez ſouvent que toute la maſſe du tiſſu cellulaire, qui s'étend depuis le diaphragme juſqu'à ces différens organes, eſt dérangée ; & que ſon action eſt peu réguliere, parce qu'il eſt ſerré ou comprimé : c'eſt l'état vicié de cette maſſe du tiſſu cellulaire, qui fait que les rhumes ſe portent ſur la poitrine, & que les éréſipelles placés au viſage, ſe guériſſent par les crachats.

Je ne crois pas que, dans ces métaſtaſes, la matiere de l'excrétion coule d'un lieu dans un autre : elle ſe mûrit par degrés, & de lames en lames la maturation s'étend juſqu'à celle qui forme le noyau de la maladie : *Gravida mulier frequenter glaciem comedens incidit in intenſiſſimam tuſſim, & ventriculi dolorem, & primam coctionem ægerrime conſiciebat, reſtituta fuit in ſanitatem ; huncque ordinem ſervavit, primo à tuſſi liberata eſt, deinde à ventriculi dolore,*

denique à virtutis concoctricis imbecillitate. Braſſevolus.

Voilà trois maladies, ſavoir, la toux, la douleur de l'eſtomac, & la difficulté de digérer, qui ſe guériſſent l'une après l'autre; car la poitrine, comme la plus éloignée de l'eſtomac, fut la premiere ſoulagée ; enſuite ſe calma la douleur, qui avoit été cauſée par la difficulté de digérer.

Ce progrès, dans la guériſon des maladies, n'eſt pas rare dans les maladies aiguës : le bout de la langue commence d'abord à rougir, & ſe nettoye le premier : de même, dans la petite vérole & l'éréſipele, la deſſication ſe fait d'abord au viſage, enſuite au col, à la poitrine & aux extrémités inférieures : dans les maladies aiguës, les yeux & le viſage annoncent au Médecin attentif & intelligent, le changement heureux qui ſe fait dans les entrailles : il ſemble que la mort arrive d'abord aux parties ſupérieures, & qu'elle deſcende enſuite : le diaphragme, comme la baſe, éprouve le dernier la révolution, qui, ayant commencé aux extrémités de la maſſe qu'il ſoutient, eſt parvenue par degrés juſqu'à lui.

Nous allons parler des maladies des extrémités, qui ne ſont que ſymptomatiques ; elles ſe rapportent à la maladie connue ſous le nom de rhumatiſme ou de fievre des extrémités : cette fievre eſt une maladie vague, dont la marche ſeroit difficile à tracer : il conviendroit, pour éclaircir l'hiſtoire de cette maladie, de rappeller celle du tiſſu cellulaire, *qui in omnem ſenſum pervius, juxta oſcillationum varias directiones, metaſtaſibus, ſæpe præbet vias, præprimis aquoſo latici, ſeu tranſpirationi, ita ut à parte in partem præſto ſit via.* Le tiſſu cellulaire, qui ſert d'enveloppe à tout le corps, forme, par le moyen des membranes, des liaiſons étroites avec les organes de toutes les cavités : il ſert à lier les muſcles aux viſceres & à la peau.

Il réſulte de toutes ces conſidérations, que les fonctions de l'eſtomac doivent être troublées dans les maladies accompagnées de douleur : elles ſervent encore de fondement à la vérité de cette aphoriſme, *alvi laxitas cutis denſitatem producit.*

Il y a des gens qui, s'ils ſe baignoient, ſans avoir mangé, ſe trouveroient mal;

un homme ent'autres, éprouvoit une ſenſation vive, quand il n'avoit pas mangé un peu de pain : l'eſtomac & la peau agiſſent donc réciproquement l'un ſur l'autre, & par un flux d'oſcillations, & par l'épanchement d'une eſpece de roſée : c'eſt peut-être ſur le flux d'oſcillations qu'eſt fondé le méchaniſme du rhumatiſme, dans lequel il eſt néceſſaire que l'eſtomac joue ſon rôle.

Il y a des perſonnes ſujettes aux vents, qui ſentent un frémiſſement, lequel part du pié, s'éleve juſqu'à l'eſtomac, & produit des vents : d'autres, qui ont des douleurs vagues, éprouvent un tremblement dans les membres douloureux, qui ſe fait ſentir, lorſque les inteſtins ſe remuent, ou qu'ils touſſent : les organes maléficiés cauſent de la rougeur, du froid, des convulſions dans les parties placées dans le même département : les chairs qui recouvrent un os carié, ſe gonflent, deviennent mollaſſes & douloureuſes : ainſi le mauvais état des viſceres peut cauſer des rhumatiſmes.

Une fievre de rhumatiſme a ſon tems d'excrétion, & ſon *turbatio critica*, qui eſt ſuivi, tantôt d'une ſueur abondan-

te, tantôt des regles, ou de quelques autres évacuations : ſelon la nature & l'uſage de l'organe affecté, on ne peut pas empêcher ce mouvement excrétoire qui eſt très-ſalutaire ; cette fievre de rhumatiſme ſe réduit donc à une maladie purement ſympathique.

La cauſe de cette fievre de rhumatiſme a ſon ſiége principal dans les entrailles : ce noyau eſt ſouvent placé dans la poitrine, & il ſe détruit par les crachats ; il eſt eſſentiel dans les rhumatiſmes des parties ſupérieures, de tourner ſon attention vers les poumons : bien plus, à moins qu'il ne ſe faſſe une évacuation critique par cette voie d'excrétion à la fin de cette fievre, qui quelquefois, dans le dernier tems, eſt accompagnée d'accidens très-conſidérables, ſi cette évacuation, dis-je, ne ſe fait pas, il y a beaucoup à craindre pour la récidive, dont ne ſont pas exempts ceux même qui crachent beaucoup, attendu que le rhumatiſme devient bien-tôt maladie idiopathique, qui a ſes accès vers le changment des ſaiſons, ou bien lorſque l'eſtomac eſt affecté, ou que l'ame ſe livre à quelque paſſion violente.

J'ai obſervé que le rhumatiſme, malgré l'uſage des remedes, parcourt régulierement ſes tems. Quand les douleurs occupent les parties inférieures, il y a beaucoup d'apparence que la cauſe du mal a plûtôt ſon ſiége dans les viſceres de l'abdomen que dans la poitrine. Le ſiége de la maladie principale eſt fixé dans la région de l'eſtomac, ſi bien que les douleurs que l'on reſſent à la ſurface du corps, ne ſont que des ſymptomes.

Dans le rhumatiſme & les autres maladies, le travail de la nutrition ne ſe fait pas; le ſuc nourricier nage donc dans le ſang, & il ſe mêle avec la matiere de la tranſpiration, qui ne s'évacue pas: il réſulte de ce mêlange que produit la maladie, une matiere d'excrétion qui ſort par celui des organes qui eſt en action. Quand la maladie va trop lentement, ce qui retarde l'excrétion, il faut l'exciter, & lui donner un frain, quand ſa marche eſt trop précipitée. On ne peut donc pas établir une méthode générale: il eſt auſſi dangereux de s'attacher au parti des Médecins, qui, dans la crainte de déranger la nature, ne donnent aucun remede;

que d'adopter la pratique de ceux qui ſe flattent de pouvoir redreſſer la nature, lorſqu'elle s'écarte, & qui par conſéquent ne ceſſent d'agir auprès des malades : *Attenta obſervatione*, dit Hoffman, *compertum habemus motum vitalem à partibus interioribus ad exteriores, conſtrictione minimorum vaſculorum & fibrillarum ſpaſticâ, valde intercipi ac inverſo plani curſu à circumferentia ad centrum urgeri, & deinde rurſus cum impetu à penetralibus ad ambitum acceleratâ ſyſtole & diaſtole agi.*

Le *ſtrictum* & le *laxum* des Méthodiſtes ont ſouvent lieu dans la même maladie ; ou ils occupent des parties antagoniſtes, ou ils ſe trouvent réunis dans le même organe : dans ce cas, l'eſpece de combat, qui en réſulte, eſt fort dangereux.

Si le *ſtrictum* & le *laxum* ſe déplacent d'eux-mêmes, & qu'ils ſe portent ſur les organes liés de correſpondance avec les parties qu'ils occupoient d'abord, ils cauſent des maladies ſympathiques : s'ils reſtent long-tems dans la partie où ils ſe ſont établis, & qu'ils en dérangent l'économie, en changeant ſon ton, les maladies qui ſurviennent ſont ydiopathiques.

Dans les varices, le *laxum* des veines, qui naît d'un défaut d'énergie dans le tiſſu cellulaire correſpondant à l'endroit dilaté, annonce le *ſtrictum* dans quelques viſceres ; le ſang s'arrête dans les vaiſſeaux affoiblis.

Cette maladie, ou léſion des veines, que les praticiens appellent flux ou orgaſme variqueux, ne dépend de l'action d'aucun miaſme, ni de celle d'aucun virus : elle eſt entretenue par la mauvaiſe diſpoſition des organes : les veines extérieures ſont fort ſujettes à cet effort : il y a beaucoup de perſonnes chez qui elles ſe gonflent & ſe dilatent par l'effet des mouvemens extraordinaires des organes. C'eſt ainſi qu'on les voit dilatées chez quelques femmes aux approches de leurs regles ; & elles reſtent trop long-tems gonflées, quand la matrice n'agit pas dans le tems marqué pour ſon action, ou qu'elle n'agit plus. Si cet effort s'établit dans quelque viſcere, il forme le germe d'une maladie incurable qui marche lentement.

Les hémorroïdes ſont une eſpece de flux variqueux : elles dépendent d'un ſerrement dans le foie ou dans la veine-porte : il eſt bon d'obſerver que cette

veine étant ſoumiſe à l'action des nerfs, ſa pléthore n'eſt pas toujours la cauſe du flux hémorrhoïdal, & que par conſéquent ce flux n'eſt pas toujours critique.

Parmi les maladies du genre des flux variqueux, il y en a un grand nombre qui s'annoncent ſi clairement pour être un affection critique ou ſymptomatique des viſceres de l'abdomen, qu'il ne peut y avoir le moindre doute ſur leur premiere cauſe.

Une femme fit un effort pour lever un fardeau; elle ſentit dans l'intérieur de l'épigaſtre une douleur & un ſerrement, qui furent ſuivis d'une hémopthiſie: dans un ſerrement de la matrice, le flux variqueux ſe détermine quelquefois vers le poumon. J'ai vu une jeune fille chez qui les regles couloient par un ulcere qu'elle avoit au pié; il étoit, le pié, tout variqueux, quand elles étoient près de paroître: ce phénomene, pour le dire en paſſant, détruit entierement l'opinion reçue ſur la cauſe & le méchaniſme de la menſtruation.

Cet effort variqueux eſt plus du reſſort des veines que des arteres: comme les ſeules veines ſont ſuſceptibles

à l'extérieur d'une dilatation variqueuſe, pourquoi la même loi ne s'obſerveroit-elle pas à l'intérieur? Les phénomenes des maladies prouvent que le reflux du ſang dans les veines eſt poſſible : les veines jugulaires ſont, dans un effort des entrailles, aſſez ſouvent gonflées. Dans l'agonie, le ſang reflue de leur tronc dans les branches : la poſſibilité de ce reflux eſt fondée, 1°. ſur la poſition des valvules, & ſur leur uſage; 2°. ſur l'anaſtomoſe de la veine azygos avec la veine reinale, ſur celle de la veine cave avec la veine porte; enfin il exiſte des veines qui n'ont pas de valvules.

Il y a des hémorrhagies, qui, ſelon la remarque d'Hippocrate, ſont propres à chaque âge : elles ſe font dans l'enfance & la jeuneſſe par les parties ſupérieures : dans l'âge viril & la vieilleſſe elles ſont inférieures; les plus petits vaiſſeaux, tant veineux qu'artériels, ſont ſujets au flux variqueux.

Par rapport au flux ſéreux, il faut bien diſtinguer ſi c'eſt l'inertie du tiſſu cellulaire dans une partie, ou bien (ce qui arrive dans les inflammations) le ſerrement des vaiſſeaux qui l'occaſionne; au reſte, c'eſt preſque toujours la

résistence ou un effort spasmodique dans les visceres, qui détermine les oedemes : il y a des forces motrices qui font couler les humeurs aqueuses à-travers les cellules du tissu muqueux : ces forces paroissent être le strictum établi dans quelque endroit des entrailles.

C'est le serrement qui cause ces leucophlematies actives, qui s'observent & dans les maladies des jeunes filles, & dans les fievres malignes : c'est à ce même *strictum* que doivent se rapporter, 1°. l'enflure de la face & celle des mains qui surviennent dans les péripneumonies, les fievres vermineuses & certaines suppressions : 2°. les oedemes avec inflammation : 3°. certaines métastases & flux oedémateux, qui sont quelquefois l'effet d'une fausse crise ; la congestion de ces humeurs dans un seul endroit, dépend de la direction que suit le courant des oscillations : enfin, un oedeme dénote toujours l'affection de quelque viscere, placé sur-tout dans le côté où il se remarque.

Quand c'est la matiere muqueuse qui aborde & s'amasse dans un endroit, le flux s'appelle muqueux ou pituiteux : elle durcit quelquefois, & colle entre

elles les parties qui n'ont pas la force de s'en débarraſſer: elle change le tiſſu cellulaire, & les autres parties, en une vraie ſubſtance cartilagineuſe.

J'ai vû le pié ainſi durci & tuméfié, ſans aucune douleur, après la petite vérole : il eſt arrivé la même choſe à une jambe à la ſuite d'une ſaignée du pié. La matiere de ces flux eſt le ſuc nourricier, que porte vers ces différentes parties l'effort de la nature qui y eſt conſtamment dirigé.

La matiere glutineuſe qui ſort, dans ces ſortes de maladies, d'une articulation que l'on ouvre, prouve l'exiſtence de ces congeſtions muqueuſes. C'eſt le commencement d'une anchyloſe : ce ſuc, en s'épaiſſiſſant, produit le collement des os entr'eux. L'hiſtoire de ces flux peut fournir la théorie de bien des maladies. Quand ils ſont dirigés vers des organes excrétoires, il ſe fait une excrétion critique ou ſymptomatique de matieres ſéreuſes ou pituiteuſes. C'eſt-là la cauſe des écoulemens qui ſe font par les oreilles, c'eſt celle des vomiſſemens, des ſueurs, des diarrhées, des aſthmes, &c. le flux hémorrhoïdal muqueux, les fleurs blanches des

femmes dérivent de la même ſource. Dans ces maladies, le ſuc muqueux nageant dans plus ou moins de ſérosité, ſe porte vers l'endroit où il trouve une iſſue; quand l'effort des oſcillations qui le dirige, eſt ſuſpendu, ou qu'il eſt empêché, il arrive ſouvent des accidens très-graves : il y a donc dans ces flux une eſpece d'ordre établi, qui dépend de l'âge, du tempérament, & ſur-tout de la premiere maladie.

La difficulté qu'il y a de diſtinguer ces excrétions pituiteuſes d'avec le pus, pourroit faire croire que les fleurs blanches opiniâtres ſont une matiere qui exſude de petits ulceres : on ne voit pas pourquoi bien des perſonnes penſent que l'on peut confondre les fleurs blanches avec une gonorrhée. Les fleurs blanches paroiſſent être un mélange de ſucs aqueux & pituiteux : elles ſont le produit du travail de tout le corps; c'eſt ce que font préſumer les douleurs, les laſſitudes ſpontanées, la foibleſſe, la maigreur & les dérangemens d'eſtomac, dont ſont affligées les femmes qui ont des fleurs blanches.

Les malades, ceux entr'autres qui mangent, rendent ſouvent, quoiqu'-

ayant la fievre, une grande quantité de ſuc nourricier avec leur urine. J'en ai ramaſſé, que j'ai lavé; ayant remarqué qu'il s'épaiſſiſſoit au feu, & qu'il reſſembloit à du blanc d'œuf, j'en donnai à un chien, qui le mangea avidement. Cette ſubſtance eſt le ſuc nourricier extrait des alimens par la force de l'eſtomac, qui, dans la fievre même, peut remplir ſes fonctions; mais qui (le ſuc) à cauſe du ſerrement du tiſſu cellulaire, n'a pû ſe dépoſer entre ſes lames: il enfile la voie des urines, d'où vient la maigreur extrême des malades: dans ces cas-là, le ſang n'eſt pas recouvert de couenne.

Il eſt hors de doute, que par la ſtagnation les humeurs peuvent s'épaiſſir dans le corps vivant; mais il ne faut pas coire que leur excrétion ſoit une ſuite de leur dépôt dans les couloirs: car, en ſuppoſant que les humeurs, par leur ſéjour dans les glandes qui tapiſſent l'intérieur de l'anus, des narines & de la veſſie, puiſſent ſe dépouiller de leur ſéroſité, il ne faut pas imaginer qu'il ſuffiſe de cette cauſe pour procurer leur excrétion. Qui pourra croire que la grande quantité de matiere mu-

queuſe qui ſort de la veſſie ou de l'anus pendant l'eſpace de quelques jours, y étoit contenue? Elles s'y trouvent tranſportées par l'effort d'une cauſe particuliere : ce n'eſt pas le ſéjour qu'elles y font, qui leur donne la qualité qu'elles peuvent avoir.

Comme chaque organe excrétoire a ſon action propre, & qu'en vertu de ſon mouvement d'érection, il attire à lui le flot des humeurs ; de même chaque partie, par une action forcée, devient le terme aboutiſſant d'un flux pituiteux : cette aptitude réſulte principalement d'une ſorte de penchant qu'affectent, vers ces parties, les différens courans d'oſcillations : ces flux pituiteux qui dérivent par l'anus, la veſſie, ne ſont que les accidens d'une maladie, qui porte ſon impreſſion ſur toutes les parties du corps.

Les perſonnes ſujettes à ces flux pituiteux, ſont maigres & preſque toujours malades : c'eſt ce qu'avoit très-bien obſervé *Baillou* : *quo magis enim ægri extenuantur, partes replentur muco.* Une affection du foie occaſionne de ces flux pituiteux, ſoit par le goſier, ſoit par les hémorroïdes, il en naît des tu-

bercules au poumon ; l'eſtomac eſt ſur tout affecté dans toutes ces maladies.

Les bouchers, au moyen d'un ſoufflet, peuvent répandre l'air dans toutes les parties des animaux qu'ils tuent. N'en doit-on pas conclure que les humeurs pituiteuſes n'ont d'autres voies de tranſport que les cellules du tiſſu muqueux. Des libertins, à Montpellier, ayant rencontré un ſoldat ivre, qui dormoit d'un profond ſommeil, lui firent une ouverture à la jambe par laquelle ils le ſoufflerent, il devint d'une groſſeur énorme : s'étant réveillé bientôt après, il eut aſſez de prudence pour ſe faire lui-même avec un couteau pluſieurs inciſions. Son emphyſeme ſe diſſipa ſur le champ, il n'en reſta pas incommodé. Or ſi l'air peut traverſer ainſi le tiſſu muqueux, & ſe répandre dans toutes ſes cellules, il eſt aſſez naturel de croire qu'il peut ſe laiſſer imbiber & livrer paſſage à toutes les eſpeces d'humeurs. Ce ne peut être qu'à raiſon de ſa grande ténuité que le ſuc muqueux peut paſſer à travers les membranes du poumon, dont il recouvre toute la ſurface dans les perſonnes mortes d'inflammation.

Quand on veut définir ce que c'eſt que la douleur, il faut bien ſe donner de garde de trop inſiſter ſur le déchirement des fibres : la vitalité conſiſte dans la ſenſibilité des fibres, à laquelle eſt néceſſairement jointe leur mobilité : la ſenſibilité des fibres ſemble pouvoir, ainſi que leur mobilité, ſe diriger vers un point ; ce qui fait croire que la douleur naît de la ſenſibilité concentrée & accumulée ſans ordre dans une partie, & cela aux dépens de toutes les autres. Il eſt certain qu'on n'éprouve jamais dans le même inſtant deux ſenſations vives.

Quelquefois la force ſenſitive diminue, & s'engourdit, pour ſe réveiller enſuite, elle a des retours périodiques : elle a une eſpece de marche réglée. Cela s'obſerve dans les accouchemens & dans les accès de goutte : ces vives douleurs finiſſent pour l'ordinaire par une attaque plus forte.

Une pierre dans le rein n'excite pas toujours de la douleur ; pourtant les nerfs ſont impreſſionnables pour toutes les cauſes irritantes : concluons donc que, pour juger ſainement de la ſenſibilité ou de l'inſenſibilité des parties,

il ne faut pas partir de l'effet qu'ont produit des irritations méchaniques : il y a des parties sur lesquelles, quoiqu'elles soient sensibles, une piqûre ne fait aucun effet.

Comme chaque partie à sa sensation particuliere ; il faut croire qu'il y a des douleurs & des plaisirs qui lui sont propres ; ce n'est pas par des irritations méchaniques qu'on parviendra à en connoître l'espece & à en mesurer les degrés. J'ai vû un homme à qui on avoit amputé la cuisse ; il éprouva, après l'amputation, des douleurs de rhumatisme, semblables à celles auxquelles il étoit sujet avant l'opération : l'on doit conclure de-là, que la douleur qu'il ressentoit au pié, dans le tems qu'il étoit sain, dépendoit d'une cause enracinée dans un autre endroit.

La mauvaise disposition des nerfs dans une partie, peut contribuer pour beaucoup à son amaigrissement. Il y a grande apparence que ces nerfs sont en quelque sorte paralysés, puisque les membres s'affoiblissent par degrés, & que leur volume diminue dans la même proportion. Ce que nous avons dit sur la cause des flux & sur celle de la dou-

leur, peuvent servir à l'explication de ces faits. Quand la cause est portée à un certain degré, le tissu cellulaire se trouve affecté au point de n'être plus capable d'aucun effort critique ; le mouvement des nerfs & des arteres est empêché, & la partie cesse de pouvoir se nourrir. Il y a donc dans le marasme un serrement particulier, qui empêche que les oscillations ne puissent s'étendre, & qui par cette raison desséche & flétrit les organes ; ce serrement vient souvent à la suite d'une fausse crise, & s'établit quelquefois fort lentement.

Ce qui constitue une maladie idiopathique, est plus ou moins de spasme, d'inflammation, de desséchement, & de douleur dans une partie, joints à un flux variqueux, œdémateux, & pituiteux. Tout ce qui a été écrit sur les tumeurs & les obstructions, peut se réduire à ces genres de maladies : en général les mots d'obstruction & de tumeur n'offrent point à l'esprit un objet fixe & déterminé : toute tumeur est œdémateuse, variqueuse ou calleuse ; lequel de ces trois caracteres appartient à l'obstruction ?

L'obſtruction, qui eſt bien différente de la pléthore des vaiſſeaux, fournit l'idée d'un canal bouché par une liqueur épaiſſie; c'eſt ainſi que les uretres & le canal cholidoque ſont bouchés par des pierres. Il n'eſt pas poſſible de rapporter à l'obſtruction vraie l'œdeme, l'inflammation, ni le flux pituiteux. Les obſtructions, telles qu'on doit les concevoir, ne ſe rencontrent pas ſouvent, attendu qu'il eſt très-rare que nos humeurs s'épaiſſiſſent au point de ſe pétrifier.

Une cicatrice eſt formée d'un amas de ſuc nourricier épaiſſi; elle a beaucoup de rapport avec cette couenne qui couvre le ſang des pleurétiques, quand il eſt repoſé. Une cicatrice diminue juſqu'à ce qu'elle ait acquis la dureté d'un ligament. Il paroît d'abord des grains charnus qui augmentent, le ſuc nourricier s'épanche dans les interſtices de la partie affectée, & s'étend quelquefois juſqu'aux os; on appelle force cicatriſante le mouvement qui fait aborder le ſuc à la partie, & favoriſe ſon aglutination, ſoit qu'elle ſe faſſe d'elle-même ou par l'effort des oſcillations: les eaux de Bareges & de

Bonne procurent ce mouvement, elles augmentent le ton du tiſſu cellulaire, puiſqu'il eſt vrai que ſouvent leur uſage occaſionne la maigreur; c'eſt-à-dire qu'elles empêchent que le ſuc nourricier ne ſe diſtribue comme à l'ordinaire; peut-être même qu'en lui faiſant abandonner le tiſſu cellulaire, elles le font circuler avec la maſſe des humeurs. J'ai obſervé que le ſang de certains malades qui s'étoient fait doucher pendant deux cens jours, étoit devenu ſemblable à celui des pleurétiques.

Puiſque l'irritation & l'inflammation qui accompagnent la bleſſure d'une partie, y attirent l'effort d'action & y font aborder les humeurs, le ſuc nourricier doit néceſſairement s'y porter en plus grande quantité. Les eaux de Bareges procurent une petite fievre, & favoriſent la criſe qui doit la terminer; l'effet de cette criſe eſt la congeſtion du ſuc nourricier dans la partie affectée, ou pour mieux dire, ſon effet eſt la cicatrice; il eſt aſſez évident que cette congeſtion doit ſe rapporter au flux pituiteux.

La formation d'une cicatrice a ſes trois tems; dans le premier le tiſſu

cellulaire reçoit l'action, qui eſt propre à faire refluer le ſuc nourricier dans le lit de la circulation. Il s'établit dans le ſecond une louable ſuppuration, ſoit que les calloſités ſuppurent elles-mêmes, ou qu'elles ſe détachent comme une eſcarre. Le troiſieme tems enfin, eſt celui où ſe forme la cicatrice, tant par l'abord & la préparation du ſuc nourricier, que par ſon application.

Ce qui rend le manger fort dangereux dans cette fievre de cicatriſation, eſt le trouble que peut mettre dans le méchaniſme excrétoire le travail de la digeſtion.

Le volume d'une tumeur, qui eſt prête à ſe réſoudre, augmente, elle ſe gonfle, ſe durcit au point d'effrayer ceux qui n'en ont pas l'expérience : il ſurvient auſſi pour le moins une fievre locale qui ſert à remettre en mouvement les humeurs, qui étoient comme en dépôt, & à rétablir le ton des ſolides ; cela arrive principalement dans un œdeme ou un léger empâtement ; mais il ſeroit aſſez difficile de concevoir comment dans tous les cas poſſibles, les ſolides peuvent recouvrer leurs forces, à-moins qu'on n'admette

que la fibre animale a dans l'adulte, l'enfant & le vieillard, une force qui est la même, & une égale disposition au mouvement; c'est l'état du tissu cellulaire qui fait la force des uns & la foiblesse des autres.

Les fibres dans les enfans sont enveloppées & accablées du poids d'un mucus trop mou; chez les vieillards au contraire il est durci & desséché: les mouvemens sont par conséquent moins libres. Le moyen âge est le tems de la vigueur; le mucus n'a ni la mollesse de celui des enfans, ni la dureté & la sécheresse de celui des vieillards. L'œdeme produit le même effet que la mollesse qui est propre aux enfans, & les callosités ont le même inconvénient que la sécheresse des vieillards.

Il faut d'abord, dans un œdeme, évacuer le superflu des humeurs, & y faire aborder ensuite une suffisante quantité de suc nourricier, pour réparer & fortifier la partie. Il n'est pas de vraie résolution sans qu'il ait précédé une légere inflammation, & elle laisse toujours après elle quelques points calleux. Une partie malade ne se rétablit donc jamais dans son premier état:

la résolution est plus facile chez les enfans; il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de résoudre une tumeur pituiteuse ou calleuse. Ces sortes de tumeurs suppurent plus volontiers; des douches faites avec les eaux de Bareges en ont fait suppurer un grand nombre.

La suppuration, au reste, & la résolution peuvent se suppléer mutuellement; il faut pourtant convenir que les eaux ont fait diminuer quelques callosités.

La résolution ne seroit-elle pas procurée par l'abord du suc nourricier, qui auroit la faculté de fondre celui qui est épaissi & concret, & de le mettre en état d'obéir à l'action des solides, pour être entraîné vers quelque organe excrétoire?

Les eaux de Bareges & de Bonne donnent la fievre & détournent le cours des humeurs vers la partie affectée: ces humeurs ont peut-être la faculté de fondre les cicatrices: une vieille cicatrice sera donc forcée à se rouvrir, pour être remplacée par une nouvelle qui remplira tout le vuide que la premiere aura laissé. La fievre ne peut pas

toujours rouvrir les cicatrices : j'en ai vu qui avoient résisté à l'action du mercure, & qui se sont rouvertes par l'action de nos eaux ; elles ont donc quelque chose de particulier qui manque à la fievre spontannée & à celle excitée par l'usage du mercure ; elles poussent le suc nourricier vers la partie affectée pour y former une cicatrice, à l'aide de ce flux pituiteux : quelques callosités, quelques squilles d'os & des tumeurs mêmes qui sont considérées comme des corps étrangers, se détruisent & sortent par l'action de nos eaux.

Beaucoup de personnes ont recours à l'action de certains sels, pour expliquer la mollesse que contractent les os. Ce qui a été dit sur les diverses especes de flux, en explique pourtant mieux les phénomenes ; les os sont sujets à l'œdeme, comme les parties molles : c'est le suc nourricier qui sert à les souder & à réparer la déperdition de substance qu'elles ont soufferte. Les enfans ont les os plus imbibés de sérosité que les adultes ; ils sont par-là plus susceptibles de toutes ces maladies. L'enfance est le printems des os, & la viel-

leſſe eſt leur hiver ; la ſuppuration des chairs change l'os d'un membre que l'on a amputé, le ſuc nourricier le ramollit & le fait ſe cicatriſer : peut-on attribuer ces effets à l'action d'un acide? Les maladies du périoſte peuvent empêcher que les os ne ſe nourriſſent.

Le ſang des Anglois qui meurent de conſomption, eſt dans le même état que celui des perſonnes que la faim a fait périr ; il eſt abſolument dépouillé de ſon ſuc nourricier : la même choſe s'obſerve à la fin des fievres malignes.

Les paralyſies, les mouvemens convulſifs & le rhumatiſme ont beaucoup de rapport entr'eux, & paroiſſent être des genres d'une même claſſe, ſouvent elles occupent la même partie dans le même-tems : le rhumatiſme vient ſouvent de l'eſtomac ; il en eſt de même de certaines convulſions & de quelques paralyſies ; elles peuvent être occaſionnées par la préſence des vers nichés dans l'eſtomac.

Une tumeur de la rate a cauſé la paralyſie & le maraſme du même côté ; il y a des obſervations de femmes devenues paralytiques des extrêmités

par l'effet d'une cauſe placée dans l'abdomen, ſans que le cerveau eût ſouffert la moindre altération. Il y a donc deux eſpeces de paralyſies, l'une très-légere, qui dépend de l'eſtomac & des inteſtins ; l'autre qui provient de l'embarras du cerveau.

Tout le monde ſçait que la cauſe de la vraie paralyſie a ſon ſiége dans le cerveau & dans les différentes moëles. Il ne paroit guere poſſible de déraciner cette cauſe; il eſt néceſſaire, pour obtenir la guériſon d'une maladie, que la partie dans laquelle la cauſe eſt enracinée ſe gonfle; & quand la matiere eſt préparée elle doit s'évacuer par les organes excrétoires, ſitués dans le voiſinage ; mais l'effort critique ſeroit preſque mortel dans le cerveau, & il n'y exiſte pas de canaux excrétoires; par conſéquent les paralyſies que nos eaux ont guéries, ou diminuées, doivent être des paralyſies ſtomacales ; il pourroit ſe faire cependant que les purgatifs apportaſſent quelque ſoulagement, en procurant l'évacuation des ſéroſités, qui formoient un œdeme dans le cerveau.

Nos eaux deviennent inutiles, &

même dangereuſes, dans les paralyſies cérébrales ; elles augmentent l'obſtruction du cerveau ; la moindre concrétion forme le noyau de cette obſtruction, que ne font qu'augmenter l'inaction des organes excrétoires & le déſordre dans les mouvemens : ſouvent elle dépend de la conformation naturelle de cet organe. Les accidens qui arrivent ſi ſubitement dans une paralyſie ou une apoplexie, ſont l'effet d'une maladie qui a commencé depuis long-tems. Ces attaques ſont le dernier tems de la maladie ; c'eſt la derniere fievre qui ſurvient à une autre qui avoit été inſenſible : on court donc les riſques de ſe tromper, en aſſurant que ſi l'on eût fait une ſaignée du pié avant l'attaque, on l'auroit prévenue : la derniere ſecouſſe qui produit l'attaque arrive ſouvent dans le tems de la digeſtion.

Quand le noyau d'une apoplexie s'eſt mûri dans le cerveau, & qu'il y a acquis un trop gros volume, de façon qu'il ſoit devenu le point principal de l'irritation, le travail de la digeſtion doit néceſſairement mettre le trouble dans les fonctions du corps.

Mirum, dit Aretée, *quid proferant ſenſus omnis purus & integer, ſubtile ingenium, mens vaticinando idonea : primum quidem ægri ſe ipſos de vita migraturos præſentiunt, deinde præſentibus futura denuntiant.... dictorumque eventus homines in eorum admirationem concitat : exutoque ſordibus animo, veraciſſimi vates efficiuntur.*

Je ne ceſſe d'entendre répéter que nos eaux ſont apéritives & fondantes ; pour moi je n'ai jamais vû ni tumeur ni glandes qu'elles aient parfaitement fondues ; j'ai ſeulement obſervé qu'elles en diminuoient quelques-unes, & qu'elles en faiſoient ſuppurer d'autres. Quand il n'y a qu'un ſimple gonflement ou une pléthore des vaiſſeaux, elles peuvent bien en procurer la réſolution ; il y a pour l'ordinaire dans le centre d'une tumeur un noyau calleux ; mais il peut y avoir à la ſurface une pléthore des vaiſſeaux. Dans ce cas-là on pourra bien détruire l'écorce, mais on ne détruira jamais le noyau. De douze tumeurs bien formées, il n'y en a pas deux que l'on puiſſe eſpérer de réſoudre ; les tumeurs ſquirrheuſes, qui ſont devenues une eſpece de terre, ſont inguériſſables.

Ce qui produit le germe de la goutte, eſt un changement qui s'eſt fait dans le jeu des organes; ce germe développé dans les viſceres, donne en étendant ſes branches vers les extrémités, les premieres empreintes de la goutte. Cette maladie qui prend ſa ſource dans les entrailles, peut porter ſon impreſſion ſur toutes les parties du corps: la goutte remontée n'indique-t-elle pas que les viſceres étoient affectés dès qu'elle a commencé ſes premiers ravages? La goutte affecte les jeunes voluptueux, qui ſont d'un tempérament ſanguin & bilieux, & ſont ſujets aux douleurs de rhumatiſme.

Leurs membranes ſont d'abord tiraillées, & elles ſe durciſſent, c'eſt le premier tems de la maladie; le ſecond tems eſt celui des attaques périodiques plus ou moins bien réglées; le troiſieme enfin, eſt lorſque les viſceres plus ou moins viciés, annoncent que le mal eſt porté au plus haut degré; comme, lorſqu'après l'accès il leur reſte un ſentiment de foibleſſe: le méchaniſme critique ne s'établit que d'une maniere imparfaite; le grand effort qui conſtitue le paroxiſme devient impoſſible.

La goutte occupe toutes les parties du corps ; telle eſt la ſource des œdemes, de l'aſthme & du ſcorbut, qui accompagnent le troiſieme tems de la goutte : le ſuc muqueux doit abonder pour-lors dans le ſang.

Quicunque, dit Hippocrate, *aut ſenes ſunt, aut circa articulos callos tophaceos habent, aut ærumnoſe vivunt, ac ſiccum alvum habent, hi omnes ſani fieri non poſſunt humanâ arte, quantum ego novi, ſanant quidem hoc optimè dyſſenteriæ, ſi ſucceſſerunt; ſed & aliæ eliquationes valdè proſunt, quæ ad infernas partes tendunt : qui verò juvenis eſt, & circa articulos nundum tophaceos callos habet, & accurate vivit, & laboris amans eſt, & alvum habet vitæ inſtituto probe cedentem, hic ſane Medicum intelligentia prædictum nactus, ſanus fieri poteſt.*

J'ai vû deux goutteux très-ſoulagés, l'un par une fiſtule à l'anus, l'autre par des hémorrhoïdes ; ces deux obſervations jointes à l'utilité de la dyſſenterie dans la goutte, prouvent que la cauſe de cette maladie a ſon ſiége principal dans les entrailles ; un troiſieme ſe procuroit la liberté du ventre avec le ſavon, il en éprouvoit du ſoulagement.

In digito non eſt podagra, dit Wanhelmont, *aſt duntaxat pomum, ſive fructus radicis : ideoque etſi digitum abſcideris, non podagram ſanaveris ; itaque podagræ eſt caracter morbidus ſeminaliter in ſpiritu vitæ inſertus, qui ſuæ maturitatis terminis fructum gignit ; podagrici primum agitantur in præcordiis, & tam internas potuum & ciborum, quam externas aeris viciſſitudines ſentiunt : imo & ſæpe has futuras præſagiunt ; quare patiuntur febriles motus, primum circa officinam ſpiritus vitalis, ac quidem paroxiſmi initiis : etenim primi motus è præcordiis aſcendunt : ſedem animæ ſenſitivæ adoriuntur.*

La colique néphrétique a ſes trois tems, ainſi que toutes les autres maladies ; on a eu raiſon de l'appeller la couſine-germaine de la goutte, elle eſt un des ſymptomes de l'appareil hémorrhoïdal ; je l'ai vû ſuccéder à la migraine.

Les dartres, dont on voit beaucoup de récidives, ſont une maladie très-difficile à guérir. La peau où ſe place la dartre ne peut ſe cicatriſer : au reſte cette maladie annonce un vice dans quelque organe intérieur ; il y a mille exemples

exemples de dartres rentrées, qui ont causé, les unes des attaques d'asthme; les autres des convulsions & des foiblesses d'estomac. Les dartres ne deviennent dangereuses que quand on les irrite à force de remedes: il y en a qui disparoissent à l'instant même qu'on s'en occupe le moins; ainsi il faut laisser une dartre parcourir en liberté tous ses tems.

Ce qui constitue un cancer, est lorsqu'une glande pleine de callosités & douloureuse est devenue le terme d'un flux variqueux; qu'elle est le dépôt de l'humeur de la transpiration; qu'elle est le siége d'une inflammation, qui semble vouloir tourner à la suppuration; qu'il y a enfin une disposition au marasme. Le cancer est une maladie indéfinissable, le *strictum* & le *laxum* semblent s'y confondre; il se forme principalement dans les parties d'un tissu naturellement lâche: les adoucissans augmentent l'œdeme & la disposition variqueuse; la douleur & les callosités empêchent la suppuration & la résolution. Le desséchement de la glande ne se fait pas, parce qu'elle est baignée par l'humeur de la transpiration:

il ne faut pas s'ingérer de vouloir tarir cet égoût naturel; il faut calmer les douleurs, & détourner, autant qu'il est possible, le flux pituiteux. Il n'y a pas de révolution critique à espérer dans un cancer; pendant bien du tems ses progrès sont fort lents.

Il est souvent le produit d'une disposition dartreuse, ou bien il est entretenu par de vives passions de l'ame: le cours de la transpiration est changé, elle se porte vers une seule partie: on ne l'attaque communément que dans son troisieme tems, auquel il parvient bientôt.

J'ai cependant vû des cancers suppurer & se cicatriser dans la plus grande partie de l'ulcere, par l'usage de nos eaux; les bains tempérés en calment certainement les douleurs: ne les guériroient-elles pas étant employées dès le premier tems? Si la remarque faite par Hippocrate & Celse est juste, savoir que le cancer occupe le plus souvent les parties supérieures, il est également vrai qu'il se place ordinairement dans le côté droit. Une femme étant morte à Bareges d'un cancer qui occupoit la mamelle droite, on l'ou-

vrit, & l'on trouva la partie droite de la matrice squirrheuse. Notre corps peut se diviser en deux régions principales, qui sont unies dans toute sa longueur vers la partie moyenne : or il est certain que chaque côté a ses influences particulieres ; les dartres, les flux variqueux s'observent plus constamment dans le côté droit.

L'endurcissement de la glande n'est-il pas le seul espoir de guérison qui reste ? & comment le procurer ? Que sont les racines d'un cancer, si ce n'est une cicatrice & des callosités qui s'étendent jusqu'aux os ? Une femme affligée d'un cancer, se procuroit du soulagement par l'application des sangsues ; j'en ai fait l'essai sans aucun succès : le lait, quand il constipe, enflamme le cancer. Les autres alimens pris en petite quantité lui sont donc préférables : trois ou quatre cauteres établis dans le côté du cancer ne pourroient-ils pas être de quelque efficacité ? Les personnesqui ont un cancer ressentent des douleurs dans le dos, elles vomissent, elles ont le dévoiement & la fievre ; un cancer trouble la fonction de tous les organes.

La cauſe des écrouelles eſt le ſuc nourricier mal préparé, de façon que les lames qu'il forme, n'ont pas la flexibilité qui convient; les mouvemens ceſſent dès-lors d'être libres & réguliers : cette irrégularité eſt le premier tems des écrouelles; ce trouble précede chez les enfans l'apparition des tumeurs : l'accroiſſement des tumeurs ſe fait dans le ſecond tems; il s'y excite une fievre propre à détruire les lames du tiſſu cellulaire mal formées : ce qui marque le troiſieme tems, eſt l'impoſſibilité de fondre les tumeurs devenues calleuſes; dans ce cas-là il faut s'en tenir au régime, établir un ou deux cauteres, & ne faire aucune eſpece de remedes. Le mercure employé dans le ſecond tems avec nos eaux, le quinquina & les antiſcorbutiques, ſont très-utiles, ils augmentent & dirigent la fievre d'excrétion; les lames maléficiées ſuppurent, & ſortent par les organes excrétoires.

Qui pourroit ſe déterminer à tenter la guériſon de cette maladie dès ſon premier tems? pour moi, j'ai cru qu'il ſeroit quelquefois néceſſaire d'en aider le progrès. Le rachitis ne peut-il pas

être rangé dans la famille des écrouelles ?

Le flux, qui dans les écrouelles se porte aux glandes, est dirigé vers les os dans le rachitis; le dénouement est l'effet d'un effort critique ou d'une fievre excrétoire.

La vérole ne peut-elle être guérie que par l'usage du mercure ? est-elle la seule maladie contre laquelle il soit efficace ? Il faut espérer qu'un jour on pourra déterminer en quoi consiste l'action du mercure, & le nombre des maladies auxquelles son usage peut s'étendre. Les progrès de la vérole peuvent la faire comparer à une blessure, elle gagne insensiblement d'une partie à l'autre; enfin par l'effet de l'irritation elle se communique à toutes les parties, c'est le premier tems; le second produit les tumeurs, les ulceres, les inflammations; quelquefois la corruption va jusqu'aux os. Dans ce cas-là le second & le troisieme tems sont confondus.

Le siége de cette maladie est le tissu cellulaire dans lequel elle s'étend, comme la carie dans les os; il n'est donc pas étonnant que la nature aban-

donnée à elle-même ne puiſſe pas exciter cette révolution critique que favoriſe l'uſage du mercure. *Hinc hydrargiroſis nil niſi febris ſpecies dirigenda juxta ſeveriores artis leges.*

On eſt convenu d'appeller du nom de ſcorbut la maladie dans laquelle ſe rencontrent les accidens qui ſuivent: des taches livides & pourprées aux jambes, le gonflement, la molleſſe, & la rougeur des gencives, l'enflure du viſage, un teint livide, des douleurs irrégulieres dans les entrailles, le deſſéchement des membres, la maigreur de tout le corps, ou ſon enflure; ajoutez les hémorrhagies qui ſurviennent de tous les côtés, la foibleſſe, la tuméfaction du ventre, & un pouls irrégulier: les taches dégénerent ſouvent en ulcères; les urines ſont rouges, ſaffranées, noires ou brunes; l'haleine eſt mauvaiſe, le nombril & l'anus ſe retirent en-dedans.

Cette maladie, que peut occaſionner une autre maladie qui a été mal jugée, attaque toutes les parties: il eſt avoué de tout le monde, que le foie & la rate dans les perſonnes mortes du ſcorbut, ſont mous, gonflés, & ſpongieux,

qu'ils se déchirent & se corrompent facilement : l'analogie seule peut nous apprendre quelle est la cause de ce changement qui leur arrive. Je me rappelle que Kerkringius trouva, dans un cheval mort après une course longue & fatigante, le foie presque tout pourri.

Le foie du cheval mort avoit été macéré & meurtri par les secousses de la course ; il est très-probable que c'est là l'état du foie & de la rate dans le scorbut : la course attendrit les chairs des animaux par les secousses & les tiraillemens qu'elle leur occasionne. L'action irréguliere des nerfs & leurs secousses produisent dans le scorbut l'effet de la course.

Dolores histerici, Sydenham, *ubi discesserint, teneritudinem, quæ tangi recusat, relinquunt, ac si fuissent verberatæ carnes; damisellæ efflorescebant aliquando in toto corpore pustulæ nigræ; cœpit ista eruptio, cum annos unde viginti nata, decussa equo humi prostrata, sanguinem ex ore rejectavit : credibile internam fuisse sugillationem & echimosim, cujus est soboles efflorescentia pustularum; quæ aliquando peculiarem diathesim partis sequi-*

tur, velut in terminto, cui pustulæ in febre apparuerint in tibiis, ex eo quod sublienosus esset, inquit Hippocrates.

Tout le monde sait que les scorbutiques éprouvent les accidens de l'hypocondriacisme & de l'ictérisme. Les organes & le tissu cellulaire sont continuellement tiraillés, ils sont secoués de différentes manieres, les lames du tissu cellulaire s'entortillent & se nouent de façon que la nutrition devient impossible ; c'est là la source des échimoses & des callosités ; il s'établit un désaccord dans le jeu des organes ; voilà ce qui arrive dans le premier tems du scorbut ; enfin les parties s'affaissent, les vaisseaux n'ont plus une assiette fixe, ils perdent leur action.

Il se forme des engorgemens dans différentes portions du tissu cellulaire ; les humeurs s'y déposent & y produisent des tumeurs, des taches ou échimoses, des hémorrhagies, le gonflement des gencives, & la mollesse des visceres, c'est-là le second tems. Le vice des organes est porté à l'excès ; les humeurs s'épanchent dans toutes les cavités ; il y naît des ulceres & des gangrenes, c'est le troisieme tems du

ſcorbut que ſuit de près la mort ; la fiévre qui accompagne cet état ne peut jamais devenir critique.

Le pouls ſerré & irrégulier indique un mouvement inégal ; les douleurs dans les cuiſſes, la difficulté qu'il y a de purger certains malades, ou une impreſſion douloureuſe que laiſſent les purgatifs, annoncent une action fort inégale dans les viſceres ; ce trouble eſt encore déſigné par des gencives ſerrées dans un endroit, mollaſſes dans l'autre, & pour mieux dire, calleuſes & flaſques en même tems.

C'eſt le refoulement du diaphragme en en-haut qui cauſe la rétraction du nombril & celle de l'anus : la cauſe du ſcorbut a donc ſes racines dans les entrailles. *Sic omnium ſimul vitiorum converſio cachexia, inteſtinorum adeſt difficultas continua, cauſa eſt ab exercitationibus quies ab ingentibus laboribus otium ; nutricatio non perficitur, neque optimus, neque boni coloris ſanguis procreatur, malo habitu uſque ad ventriculum graſſante.*

Il n'eſt pas douteux que dans le ſcorbut le ſang eſt changé & altéré ; mais c'eſt à l'obſervation à faire connoître en quoi conſiſte cette altération : ce

ne doit pas être l'ouvrage de l'imagination. Il est évident que le sang dans le scorbut est souvent dépouillé de toute sa partie mucilagineuse; c'est ce qu'on appelle un sang dissous; le sang ainsi dépouillé est iners, il est, pour ainsi dire, sans vie, puisqu'il lui manque cette espece de glu qui sert à en lier les différentes parties. Le sang se trouve dépouillé de suc nourricier, ou parce que l'estomac fait mal ses fonctions, ou parce qu'il n'est pas pompé par les veines lactées, ou parce qu'enfin la matiere de la transpiration retenue dans le sang, en empêche l'élaboration; il en est du mélange des parties intégrantes du sang, comme de celui qui se fait de la lie & du vin, quand on remue & qu'on agite un tonneau qui est plein de l'un & de l'autre. *Scorbutica affectionis natura prorsus incognita*, dit James, *quoad esse, quod ad originem, & modum agendi in corpore*; il est difficile d'entendre ce que veulent dire ceux qui répetent sans cesse, qu'il faut tempérer l'acrimonie générale & particuliere.

Ne seroit-il pas possible enfin, de fixer les idées sur la nature du scorbut,

& de déterminer quelle est la maladie à laquelle il convient d'en donner le nom. Plusieurs Médecins appellent scorbut, toute maladie chronique; tandis que d'autres nient qu'il ait jamais existé : celui qui prend pour le scorbut les maladies qui se guérissent par l'usage des antiscorbutiques, devroit de même donner le nom de scorbut à celle qu'aide à détruire l'hypécacuana.

Les remedes antiscorbutiques, tels que les fournit le regne végétal, & qui contiennent du mucus; ces remedes, dis-je, ne seroient-ils pas efficaces, parce qu'ils fournissent une matiere alimentaire jointe à un principe alkalin, qui les rend apéritifs, stimulans & alimenteux. Je sais qu'Hoffman recommande l'usage des eaux minérales pour le scorbut, même confirmé. Je crois que données dans le premier tems elles pourroient en arrêter les progrès; mais elles seroient nuisibles dans le second & le troisieme, attendu qu'il y auroit fort à craindre, que l'effort critique ou le *turbatio critica* ne fût suivi d'un déchirement dans les entrailles.

J'ai vû trois scorbutiques à qui les

eaux de Bannieres, de Bonne, & de Bareges, ont été funestes. J'ai donc cru devoir mettre le scorbut au nombre des maladies douteuses, soit par rapport à sa nature, soit par rapport au diagnostic, soit enfin par rapport à sa curation; il me paroît que l'on ne doit pas supposer que toutes les maladies participent plus ou moins de la nature du scorbut, qui nous est inconnue. Je crois qu'il convient de se bien remplir l'esprit de l'histoire & de la nature des maladies connues, pour mieux reconnoître le scorbut, & pouvoir déterminer ses vrais symptomes.

Les eaux de Bannieres sont diurétiques, purgatives & toniques : les eaux de Bonne sont béchiques; celles de Bareges diaphorétiques; les unes & les autres sont relâchantes. Les eaux de Cauteres chaudes tiennent le milieu entre les eaux de Bannieres, celles de Bonne, & de Bareges, leur vertu principale est d'être stomachiques. Ces assertions, au reste, sont trop générales; il est bon de fixer les idées sur ce que l'on doit entendre, & par remede tonique & par remede relâchant.

Rendre le ton à une partie, ou lui

procurer du relâchement, c'eſt la rétablir dans ſon état naturel : il eſt queſtion dans le premier cas d'exciter l'action des vaiſſeaux, d'animer le jeu des fibres, & de faire évacuer la ſéroſité qui empâte les parties : dans le ſecond, il faut écarter les fibres trop rapprochées, & rendre leur action auſſi égale qu'elle peut l'être dans l'état naturel.

Il ne faut pas croire que les remedes changent la ſtructure d'une fibre, car la premiere conſtitution en eſt immuable ; elle peut éprouver dans ſon action une gêne plus ou moins grande, qu'il faut tâcher de détruire par le moyen des médicamens : ils ne portent leur action que ſur les organes, qui ſont un compoſé des premieres fibriles, & non ſur les fibriles elles-mêmes.

Les calloſités éludent l'action des remedes. Une partie devenue calleuſe a perdu ſa premiere organiſation ; elle change de nature, elle eſt, ainſi qu'une eſcarre une eſpece de corps étranger.

Les eaux de Bannieres fortifient & relâchent les parties, en leur rendant le degré de forces dont elles ſont naturellement pourvûes. En examinant l'effet des eaux priſes intérieurement,

on doit croire, qu'elles produisent d'abord dans les premieres voies le changement qui arrive dans les parties les plus éloignées; ne peut-on pas faire l'application de ce qui a été dit sur les causes des maladies sympathiques, aux effets qui doivent résulter de la présence des eaux dans l'estomac?

Par leur irritation sur ce viscere elles excitent dans tout le corps des mouvemens extraordinaires : les eaux de Bannieres attirent au-dedans l'effort d'action, elles y déterminent le courant des humeurs, elles deviennent purgatives. Les eaux de Bareges & celles qui purgent rarement, ne procurent que de légeres secousses aux visceres, elles les agitent doucement; elles développent l'action au-dehors, & causent la fievre. Les eaux de Bannieres sont propres à discuter les œdemes de la peau, elles lui donnent du ton : la fievre que font naître les eaux de Bareges, procure une secousse qui s'étend jusqu'aux fibres élémentaires, elles raniment le jeu des parties engourdies, & procurent un relâchement, pourvû que d'ailleurs il n'y ait pas un calus formé, autrement elles déterminent la suppuration.

Les eaux de Bareges font rouvrir les cicatrices, en causant par la secousse qu'elles donnent au tissu cellulaire, une pléthore du suc nourricier ; c'est-à-dire qu'elles le font rentrer dans le torrent de la circulation.

Les eaux de Bannieres, en purgeant abondamment, font évacuer une grande quantité de suc nourricier, elles sont par-là peu propres à aider l'action des purgatifs ; les eaux de Bannieres, en faisant une trop forte impression sur les intestins, irritent la poitrine ; les eaux de Cauteres causent quelquefois le mal de tête, en excitant trop l'action de l'estomac.

Les buveurs d'eau en rendent par les urines pour le moins autant qu'ils en ont pris : on peut douter si cette grande quantité a passé par les voies ordinaires de la circulation ; il paroît assez vraisemblable que la vapeur aqueuse qui sert à humecter les visceres, arrive à la vessie par des pores ou des conduits différens des vaisseaux ; mais enfin l'on peut douter si l'eau qui se mêle au sang porte avec elle les minéraux dont elle est imprégnée.

Les excrémens noirs que rendent

ceux qui prennent les eaux minérales ; peuvent faire croire qu'elles se digerent & se décomposent dans les visceres du bas-ventre ; peut-être n'y a-t-il que l'eau la plus pure qui soit pompée par les veines lactées.

Quand même on supposeroit que les minéraux arrivent jusqu'au sang, il faut au-moins convenir que ce n'est point à une petite quantité de sel marin ou de sel de glauber, que l'on doit attribuer leurs effets. Il est de fait que l'on prend dans un seul repas plus de sel marin que n'en peut fournir la quantité d'eau que l'on a coutume de boire en quatre jours : les eaux contiennent donc un esprit ou une espece de *gas*, qui excite & met en jeu les organes ; il suit pour y arriver la même route que les principes des médicamens que l'on applique au creux de l'estomac.

Les urines que l'on rend à la fin du traitement, & à la fin de chaque jour, sont rénales, critiques ; elles emportent avec elles les matieres qui formoient l'embarras.

Rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire que les eaux minérales dissolvent les sels, qu'elles lavent & dé-

laient le ſang, qu'elles le rendent plus fluide & plus coulant ; on ajoute qu'elles fondent les glaires, & diviſent les humeurs épaiſſies.

D'abord, qu'entend-on par diviſer & épaiſſir des humeurs dans un corps vivant ? Soit priſe pour exemple l'eau, il eſt certain qu'il n'eſt pas plus poſſible de diviſer ſes parties élémentaires, que de les épaiſſir ; en vain donneroit-on pour preuve la glace, qui eſt l'effet du repos parfait dans lequel ſe trouvent les gouttes d'eau. Comparera-t-on l'épaiſſiſſement de la lymphe à celui d'un blanc d'œuf que l'on fait cuire ? Il n'y auroit plus alors d'eſpérance de pouvoir la diviſer ; parce qu'il eſt certain que le blanc d'œuf épaiſſi par le feu, ne peut reprendre ni ſa premiere forme, ni ſa premiere conſiſtance, il n'eſt plus dans l'état naturel. On en peut dire autant des autres parties intégrantes du ſang.

Il faut croire que la nature du ſang & ſes qualités different, ainſi que le lait des animaux. Dans chaque individu il eſt plus ou moins ſéreux, ou, ce qui revient au même, ſes parties intégrantes ſont plus ou moins écartées par les parties aqueuſes.

Le mélange des acides, qui change la nature du lait & celle du blanc d'œuf, peut aussi détruire la constitution du sang ; elle se détruit de même par le degré du froid qui glace l'eau.

Il est impossible, au reste, de déterminer quel est l'effet que produisent les eaux sur nos humeurs ; les différens mélanges que l'on en fait avec le sang, ne se font pas dans le corps vivant : on ne peut donc en rien conclure.

Il importe davantage de bien observer les divers mouvemens du corps ; il est bon de se former une juste idée de la vie. Si à la faculté de sentir & de se mouvoir qu'ont les différentes parties du corps, l'on ajoute une ame spirituelle, l'on conçoit ce que c'est que l'homme, & la vie : ce sont les nerfs qui sont principalement actifs & sensibles ; ils sont l'organe de la vie, dirigés & gouvernés par une ame spirituelle, ils constituent l'homme.

Les différentes branches du genre nerveux forment par leur liaison entr'elles, une espece de cercle, qui semble suivre l'effort d'action ; elle les parcourt toutes ; elle va de l'une à l'autre. Quand elle passe subitement d'une

branche à l'autre, elle s'appelle mouvement; quand elle ſe concentre dans un point, elle prend le nom de ſpaſme, ſur-tout quand elle s'y fixe.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un manuſcrit qui a pour titre, *Traité des principaux objets de Médecine, avec un ſommaire des Thèſes ſoutenues aux Ecoles de la Faculté de Paris, &c.* par M. ROBERT, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris : cet Ouvrage m'a paru intéreſſant, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 23 Avril 1766. POUSSE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Pa-

ris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le sieur LACOMBE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Examen des Faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne, &c. par l'Abbé le François ; Traité des principaux objets de Médecine, avec un sommaire des Thèses soutenues aux Ecoles de la Faculté de Paris, &c. par M. Robert*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi de faire

imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui; & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès

mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle dudit de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause, pleinement & plaisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte

Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-huitieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens ſoixante-ſix, & de notre Regne le cinquante-unieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 622. fol. 482. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 26 Juin 1766.

GANEAU, *Syndic.*

De l'Imprimerie de LE BRETON, Premier Imprimeur ordinaire du Roi. 1766.



